

Albert Leroy ["sic"]. L'Amour sans phrases

Le Roy, Albert (avocat à la cour d'appel de Paris, docteur ès-lettres). Albert Leroy ["sic"]. L'Amour sans phrases. 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

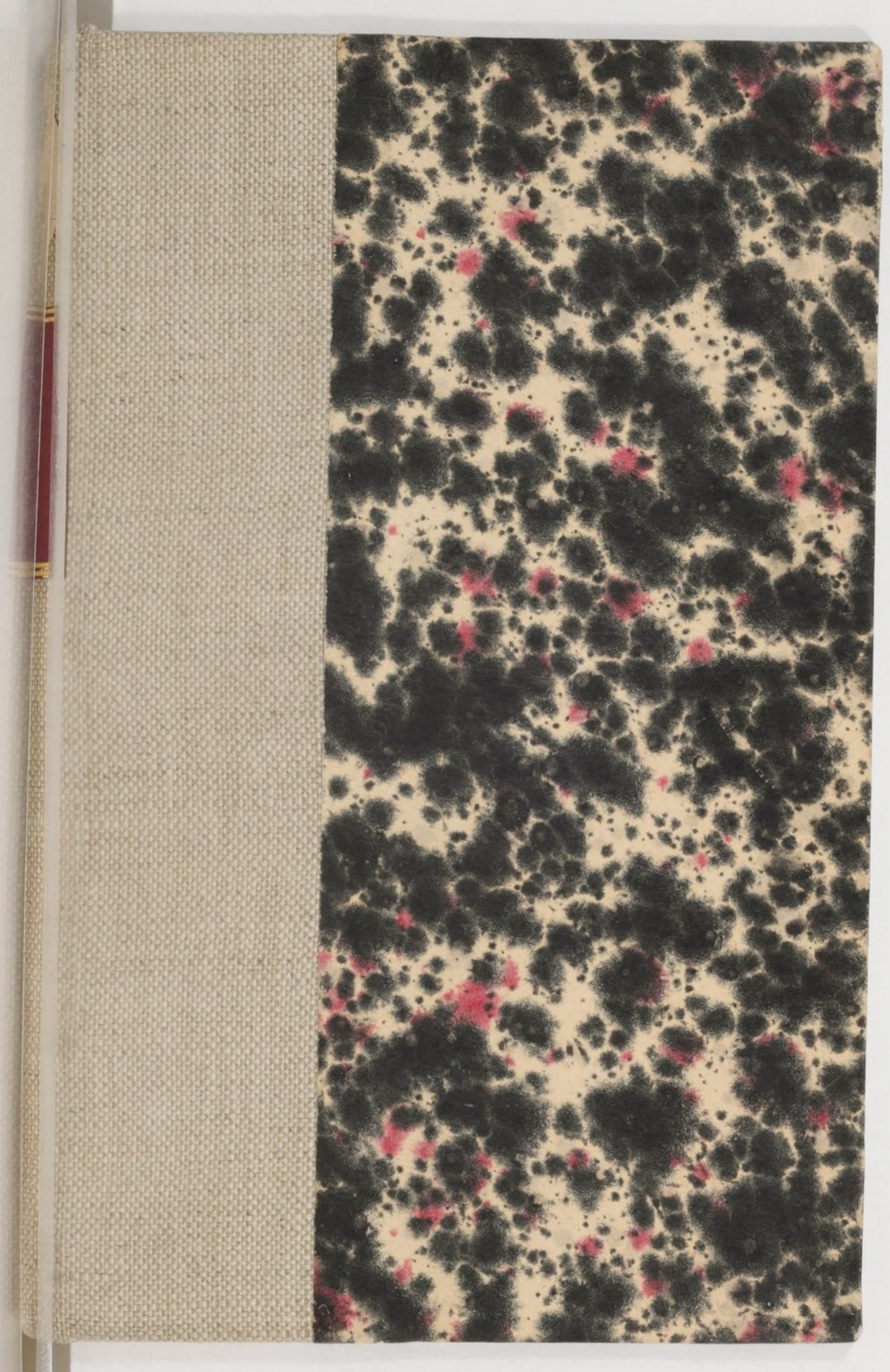
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

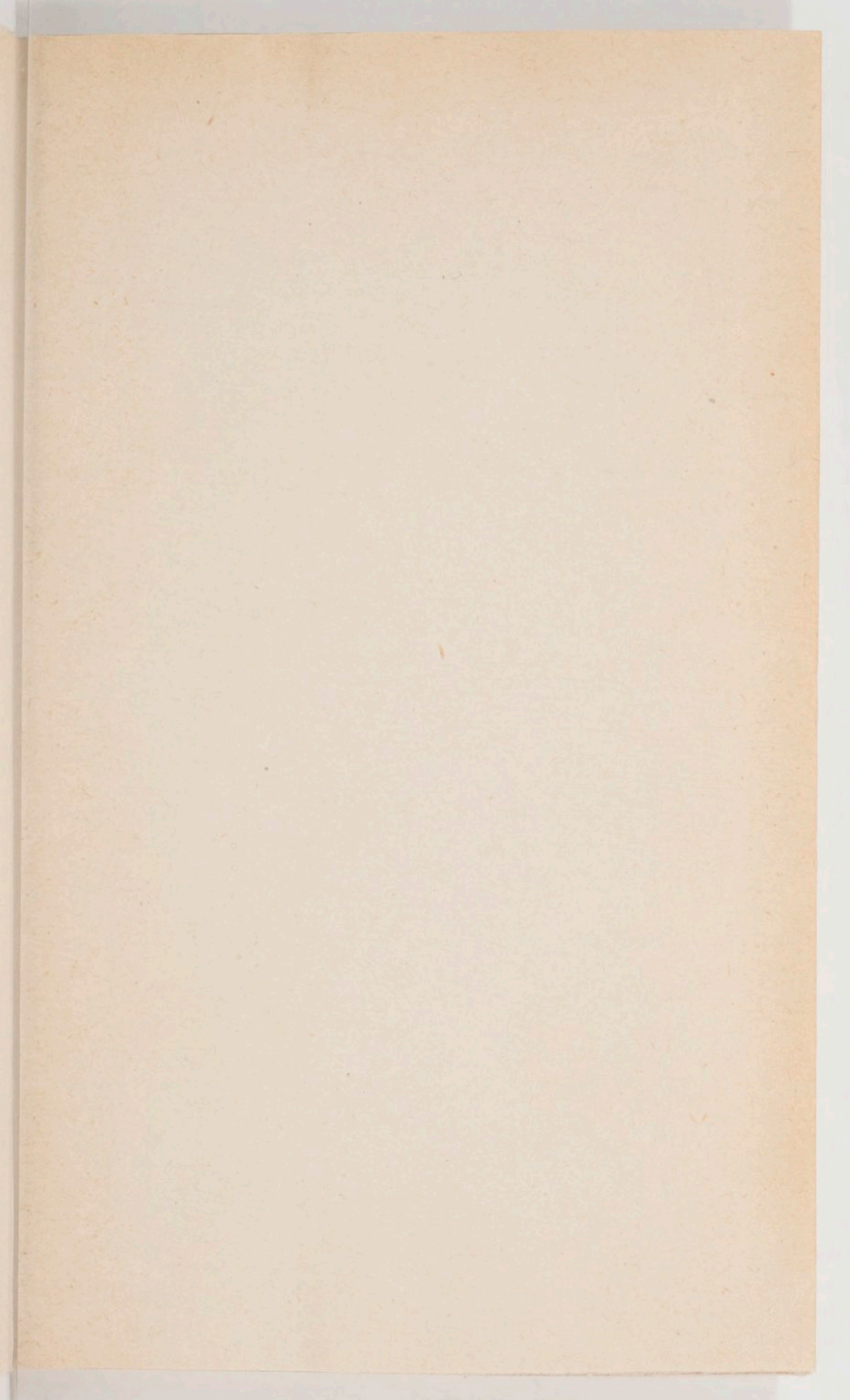
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

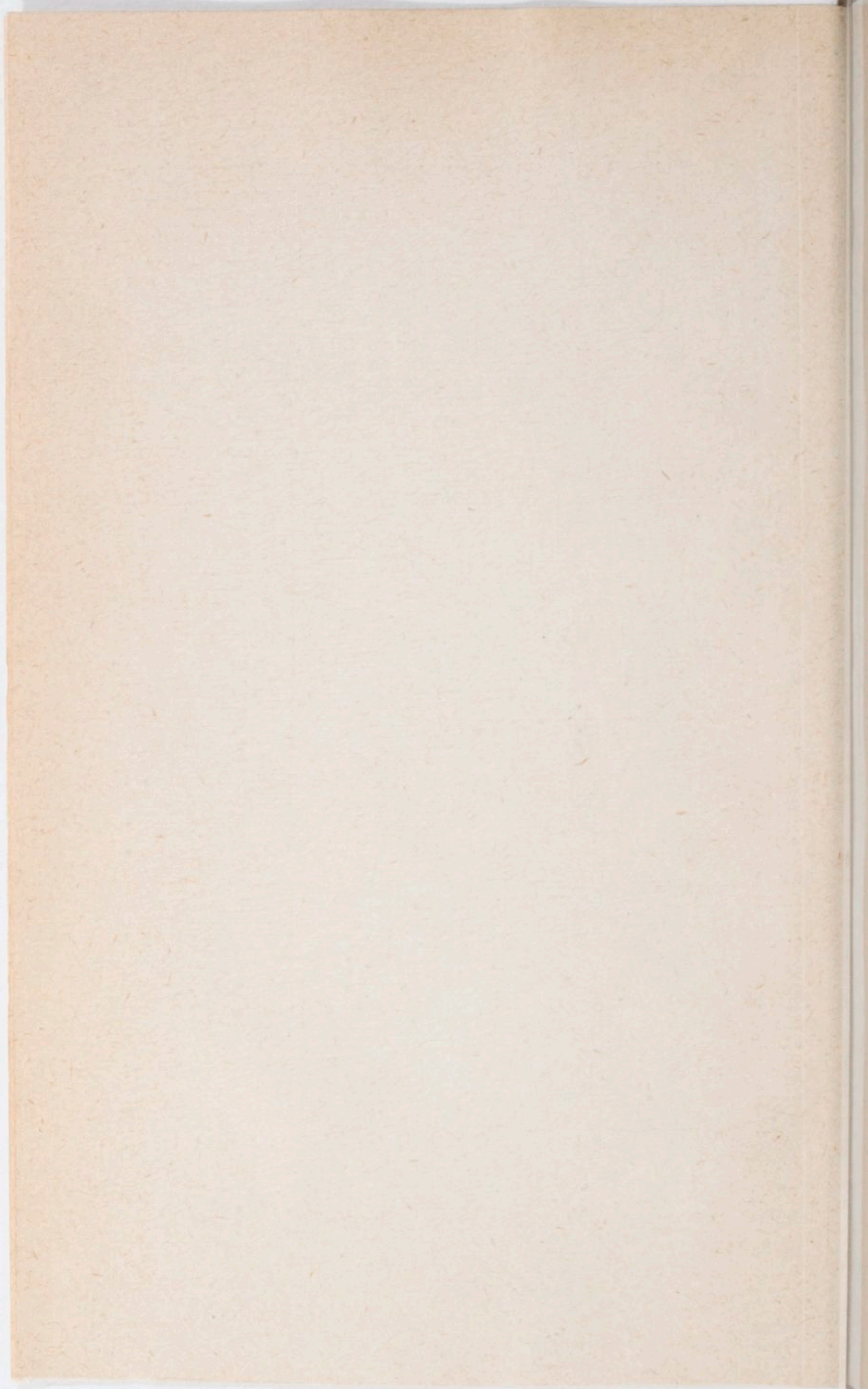
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.









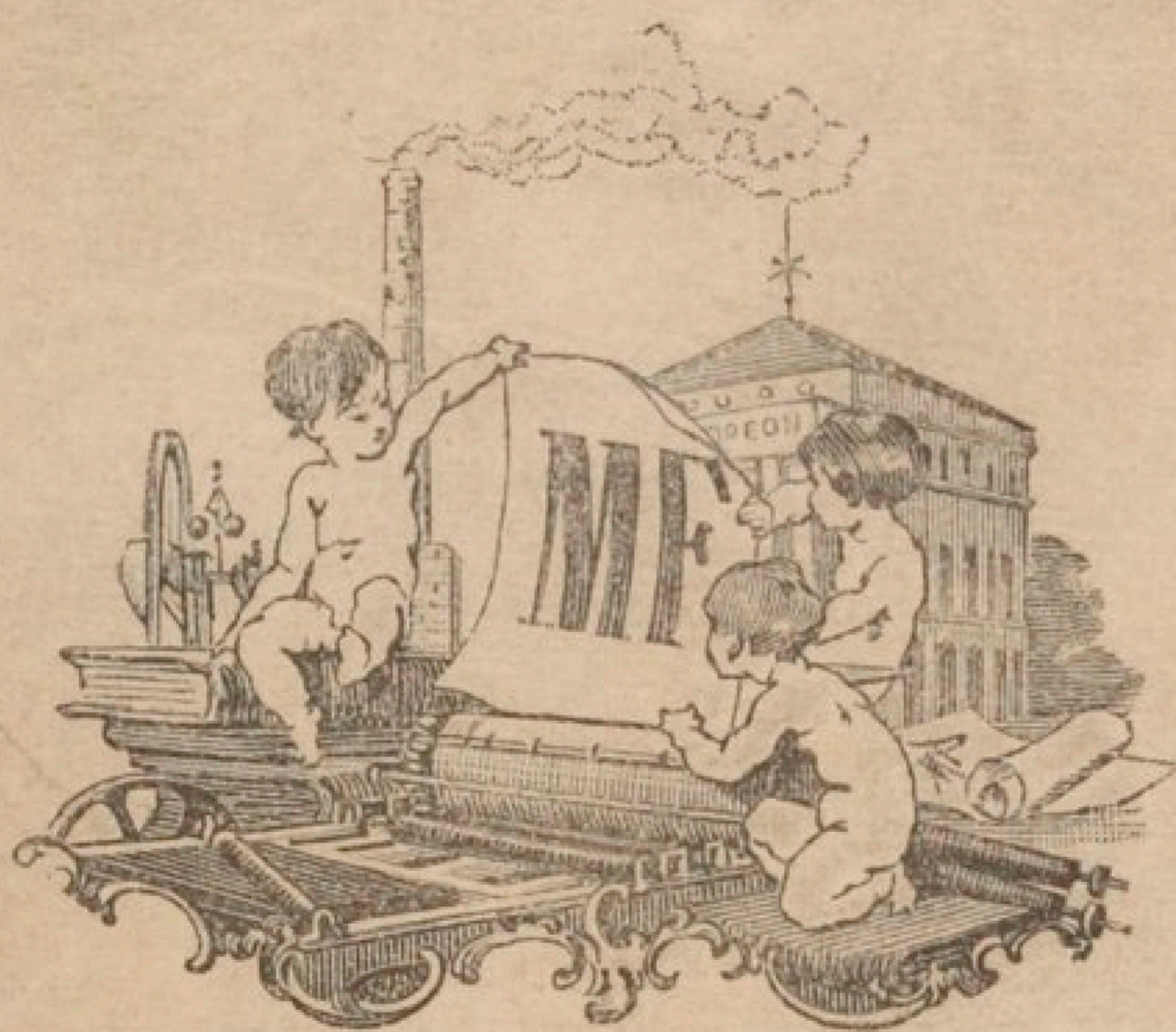


132
A. LEROY



L'Amour

SANS PHRASES



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

LIBRARY

OF THE

UNITED STATES

NAVY

DEPARTMENT

OF THE

NAVY

WASHINGTON

1880

NO. 1

1880

L'AMOUR SANS PHRASES

2212

8°Y²
6891

— — — — —
F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY
— — — — —

ALBERT LEROY



~~~~~

# L'AMOUR

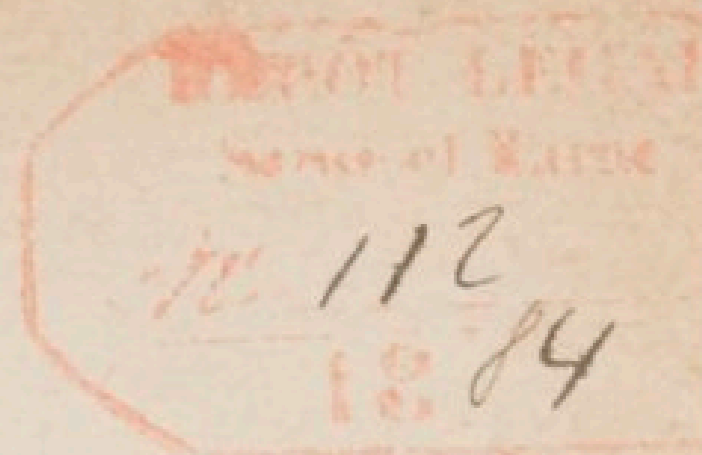
SANS PHRASES

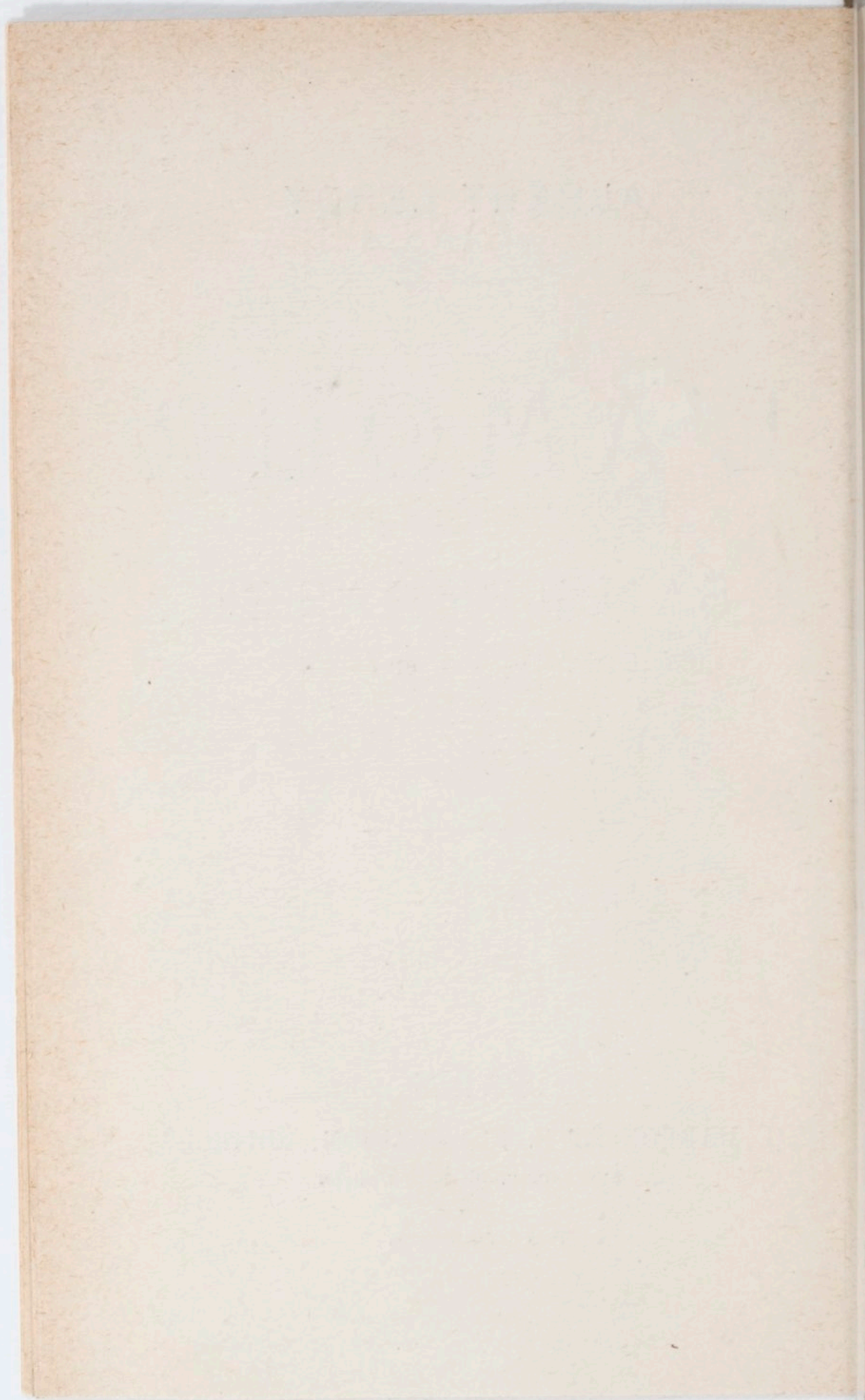
PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

—  
Tous droits réservés





# L'AMOUR SANS PHRASES

---

\*

## LE GARDIEN DE L'ISOLETTE

---

Au fond de l'alcôve le lit en fer gémit sous le poids d'un corps en mouvement ; il y eut un froissement de draps et de couvertures que l'on rejette, d'habits que l'on revêt à la hâte ; le rideau d'indienne à fleurs glissa en criant sur la tringle de fer et Sauvaire apparut, en bras de chemise, les cheveux roux embroussaillés, les yeux gonflés et rougis.

— Toujours la même chose ? demanda-t-il, la gorge serrée par l'angoisse.

— Toujours, répondit une voix dolente de femme.

Sauvaire fit quelques pas, se rapprochant de la cheminée où quelques souches d'olivier achevaient de se consumer dans la braise. Il s'assit

devant le feu qu'il se mit à tisonner machinalement.

Entre la cheminée et le mur, le berceau était posé, presque sur le sol; un grand berceau d'osier tressé ayant à l'une de ses extrémités un abri, en osier également, semblable à une capote de voiture. C'était la bercelonnette classique des paysans de Provence que l'on emporte aux champs, avec le moutard dedans, quand on va travailler. Un vieux châle de laine à fond noir, aux dessins fanés la recouvrait complètement. De temps en temps, Baptistine, qui se tenait assise au pied du berceau sur une chaise basse, levait sa tête qui reposait sur la paume de ses deux mains : elle entrebâillait la fente du rideau improvisé, et alors on pouvait voir, aux lueurs rougeâtres du feu, une tête d'enfant posée sur un coussin blanc; la couleur du visage était naturelle mais le regard était fixe. Le petit corps, raide sous les couvertures, était secoué de temps en temps par le halètement saccadé de la respiration.

Baptistine prenait alors un biberon en faïence jaune à demi enfoui sous les cendres chaudes et essayait de faire passer quelques gouttes de tisane entre les dents serrées du petit.

L'enfant se mourait d'une méningite qui s'était déclarée six jours auparavant.



— Tu n'as besoin de rien? demanda Sauvaire après quelques minutes de silence.

Elle haussa les épaules en faisant un geste négatif.

— Je vais là-haut, voir cet ivrogne de Lazare.

Il sortit à pas de loup, refermant sans bruit la porte derrière lui. Après avoir suivi le couloir sur lequel s'ouvraient les portes des logements de gardiens, il franchit le seuil de la baie d'entrée du phare et monta les degrés de l'escalier de pierre. Il s'arrêta au premier étage, à la porte de la lampisterie, et cogna rudement.

— Eh! Lazare!

Il y eut un grognement. Il entra. Tout autour de la pièce de forme ronde, blanchie à la chaux, des réflecteurs étincelants étaient accrochés au mur. Sur des tablettes posées au-dessous étaient rangées par ordre les plaques de cristal nécessaires aux réparations de la lanterne du phare.

Au milieu de la pièce, une large table recouverte de zinc et surchargée d'outils de nettoyage, de brosses, de linges, de burettes. Sur un coin de la table, la tête reposant sur le bras droit replié, le bras gauche ballant dans le vide, le vieux Lazare, le gardien chef du phare, dormait, presque ivre-mort.



Sauvaire connaissait les habitudes du vieux. Lentement il acheva de monter l'escalier comme si ses membres brisés refusaient cette corvée. Il arriva dans la lanterne du phare.

Depuis cinq jours, la mer était démontée. Un épouvantable mistral s'en donnait à cœur joie, balayant le ciel qui resplendissait au-dessus de la mer en fureur. Le soleil de mars brillait dans ce bleu intense, accrochant sur l'écume des vagues des rayons d'or pâle.

Sous le phare, dans les creux des rochers rouges, c'était un écroulement incessant de lames énormes qui roulaient avec un bruit de volcan en ébullition.

Sur la mer, dans les parages de l'Isolette, rien. Si, au large, à l'extrême horizon, un brick-goélette à la cape sèche filait dans la direction de Gènes.

Du côté de la terre, rien non plus. Par moment, un tourbillon de poussière mettait comme un panache gris sur le sommet d'une colline pelée. Au fond de l'échancrure de la baie, on voyait, au-dessus de la ligne grise des pierres de la jetée du petit port, les mâts inclinés des tartanes avec leurs voiles brunes serrées, se détachant sur les

maisons blanches et sur le fond vert sombre de la colline plantée de pins.

\*  
\* \*

Il ne fallait pas compter d'armer le canot encore ce jour-là, ni de recevoir des secours du port. Sauvaire descendit. Arrivé devant la porte de la lampisterie, il entendit un bruit sourd. Lazare venait de se réveiller et battait les murs, cherchant à se maintenir en équilibre.

— Coquin de Dieu, dit-il à Sauvaire qui entrait, je crois que cette nuit j'ai bu un quart de trop.

— Ce n'est rien, maître Lazare, répondit le second, une heure de sommeil et il n'y paraîtra plus. Allez vous allonger, je me charge de tout.

Le vieux matelot descendit en bougonnant, se cognant à droite et à gauche en égrenant le chapelet des jurons provençaux.

— Capon de Dieu ! *Marrido putan* de Bonne-Mère ! *Marrias* !...

Baptistine n'avait pas bougé de place. Une lampe en étain, une « pompe », éclairait le coin où se trouvait le berceau. Un coin du châle était relevé et une lumière indécise permettait de voir les traits de l'enfant. Le visage était devenu livide ; les narines se pinçaient ; l'œil était vitreux.

Les bras du petit être se tordirent tout à coup

dans un spasme suprême, un soupir rauque se fit entendre : l'enfant était mort.

Baptistine poussa un grand cri. Sauvaire, qui descendait l'escalier du phare, se précipita dans la chambre et vit sa femme tenant sur ses genoux le cadavre du petit. Il s'agenouilla devant elle et pleura. Au bout d'une heure, il était plus calme. Elle sanglotait toujours, appelant son fils, baisant sa tête froide.

Sauvaire se leva. L'homme avait surmonté sa douleur. Il ouvrit doucement la porte, sortit et alla chez Lazare.

Le vieux était attablé dans sa cuisine en face d'un litre de rhum aux trois quarts vide. Il achevait de vider son gobelet en chantonnant une chanson de conscrit :

Adieu papa, adieu maman !

Adieu, mon fils, mon espérance !

. . . . .  
Il se retourna en entendant la porte s'ouvrir :  
— Tiens, Sauvaire ! Mets-toi là, coquin de Dieu !  
Et goûte-moi ça !

Il tendit la main vers la planche aux verres placée au-dessus de la table, mais il ne put se dresser entièrement ; il retomba.

— Coquin de Dieu ! je me fais lourd... Prends un gobelet toi-même...

Et il se remit à chanter :

Ce que je regrette en partant  
C'est le tendre cœur de ma maîtresse.

Sauvaire tourna les talons et sortit sans qu'il l'entendît.

\*  
\* \*

Quand il rentra, Baptistine ensevelissait l'enfant, sur le grand lit, dans l'alcôve. Il la laissa faire en silence. Une fois tout fut terminé, Sauvaire prit le cadavre et le baisa sur le front. Puis il songea au devoir, et monta pour aller allumer ses feux.

Il retrouva Baptistine assise sur sa chaise basse. Elle avait voilé la glace, allumé un cierge.

Sauvaire s'assit et resta muet, son regard allait du berceau vide à l'alcôve.

On entendait à côté le père Lazare qui chantait maintenant à tue-tête, se disputant avec les murs.

La douleur muette de Sauvaire irritait sa femme. Tout d'un coup, elle se leva, se campa devant lui, les poings sur les hanches, et lui reprocha la mort de son enfant. Ce n'était pas cette vie qu'elle avait rêvée en se mariant. Il était employé à Marseille, dans une bonne maison. Il n'avait qu'à y rester. Mais voilà ! Monsieur était ré-

publicain. Il avait montré ses opinions alors qu'il savait que ses patrons, des *fioli*, des jésuites, le chasseraient s'ils le savaient. Ça n'avait pas manqué. Et puis, son ami, le député, lui avait promis une jolie place ! Ah oui, c'était du propre ! Seuls dans ce phare avec un ivrogne, exposés à tout ! Si son enfant avait pu être soigné par un médecin, il ne serait pas mort...

Et la longue plainte continua. Sauvaire, morne, baissait la tête.

— Je vais voir les lampes, dit-il tout à coup.

— Oui, oui, sauve-toi, lâche, misérable, voleur !

Et elle brandissait le poing devant sa figure.

Lazare avait essayé de sortir, mais il était resté en panne dans le corridor, vautré comme un porc, cuvant son eau-de-vie.

Sauvaire passa la nuit à surveiller le phare.

\*  
\* \*

A minuit, le vent tomba. A neuf heures, la barque de secours arrivait au port. Les provisions débarquées, les matelots que Sauvaire avait prévenus de la mort de son enfant, entrèrent dans la chambre, l'air embarrassé, roulant leurs bérets entre leurs doigts.

Sauvaire s'approcha de sa femme qui pleurait, la tête perdue dans les couvertures.

— Tine, il faut partir, voilà la barque, prends le petit.

D'un mouvement machinal elle se redressa, prit le cadavre de son fils dans ses bras et se dirigea vers la porte.

— Allons, dit-elle!... Et toi, ajouta-t-elle en se retournant vers Sauvaire?

— Moi, je viendrai dans une heure, avec le canot. Lazare est encore endormi et le phare ne peut rester sans gardien.

La femme se dirigea vers le canot à pas rapides. Les matelots la suivirent. Sauvaire, debout au haut de l'escalier d'embarquement, les regardait.

Baptistine fut prise alors d'une rage folle.

— Lâche! voleur! brigand! tu te soucies de ton enfant comme cela! Canaille, bandit! tu fais bien de ne pas le plaindre, le pauvre ange! Il n'est pas de toi! Cocu! cocu, cocu!

Sauvaire pâlit et fit un bond en avant.

— Nagez, dit le patron de la barque.

Le canot se trouva à vingt mètres du bord. Baptistine était tombée à genoux près du cadavre.

Sauvaire rentra. Cinq minutes après, le père Lazare était réveillé par une détonation. Les vitres de la chambre de Sauvaire volaient en éclats sous la commotion de la décharge.

— Coquin de Dieu, dit le vieil ivrogne, ce cochon de mistral ne tombera donc pas!



## MUSIQUE SACRÉE

---

Madame Marchand et l'abbé Philippe venaient de se rencontrer sur la petite place de l'église ; ils firent ensemble les quelques pas qui les séparaient de la grande porte, dont les deux battants largement ouverts laissaient apercevoir l'autel illuminé. C'était le dernier jour du mois de Marie, et la cérémonie devait être plus pompeuse que d'habitude. La nuit achevait de tomber ; le mince croissant de la lune brillait dans le noir du ciel. La cloche précipitait ses appels, les fidèles se hâtaient.

Assis sur les bancs de pierre de l'allée latérale, quelques jeunes gens poursuivaient de leurs railleries les jeunes dévotes qui pressaient le pas en rougissant.

Arrivé sur le seuil de l'église, l'abbé Philippe salua madame Marchand.

— Je vous quitte, lui dit-il, c'est moi qui tiens

l'orgue, ce soir, comme dans toutes les grandes occasions.

— Ah tant mieux... vous ne sauriez croire, mon cher abbé, combien j'aime vous entendre. Je suis un peu fantasque, un peu nerveuse, vous me l'avez reproché souvent; eh bien, il me semble que je passerais des heures, des journées entières, immobile; vous écoutant.

L'abbé sourit, s'inclina respectueusement et se dirigea vers le petit escalier qui conduisait à la tribune de l'orgue.

Madame Marchand alla vers sa place habituelle, elle s'assit, arrangea le nœud de satin gris ombré de son chapeau garni de petites plumes grises, donna coquettement, pour les défriper, quelques petites tapes dans les plis de sa robe de soie grise qui froufrouta, ramena sur ses épaules sa visite de cachemire perlée de jais. Puis, pour se donner une contenance, elle tira de sa poche un tout petit volume aux tranches rouges, *l'Imitation de de Jésus*, et fit semblant de lire.

La cérémonie venait de commencer; quelques jeunes filles chantaient avec plus de bonne volonté que de respect pour la tonalité un cantique bête qui débutait ainsi :

De Marie  
Qu'on publie  
Et la gloire et les grandeurs.

---

Qu'on l'honore,  
Qu'on l'implore,  
Qu'elle règne sur nos cœurs !

L'orgue accompagnait en sourdine, comme si le musicien éprouvait de la répugnance à faire sa partie dans un chœur aussi stupide. Néanmoins, aux premiers sons, madame Marchand avait tressailli ; fermant à demi son livre, elle avait relevé la tête, l'oreille aux aguets. Ses yeux noirs brillaient, ses narines palpaient, ses lèvres rouges se contractaient comme si elles eussent appelé le baiser, dans un spasme d'amour.

Son fin profil de brune, éclairé par la lueur jaunâtre du lustre, qui pendait au bout d'un long fil de fer, se détachait sur le noir d'un recoin de confessionnal.

Le cantique fini, un chant triomphal éclata, remplissant le vaisseau immense, roulant son harmonie dans les chapelles, un hymne d'amour qui semblait plutôt célébrer la brune Marie amoureuse du beau Gabriel que la mère de Dieu.

Pâle, les yeux fixes, les mains crispées sur son livre, madame Marchand écoutait. Le grand fracas s'éteignait peu à peu ; des trilles, des points d'orgue, mettaient la gaieté et le repos dans le tapage de l'introduction. Puis ce fut un andante, une mélodie triste aux sons de laquelle la dévote laissa son imagination se bercer ; une halte au

cours d'un doux voyage. Ensuite l'enivrement recommença ; elle écoutait, pâmée, tout le sang affluant au cœur qui battait sous l'étreinte ; puis la mélodie s'éteignit, doucement, amoureusement, la laissant comme l'amant laisse sa bien-aimée, avec un baiser au front.

\*  
\* \*

Un bruit monotone vint rompre le charme. On récitait les litanies de la Vierge. Les filles répondaient par des *ora pro nobis* à ces impudicités sacrées qu'elles ne comprenaient pas. Il y eut ensuite une prière générale et la musique recommença pendant qu'on se préparait au départ.

L'abbé joua d'abord quelques mesures d'une villanelle, puis il attaqua un menuet de Lulli, marquant fortement la mesure, martelant l'harmonie, comme s'il eût voulu l'imposer à ses auditeurs.

Madame Marchand, reprise par le charme, écoutait béatement, sa pensée se détachait de plus en plus des choses vulgaires. L'arc noir de ses sourcils qui donnait un peu de dureté et de vulgarité à sa figure se détendait : sa pose était celle d'une extatique.

\*  
\* \*

Peu à peu les fidèles sortaient de l'église. Le bedeau avait éteint les cierges de l'autel et les cierges de la nef, ne laissant allumé que celui qui se trouvait près de madame Marchand qu'il n'osait déranger. Bientôt il éteignit aussi celui-là, pensant que la transition brusque de la lumière à l'obscurité forcerait la dévote à partir. Elle ne bougea pas.

Là-haut, l'abbé avait attaqué la sonate de Kreutzer, de Beethoven. La divine mélodie prenait une ampleur merveilleuse en passant sous les voûtes sonores de la grande église vide. Madame Marchand, complètement hypnotisée, avait perdu le sentiment de la réalité. La musique la possédait corps et âme.

Le bedeau fatigué d'attendre, était rentré dans la sacristie. L'église était seulement éclairée par la lueur falote de la lampe du maître-autel.

\*  
\* \*

L'abbé Philippe venait d'achever. La dernière note s'était envolée dans une coda d'accords furieusement plaqués que répétaient encore les échos de l'église. Le prêtre descendit à pas de loup et s'approcha silencieusement de la dévote.

Elle était encore sous le charme.

— Claire, lui dit-il.

Elle ne bougea pas. Il lui prit la main.

— Claire, viens !

Elle se leva, raide comme un automate. Il lui prit la taille et la soutint. Au fond de l'église l'obscurité était complète.

\*  
\* \*

Quand madame Marchand reprit ses sens, l'abbé Philippe était à ses côtés.

La voix traînante du bedeau montait vers la voûte.

— On va fermer les portes.

Ils sortirent.

Sur la petite place, elle dit à l'abbé, tout bas, d'un ton de reproche :

— Dans l'église ! Vous n'y songez pas, monsieur l'abbé ! C'est un grand péché, un sacrilège ! Il faudra se mettre en règle avec le bon Dieu. A quelle heure confessez-vous demain ?

---

## MADemoisELLE CéLESTE

---

La maison, mi-bourgeoise, mi-rustique, était bâtie au tournant de la route qui conduisait de la gare au village haut perché sur la colline. De la terrasse pavée en briques sur champ, on avait une vue superbe : le vallon avait toute sa gamme de verts, depuis la sombre nuance des châtaigniers énormes jusqu'à la délicate pâleur verdâtre du panache des aulnes qui bordaient la rivière tapageuse, la Cèze, torrent bien plus que cours d'eau ; tout autour de ce frais paysage, le cadre sévère des montagnes cévenoles avec leurs cimes pelées et leurs pentes garnies de vignes, pauvres champs en gradins d'amphithéâtre, patiemment conquis par le paysan sur la nature abrupte.

La maîtresse du logis, la « demoiselle », habitait le pays depuis huit ans à peine. Elle était ar-

rivée un beau matin, seule, avait acheté la maison qu'elle avait fait restaurer tant bien que mal, l'avait meublée de vieilles choses qu'elle avait reçues par le chemin de fer, — deux pleins wagons ! avaient dit les paysans ébahis. — Son premier soin avait été de congédier le fermier — le bayle ; — elle ne voulait pas d'hommes chez elle et n'en employait, pour les travaux des champs, que dans les cas indispensables.

— Ma pauvre mère a été si malheureuse avec mon père, répondit-elle un jour à son unique servante, la vieille Honorine, qui la questionnait à propos de cette aversion. Pouah ! les hommes, fit-elle ensuite avec un geste de dégoût.

\*  
\* \*

Elle avait trente ans environ ; les traits étaient un peu vulgaires mais les lèvres étaient sensuelles, les yeux gris bleu expressifs. Le corps solide, bien campé, les hanches larges, la poitrine saillante sans exagération, était celui d'une fille du peuple raffinée par une existence de demi-bien-être.

Dans le pays, on n'en disait ni bien, ni mal. Assez avare pour défendre son bien contre les empiètements des paysans, sachant faire la charité à propos, écoutant tout sans donner son avis, elle

vivait là, oubliée et indifférente ; la banalité de sa vie avait lassé les cancans de village.

Quelquefois la vieille patache qui faisait le service entre la gare et le village, s'arrêtait devant sa porte, et l'abbé Gervais soulevait le heurtoir.

Trapu, la tête ronde et le nez camard, un vrai nez de paysan cévenol, le geste hardi, l'allure déhanchée, l'abbé Gervais, avait été, dès son arrivée dans le pays, l'objet de toute l'attention des gros bonnets à qui ses manières de casseur d'assiettes ne plaisaient guère. Au bout de deux mois, Gervais était l'ami de tout le monde. Femmes et filles n'avaient rien à craindre : ce matamore était un timide qui gesticulait d'autant plus qu'il avait honte de parler.

Mademoiselle Céleste avait-elle été séduite par cette timidité ? Connaissait-elle l'abbé de longue date ? Personne ne put le savoir ; mais la maison, close pour les autres hommes, s'ouvrit devant Gervais qui s'arrêtait souvent, allant à la gare ou dans quelque maison de fermier, chez sa bonne amie Céleste.

En tout bien tout honneur, du reste ! Les voisines déposèrent en vain des trésors d'intelligence et de ruse : elles furent obligées de proclamer la pureté des relations existant entre le curé et mademoiselle Céleste.

\*  
\* \*

Trois ans environ après son arrivée, Céleste avait fait une longue absence, laissant la maison aux soins de la vieille servante. Elle avait à régler des affaires d'intérêt dans son pays, à Valence, avait-elle dit en partant. Personne n'avait songé à mettre la chose en doute. L'abbé n'avait témoigné aucun regret. Il perdait une bonne paroissienne, avait-il dit à quelqu'un, mais elle devait revenir.

L'adjoint au maire avait raconté un soir, au café de l'Univers, qu'il avait vu l'abbé aller prendre des lettres à la poste restante, à La Cadière, le jour du grand marché; mais on ne put établir aucun rapport entre ce fait et l'absence de Céleste.

Celle-ci revint, du reste, fraîche et bien portante. Elle avait dû faire de bonnes affaires, car un éclair de joie passait de temps en temps, quand elle était seule et songeuse, sur son visage calme.

Les visites de l'abbé recommencèrent. Rien ne fut changé à sa vie, rien, ou peu de chose, car elle fit seulement un voyage à Lyon, pour aller recueillir l'héritage d'une de ses tantes.

\*  
\* \*

Vers la fin d'octobre dernier, Gervais descendait dans la vallée doucement, béatement, humant les derniers rayons de soleil. De temps en temps, dans un pli de terrain, un coup de vent faisait tourbillonner les feuilles sèches des châtaigniers, sous l'amas desquelles disparaissait le vert des prés. Le village tout entier était occupé à rentrer la récolte ; le temps pouvait changer et un débordement de la rivière était à craindre.

Céleste était absente depuis quelques mois ; une discussion d'intérêts, un procès avait nécessité sa présence à Nîmes, puis à Paris, à la cour de cassation. Elle n'avait rien à faire et avait voulu surveiller elle-même ses intérêts.

Le curé était arrivé à deux cents pas de la maison de Céleste. En voyant les croisées du premier étage ouvertes, il eut un geste de surprise et hâta le pas.

Honorine vint lui ouvrir.

— Ah ! monsieur le curé, dit-elle en levant les yeux au ciel, si vous saviez !...

— Qu'y a-t-il, Norine, répondit l'abbé, anxieux, mademoiselle est arrivée, n'est-ce pas ? Serait-elle malade ?...

— Malade !... Ah oui !... Malade !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

Gervais poussa la vieille et pénétra dans le salon où se trouvait Céleste.

\*  
\* \*

Deux voisines, madame Bonnet et sa nièce, étaient assises sur le canapé, baissant les yeux, ne sachant quelle contenance tenir.

En face d'elles, confortablement installée dans une bergère, Céleste, le sein nu, allaitait un baby de deux mois, rose, joufflu, aux cheveux blonds frisottants. A ses pieds, deux fillettes, l'une de cinq ans, l'autre de trois ans, se roulaient sur une peau d'ours.

Interloquées, les deux vieilles femmes n'osaient pas dire mot.

A la fin, madame Bonnet dit en désignant les fillettes du bout de son ombrelle :

— Elles sont vraiment charmantes, ma chère Céleste, vos nièces...

On eût dit que le mot lui écorchait la bouche. Céleste se leva d'un bond.

— Mes nièces ! dites mes enfants, s'il vous plaît ! Elle les regardait fixement, les défiant de trouver un blâme. Les vieilles n'osaient répondre.

Gervais entra ; Céleste alla vers lui.

— N'est-ce pas, Auguste, dit-elle, que ce sont mes enfants... nos enfants?...

L'abbé recula; il était livide, ses jambes flageolaient...

— Ma... demoiselle, balbutia-t-il, comment osez-vous! Je ne sais pas... J'ignore...

— Ah! tu ne sais pas, tu ignores!... Oh! les hommes, race de lâches, s'écria Céleste en montrant le poing à Gervais... Mais sais-tu pourquoi je me suis donnée à toi?...

Accosté au chambranle, stupide, le curé écoutait bouche bée. Les deux femmes s'étaient levées et regardaient curieusement la scène, scandalisées.

— Je voulais des enfants et pas de mari, entends-tu; toi seul tu pouvais être un amant discret. J'ai mes enfants maintenant, le mâle est inutile! Du reste, je vais être tranquille; ton évêque te chassera du village comme je te chasse d'ici!...

Elle alla vers la porte et l'ouvrit violemment, d'une poussée brutale :

— Sortez tous, s'écria-t-elle, et laissez-moi avec mes chers petits!...

\*  
\* \*

Quand la porte cochère se fut refermée, elle revint s'asseoir, attira vers elle les deux fillettes qui

ouvraient de grands yeux étonnés, les baisa longuement sur le front et sourit au baby qui gazouillait :

— Mes enfants, dit-elle en les couvrant tous les trois du regard !

---

## UN PÈRE

---

Sous la tente improvisée, faite de quelques draps grossiers noués ensemble et attachés à des arbres ou à des piquets enfoncés dans le sol, les moissonneurs faisaient la sieste.

Il était deux heures. Le soleil flamboyait dans le ciel d'un bleu intense, grillant les herbes qui craquaient douloureusement sous ses étreintes de feu, embrasant l'air, fouillant les coins sombres de ses rayons verticaux, éclairant crûment le paysage.

Pendant que les ouvriers dormaient, le fermier avait traversé la grande pièce de terre aux trois quarts moissonnée et s'était engagé dans le sentier de piétons qui conduisait à la ville, abrégeant la route d'une demi-lieue. Au premier tournant, il s'arrêta : en face de lui, sur l'autre versant de

la vallée profonde, adossée contre un énorme rocher qui la défendait contre le vent de nord-ouest et qui lui avait servi de rempart au temps des dragonnades, la vieille petite cité huguenote, Anduze, s'étalait. Les maisons noires couvertes de tuiles brun-foncé s'étagaient, dominées par l'église et la plate-forme verte du cimetière catholique, dont la verdure tranchait sur le fond sombre des rochers et des bâtisses. En bas, un filet d'eau coulait au milieu d'une plaine de galets d'un blanc aveuglant : c'était le Gardon, ruisseau l'été, fleuve l'hiver. A droite et à gauche, la ligne sinueuse indiquant le lit de la rivière, fuyait vers l'horizon que bornaient les hautes montagnes grisâtres.

\*  
\* \*

Maître Paulin, le fermier, regardait ce paysage sévère d'un air indifférent. L'oreille au guet, il attendait, les lèvres crispées, le front plissé par la colère.

De l'autre côté de la vallée une cloche tinta, faiblement d'abord, puis le son devint plus perceptible, les coups de battant se précipitèrent et une plus grosse voix vint appuyer l'appel grêle de la première. On sonnait vêpres là-bas, pour avertir les fidèles d'Anduze.

Maître Paulin s'était assis sur la brèche d'un mur en pierres sèches ; son chapeau de paille grossière garni d'un cordon de laine noire avait roulé à ses pieds. Les coudes appuyés sur ses genoux, le visage à demi caché dans la paume de ses mains calleuses, il regardait, devant lui, l'église dont la masse énorme semblait la réalisation d'un rêve d'orgueilleuse suprématie.

Ce monstre de pierre, cette bastille dont les cloches tintaient si joyeusement, venait d'engloutir le bonheur de sa vie.



Maître Paulin était protestant ; il avait épousé une catholique, une fille de Ribaute, le pays de Jean Cavalier. Il avait été convenu que si le premier-né était un garçon, tous les enfants qu'aurait le ménage seraient protestants ; sinon tous seraient catholiques. La première-née, Claire, fut donc baptisée à l'Église en grande pompe ; puis, comme la belle-mère craignait pour le catholicisme de l'enfant le contact des mœurs rigides de son parpaillot de père, — un cévénol à la tête ronde — elle éleva la petite en catholique forcée. A quinze ans, Claire méprisait parfaitement

son père et lui annonçait le plus souvent possible qu'il irait en enfer.

Justin, le second enfant, échappa à la surveillance de maître Paulin vers l'âge de douze ans, en même temps que la femme du fermier mourait.

Le petit quitta la maison paternelle pour entrer dans une institution catholique. Il se détacha peu à peu de son père, affectant de passer ses vacances chez sa grand'mère, et à seize ans, il déclara qu'il voulait entrer au séminaire.

Le cœur brisé, lâche, mais logique et respectueux de la liberté de son fils, Paulin accorda tout ce qu'on voulut. Justin partit chez les hommes noirs; Claire, qui s'ennuyait à la ferme, alla chez sa grand'mère.

Paulin était seul. Le prêtre lui avait volé ses enfants.

\*  
\* \*

Justin venait d'être ordonné prêtre, à Nîmes, huit jours auparavant. Ce dimanche-là, il avait dit sa première messe, à Anduze, et le curé, un grand ami de sa grand'mère, l'avait retenu à déjeuner. On devait aller dîner à la ferme.

Maître Paulin avait laissé partir ses enfants en compagnie de leur grand'mère, sans les embrasser.

Quand la silhouette du jeune prêtre, dont le corps jeune et souple se devinait sous la longue soutane noire, eut disparu au tournant de la haie de groseilliers, il tomba sur son escabeau, montra le poing au ciel et fit un mouvement pour se jeter sur son fusil de chasse accroché à la cheminée en compagnie d'une canardière à pierre qui avait dû descendre quelques catholiques, autrefois, dans les bois de Saint-Sébastien!...

\*  
\* \*

Depuis longtemps, les cloches s'étaient tues. Maître Paulin, perdu dans ses rêveries, restait immobile. Dans la grande terre à blé, les moissonneurs avaient fini leur besogne et reprenaient le chemin de la ferme, afin de mettre à profit ce qui restait du dimanche.

Seuls, deux garçons entassaient la récolte sur le grand char à bœufs. L'un d'eux, un grand roux, qui arrimait entre les ridelles les gerbes que son camarade lui passait, piquées sur la fourche en bois, envoyait à pleine voix un refrain que l'écho répétait.

La carriole qui ramenait chez eux les enfants du fermier et leur grand'mère parut au détour de la voie charretière. Sur le derrière, à côté de la grand'mère sanglée dans sa robe de soie noire et

arborant le bonnet de malines des grands jours, le curé se carrait, grave et attendri.

— Maître Paulin ! maître Paulin, cria le garçon de ferme, voici les petits et leur *mamette*.

Le fermier se releva, et, machinalement, se dirigea vers la carriole. A cinquante pas, il vit le curé et fit un mouvement de recul.

— Ne vous dérangez pas, mon père, lui cria Justin, nous passons pour vous dire de ne pas nous attendre ce soir. M. le curé a un malade à voir assez loin d'ici, nous l'y conduisons. Nous irons ensuite dîner chez grand'mère...

Et il donna un coup de fouet à la jument qui repartit de son trot lourd.

\*  
\* \*

Maître Paulin les regarda s'éloigner. Dans le nuage de poussière soulevé par le trot du cheval, deux taches noires paraissaient, énormes, sinistres : le dos du prêtre et celui de la dévote. Les voleurs lui prenaient tout. Ils lui empêchaient même de voir ses enfants.

Il reprit la direction du sentier, arrachant en passant l'une des cordes de la tente. Le soleil se vautrait dans la pourpre du couchant, irradiant les moindres aspérités, illuminant les roches

noirâtres. Les cigales se taisaient, saoules de chaleur.

Les bœufs tiraient sur le guéret le char dont les ridelles grinçaient, dont les roues claquaient ; de temps en temps on entendait la voix sonore du grand valet roux :

— Hue, Rousset!...

Là-bas, au-dessus de la petite ville, dans la masse noire de la vieille église, la petite cloche tintait, sonnant l'*Angelus*.

\*  
\* \*

Maître Paulin s'approcha d'un chêne qui avait poussé dans les interstices de la pierre. Il attira à lui une forte branche qui s'étendait au-dessus d'un chemin creux, attacha sa corde à une fourche, passa le nœud coulant autour de son cou, puis lâcha la branche qui reprit sa place, comme un arc que l'on détend.

La secousse faillit être trop violente. Le corps de maître Paulin se balança pendant une demi-minute, puis devint immobile.

Les derniers rayons de soleil, prenaient en enfilade le chemin creux, enveloppant le corps du pendu d'une lumière blonde, tandis que son ombre, d'une longueur démesurée, s'allongeait sur la blancheur du sentier désert.



## JUAN PEREZ

---

Quand le piqueur de la voie, M. Laurent, avait annoncé au chef de gare de Saint-Magloire-en-Crau, après lui avoir serré la main en descendant de wagon, qu'il venait pour s'assurer si le sacré mistral qui faisait rage depuis cinq jours n'avait pas démoli les poteaux télégraphiques et saccagé par trop les clôtures de la voie ferrée, le digne fonctionnaire réprima une forte envie de rire. Il connaissait, en effet, le but des promenades à Saint-Magloire de M. Laurent, un gros personnage qui régnait sur vingt kilomètres de chemin de fer et avait sous sa coupe tout un bataillon de garde-barrières, de poseurs de rails, de surveillants et de terrassiers.

A deux cents mètres de la gare, abritée par le talus, faite de pierraille blanche, la maisonnette

du poseur Juan Perez montrait son toit de briques rouges. Elle se composait, comme toutes les constructions de ce genre, d'un simple rez-de-chaussée divisé en deux pièces assez vastes : la cuisine et la chambre à coucher. Autour de la maison, se trouvait un minuscule jardin potager entouré d'une haute bordure de cyprès destinée à protéger contre les fureurs du mistral les jeunes plants de tomates et les laitues en bas âge.

\*  
\* \*

Le logis était propre et gai. Les murs étaient soigneusement badigeonnés à la chaux et quand le rideau à grands carreaux bleus et rouges, placé devant la porte d'entrée, était relevé, on apercevait dans la cuisine, occupée aux soins du ménage ou penchée sur un travail de couture, Thérèse, la femme de l'employé.

Juan Perez l'avait épousée par amour. Elle était la fille d'un journalier, d'un travailleur de terre qui en avait encore une demi-douzaine à caser. Pour elle, Juan avait abandonné son métier de gardien de chevaux dans la Camargue, un état libre qui convenait à ses instincts de silencieux et de révolté. Il s'était enrégimenté dans la grande armée des employés de chemins de fer, bravant la colère du père Perez, un Catalan sour-

nois et vindicatif, échoué dans les paluds de Saint-Gilles, à la suite d'une affaire mystérieuse qui s'était passée dans son pays, à Estagel, et dans laquelle il avait joué un rôle mal défini.

Pour se soustraire au dur labeur de la maison paternelle, Thérèse avait accepté le galant, en dépit de son air en dessous et de ses allures de conspirateur.

Sa splendide beauté de brune aux formes sveltes s'était conservée en dépit des fatigues journalières de sa pauvre existence.

Son visage au profil correct resplendissait sous les bandeaux de cheveux noirs, nattés en chignon et emprisonné dans un élégant bonnet d'Arlésienne. Juan l'aimait comme un fou; elle le laissait faire comme si elle eût trouvé qu'il fût impossible qu'on l'aimât autrement; mais elle restait froide comme une belle idole, réservant ses ardeurs pour le chef de son mari, ce M. Laurent dont les fréquentes visites à Saint-Magloire mettaient en éveil la curiosité des gens de la gare.

\*  
\* \*

Ce soir-là, Juan était de ronde. Il devait aller inspecter les disques avancés et s'assurer de leur bon fonctionnement, puis revenir surveiller l'ai-

guillage d'une voie de carrière distante de trois kilomètres environ de chez lui.

Quand, après avoir fait la première partie de sa ronde en compagnie de Turc, un dogue hargneux, aux crocs aigus, qui partageait avec Thérèse son affection, il passa devant la maisonnette, l'idée lui vint de s'assurer si la porte était bien close. Il s'approcha sans bruit pour ne pas effrayer sa femme. La porte était fermée, on n'entendait aucun bruit à l'intérieur. Juan, rassuré, allait s'éloigner, lorsqu'il lui sembla entendre un grattement derrière la maison, dans le petit jardin. Il tourna avec précaution l'angle du mur. La lumière filtrait au travers de la fente du volet de la fenêtre de la chambre, on entendait de là un bruit de soupirs. Le mari approcha, colla son visage contre la planche et resta là une minute...

\*  
\* \*

Il reprit sa ronde, affectant en marchant sur le rail de faire sonner sur les cailloux de la voie le bout ferré de sa canne.

Arrivé à cinq cents mètres de chez lui, il descendit rapidement le talus, parcourut de nouveau la route qu'il venait de faire et alla se poster dans le voisinage de sa maison, au bord d'un raidillon qui conduisait sur la voie. Là, caché derrière un

amas de traverses de rebut, il attendit les yeux fixés sur sa maison dont une partie se détachait en noir sur la colline crayeuse, tandis que l'autre partie était invisible, noyée dans l'ombre des cyprès.

Le petit jour allait paraître, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. L'amant partait. Il fila derrière une haie de ronces ; puis Juan entendit le bruit de ses souliers ferrés sur le caillou du raidillon. La tête parut, une tête de bellâtre suant l'angoisse et dont les yeux effarés exploraient les deux côtés du sentier.

Soudain le bâton ferré s'abattit sur son crâne. Il chancela, voulut crier, mais le dogue lui sauta à la gorge. Un second coup le renversa inerte, en travers du petit chemin. Sans se presser, Juan avait écarté le chien ; il sortait de sa poche son long couteau espagnol, lorsqu'un bruit sourd lui fit lever la tête.

Un train arrivait. Perez prit le corps et le traîna sur la voie. Il eut soin de le placer sur le rail de façon à ce que le train le prît en écharpe, puis il attendit, caché derrière la pile de traverses.

C'était un convoi de marchandises, composé de wagons vides, long, interminable. A dix pas de l'endroit où se trouvait le corps de Laurent, le mécanicien ouvrit la porte de fer du foyer pour piquer son feu. Une lueur rougeâtre éclaira les

deux côtés de la voie. Perez fut pris d'un effroi indicible. Le mécanicien ou le chauffeur allait voir ce qui se passait ! Il n'en fut rien. Le chauffeur, ébloui, regardait du côté de l'entrevoie, l'autre tisonnait dans sa fournaise.

\*  
\* \*

L'énorme masse de fer écrasa le corps de Laurent. Des lambeaux de chair s'attachèrent aux roues noires de la locomotive ; puis le tender et les wagons passèrent sur les restes pantelants. Quand le train se fut éloigné, Perez s'approcha. Le corps de l'amant de sa femme n'était plus qu'une masse informe. La tête avait été broyée, la cervelle avait jailli sur les cailloux et sur le rail, des mouchetures blanches et rouges marbraient le bois de la pile de traverse. Un morceau de cervelle avait été projeté à trois pas de là sur une touffe d'herbe. Le crâne, vide, était horrible à voir.

Le chien, attiré par l'odeur du sang, voulait avoir sa part du cadavre. Perez le prit par la peau du cou et le jeta au bas du remblai ; il se baissa ensuite pour ramasser un objet et partit.

\*  
\* \*

La nouvelle de l'accident fut connue une demi-heure après. On avait, à la gare suivante, constaté des traces de sang sur les roues. On télégraphia à Saint-Magloire, où les employés se mirent en quête et découvrirent bientôt le cadavre mutilé de M. Laurent.

\*  
\* \*

Sur le seuil de la maisonnette, Thérèse attendait Juan. Elle l'embrassa gravement, sans plaisir mais sans répugnance.

— Ta soupe est prête, dit-elle. Et Turc, qu'en as-tu fait ?

Avant que Juan eut le temps de répondre, le chien parut au détour du sentier, il tenait entre ses crocs un objet blanchâtre.

— Ah ! le voilà, dit Thérèse. Ici, Turc. Oh ! le porc, fit-elle ensuite, le voleur ! Vois donc ce qu'il tient. Une cervelle !... Il aura volé ça au village !

Juan s'assit sur le banc de pierre, devant la maison, sans dire un mot.

Thérèse le regardait inquiète, soupçonnant un malheur.

Tout à coup arriva un homme d'équipe de la gare.

— Ah ! Perez ! Thérèse ! quel malheur ! M. Laurent, vous savez ? Votre piqueur ? Mort ! écrasé par un train, sur la voie !

Thérèse s'était redressée, frémissante.

— Mort ! mort ! disait-elle.

— En bouillie, madame Perez ! Écrasé, je vous dis ! On a retrouvé la moitié du crâne, vide ! Pas de cervelle dedans !

Thérèse regarda son mari : les yeux de l'Espagnol flamboyaient... Dans un coin, le chien était vautre, se purléchant les babines...

---

## UNE MÈRE !

---

Les yeux encore gonflés par un sommeil lourd et pénible, car elle s'était couchée la veille aux trois quarts ivre et les jambes brisées par la fatigue, Rosa, à demi enveloppée dans un peignoir de cretonne tout fripé, alla ouvrir la porte. Une vieille, qui carillonnait depuis cinq minutes, entra en bougonnant.

— C'est vous la mère du petit Charlot, en nourrice à Romainville, chez le père Leduc ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! Il ne va pas du tout, le gosse. La mère Leduc m'a dit de passer, en revenant de la Halle, pour vous prévenir. Vous feriez peut-être pas mal d'y aller voir. Le médecin de la commune a dit que c'était une esquinancie, peut-être bien le *grou*.

— Le croup ! Ah ! Mon Dieu ! J'y vais !... Dites à madame Leduc de faire tout ce qu'il faudra !... Je ne regarderai pas à la dépense !... Mon pauvre bébé !... Je vous suis !... Je vais prendre une voiture !... Ah ! mon Dieu ! Quel malheur !... Merci, madame !...

La vieille paysanne était déjà partie, après avoir fait claquer la porte.

Rosa entra précipitamment dans la chambre et alla tirer les rideaux.

— Gustave !... Gustave !...

— De quoi !... de quoi ! fit une voix traînante qui sortait du fond de l'alcôve, j'ai entendu ce que t'a dit la vieille. Le crapaud est malade. Eh bien, après ?... Les enfants, c'est toujours la même chose : le matin ça râle et le soir ça chante ! Tu ne vas pas aller te balader à Romainville pour ça. Nous avons d'autres soucis. La propriétaire fait une tête depuis trois jours !... Si nous ne payons pas ce soir, gare le congé !

— Mais, mon chéri, pense donc, le croup !

— Le croup, le croup ! De la blague ! Est-ce que ces paysans y connaissent quelque chose ? Je vais y aller, moi, voir ton gamin. Toi, tu sais ce que tu as à faire.

— Bien sûr ?...

— Parbleu !

---

\*  
\* \*

Pendant que Gustave, graillonnant, maugréant, se préparait à partir, Rosa s'était mise sous les armes. C'était tannant, ce métier ! Pas pouvoir aller voir son enfant ! Mais il fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour le soir ; la propriétaire, le mois du petit ! Et puis Gustave ! Oh ! ce Gustave ! Un gouffre. Mais si gentil, si bon ! Pas quand il avait bu pourtant ! Quand il avait une dizaine de bocks et cinq ou six verres de « fine » « dans le torse » comme il le disait, c'était une sale bête ! Oh ! oui !

Mais, à part ça, si gentil ! Et une poigne ! Fallait voir.

Elle avait mis ce jour-là une toilette sérieuse, une mise à épater les gens cossus qui habitent les hôtels des environs du Palais-Royal et qui coupent dans le pont de la vertu. Étoffe anglaise à petits carreaux, visite en cachemire et satin, gants noirs, chapeau de feutre, maintenu par une gaze blanche nouée par derrière. N'eussent été les pieds tout petits et les yeux par trop émerillonnés, on eût dit une petite Anglaise en rupture de Cook-Tour et cherchant aventure.

\*  
\* \*

L'aventure ne vint point le matin. Jusqu'à une heure, Rosa battit le trottoir, allant des arcades de la rue de Rivoli au commencement de l'avenue de l'Opéra. Rien. Il fallut se résigner à aller déjeuner chez un marchand de vin de la rue Montpensier, où on allait rigoler quelquefois, le soir, avec Gustave. Puis la promenade recommença. Les magasins du Louvre, la rue de Rivoli, la place du Châtelet, où des gens comme il faut vont louer des places d'avance, pour voir le *Tour du Monde*, furent explorés. Elle se décida à franchir les ponts. Elle pouvait trouver un étudiant « braisé » ou un touriste.

Un instant, elle eut l'idée, en arpentant le trottoir de la rue Monge, de monter chez son amie Titine, une bonne fille qui servait dans une brasserie et qui avait toujours un louis à la disposition des camarades ; mais c'était un mardi, un jour de sortie, et Titine devait être allée rigoler au Bas-Meudon avec le petit Ludovic, un sale rapin bien drôle, son amant de cœur.

\*  
\* \*

La fatigue venait; depuis deux heures elle mar-

chait, le soleil de mai chauffait ferme. Elle prit les ruelles et arriva devant Saint-Étienne. En voyant sortir de l'église toute une nichée d'Anglais, elle pensa qu'il en était peut-être resté un dedans et entra.

La grande fraîcheur la surprit et la rasséréna. Elle fit lentement le tour de l'église, admirant sans savoir pourquoi la balustrade en pierre ajourée du jubé, les vitraux, les statues, la châsse en cuivre du sarcophage. Une vieille femme se chamaillait avec un bedeau au sujet d'un cierge dont il demandait vingt sous. La vieille en offrait quinze. Rosa lui mit dix sous dans la main, sans rien dire.

Elle sortit de l'église, rasa les murs du collège Henri IV, entra au Panthéon. Ces murailles nues l'épouvantèrent un instant ; elle se crut enterrée vivante dans un grand tombeau de pierre froide. Puis, en passant devant la fresque de Jean-Paul Laurens, elle songea à son petit, à Charlot, en voyant un enfant tout nu que sa mère présentait à sainte Geneviève.

Elle sortit de l'église comme une folle. Ses tempes bourdonnaient. Elle voulait voir son enfant ! Un instant elle eut l'idée de hâler une voiture, mais elle se rappela qu'elle n'avait plus d'argent.

Comme elle allait s'engager sur le pont des

Saints-Pères, un homme âgé la bouscula et s'excusa. La connaissance fut bientôt faite, et ils allèrent dîner ensemble au Palais-Royal.

\*  
\* \*

A une heure du matin elle entra dans la brasserie du boulevard Rochechouart, où Gustave tenait ses assises.

— Tiens, te voilà ! T'as de la braise ? Je viens de me fiche une de ces culottes !...

Elle lui donna trois pièces de dix francs.

— Et le petit ? L'as-tu vu, au moins ?

— Ah ! oui, fit-il de sa voix grasse, le gosse ! Pas la peine d'aller à Romainville. Le père Machin, le mari de la nourrice, est venu à cinq heures. Mort !... Dame ! tu sais... le croup !

Elle s'était affalée sur une chaise, la figure dans ses mains crispées.

Il lui tendit dix francs.

— Tu sais, Zaza, je suis un homme du monde, moi, faut le faire enterrer d'une façon convenable, ce crapaud !

---

## VACANCES

---

Après avoir pesté comme il convenait contre l'été ridicule de 1882. un été qui ressemblait à s'y méprendre aux vilains hivers de la Provence ou du Languedoc, Paul Cavalier décida qu'il laisserait en plan son roman commencé et qu'il irait passer quelques semaines là-bas, au bord de la mer bleue, humer l'air et le vin du pays et se chauffer au bon soleil, au vrai, à celui qui brille pendant quatorze heures par jour, mûrissant les récoltes et surchauffant les cœurs.

Le lendemain, sa malle ficelée et cadénassée, Paul alla conduire à la gare Montparnasse Clara, sa maîtresse, une Bretonne un peu bébête, pas trop jolie, marquée de quelques taches de rousseur, une bonne fille au demeurant, qui était connue dans toutes les brasseries de Montmartre

et des pays circonvoisins sous le nom du « collage Paul ». On la traitait en camarade partout.

Tous les ans elle allait passer un mois chez elle, à Morlaix; on la croyait caissière dans un grand magasin de Paris, là-bas.

Cette fois, comme toujours, elle accepta la séparation avec résignation; pourtant, au moment de monter dans le train elle eut un mouvement de révolte.

— Tu pourrais bien, il me semble, dit-elle à Paul, t'arranger de façon à ce que nous puissions aller passer un mois à la campagne ensemble?

— Y songes-tu? ma chérie, répondit Paul en l'embrassant longuement, et ma famille, et la tienne?

\*  
\* \*

Il partit deux heures après, et, le lendemain soir, un express de la ligne de Lyon le déposait, couvert de poussière noirâtre sur le quai de la gare de sa ville natale.

Paul déposa familialement une partie de ladite poussière sur les lèvres roses de ses sœurs et de ses cousines qui l'embrassaient à qui mieux mieux. La part faite aux premières effusions, on causa.

Depuis environ cinq ans Paul annonçait sa

visite, puis, au dernier moment, il changeait son itinéraire, allant tantôt en Suisse avec un ami, tantôt seul visiter les musées belges ou hollandais. Il fut donc surpris du changement survenu parmi les siens. Sa sœur aînée, la maîtresse de la maison, qu'il avait laissée grande et svelte dans ses robes de deuil, s'était mariée au cours d'un assez long voyage qu'il avait fait en Amérique. Elle était là maintenant, à côté de son mari qu'il connaissait à peine : il l'avait vu deux ou trois fois à Paris; deux enfants se pendaient à ses jupes et il ne fallait pas l'examiner longtemps pour s'apercevoir que la famille ne tarderait pas à s'accroître. La frêle enfant était devenue une solide matrone, mafflue, haute en couleur, et pas poétique du tout. Le beau-frère était un marchand de bois quelconque.

\*  
\* \*

Les embrassades continuèrent pendant la soirée et la journée du lendemain qui était le grand jour de marché. Parents urbains et suburbains accollèrent Paul à qui mieux mieux et lui firent promettre de venir « prendre quelque chose » chez eux avant son départ, ce qui n'était que relativement poli.

Dès le lendemain, la monotonie de la vie de

province commença à prendre Paul dans son engrenage de lâcheté et de mollesse. Quand il eut visité les coins où il s'amusait étant gamin, les allées ombreuses du « Bosquet » où il avait prononcé des paroles amoureuses à l'adresse de filles de fabrique qui ne fleuraient pas précisément l'oppoanax, quand il fut las de courir après ses anciens camarades dont quelques-uns avaient disparu, il alla dans les champs, droit devant lui, contemplant l'éternel renouveau des fleurs et des arbres, écoutant la grande symphonie de la nature. Il revint le soir, couvert de poussière. Des messieurs qui prenaient l'absinthe devant le café d'Orient, fréquenté par les gros bonnets de la ville, firent observer qu'il avait une tenue bien négligée. Ce propos fut entendu par le beau-frère de Paul, qui le répéta à sa sœur.

Pour effacer la mauvaise impression produite par ce retour des champs, la sœur de Paul lui proposa, le lendemain, de l'accompagner pour aller rendre quelques visites. L'infortuné accepta en soupirant. Comme il était plutôt observateur que causeur et qu'il ne connaissait aucun des cancans de la petite ville, il parla fort peu, ce qui fit qu'on le trouva fort bête. Le soir, à la musique, il lâcha fort proprement sa famille et un jeune homme de « la société » vint apprendre une demi-heure après à son beau-frère qu'on l'avait

vu se dirigeant, seul, vers un quartier désert où habitaient quelques-unes de ces demoiselles qui, au dire de M. Prud'homme, vont en journée la nuit.

\*  
\* \*

Paul découcha, ce qui lui valut une scène horrible au déjeuner. Décidément la famille était un peu encombrante. Le soir, il alla dîner seul, au restaurant, avec un vieil oncle, un original qui vivait en garçon et qui se moquait du qu'en dirait-on.

— Ah ! mon garçon, répondit-il aux doléances de Paul, tu te figures sans doute être ici à Paris et pouvoir cascader à ton aise ? Pas de ça, Lisette ! Ici, on est gourmé, on est digne, on s'espionne, mais on ne s'amuse pas.

Le jeune homme se le tint pour dit.

Le lendemain, pendant qu'il se disputait avec un de ses camarades de collège qui lui reprochait de n'avoir fait qu'un livre en quinze ans tandis que lui avait trouvé le moyen de s'enrichir dans les huiles et les fruits secs, on apporta une lettre à Paul. Cette bienheureuse lettre contenait le prétexte désiré pour lâcher la famille. André Sénac, le musicien, avait besoin de lui pour les paroles d'un opéra-comique et il le priait de venir passer

quinze jours avec lui au château de Fougerettes, près de Nevers.

Paul, d'un air désolé, montra cette lettre à son beau-frère et à sa sœur.

— C'est bien, pars, lui dit amèrement cette dernière!... Tu comprends bien que nous autres, pauvres petits bourgeois, nous ne pouvons lutter avec des gens qui ont des châteaux!...

\*  
\* \*

Paul poussa un énorme soupir de satisfaction en voyant disparaître à l'horizon le clocher de sa ville natale.

A la gare voisine de Fougerettes, André l'attendait en compagnie de Totoche, sa maîtresse, qui jouait fort bien les châtelaines. On monta dans le break attelé de deux postiers que Totoche conduisit magistralement jusqu'au bas du perron de Fougerettes.

Le « château » était un grand bâtiment flanqué de deux pavillons, qui ne méritait pas ce titre prétentieux, mais il était admirablement situé, à mi-côte, entre un vaste tapis de prairies où paissaient, enfoncés dans l'herbe jusqu'au ventre, de bons gros bœufs au regard doux, et un bois qu'on appelait parfois le parc.

L'existence y était plantureuse, André était gai

comme un pinson, Totoche ressemblait à une pouliche lâchée en plein champ. Pas de voisins, pas de visites, grâce à l'irrégularité bien connue du ménage.

Le soir, en servant le potage, pendant que Paul achevait de narrer à Totoche les embêtements qui avaient signalé son séjour dans sa ville natale, André s'écria tout à coup :

— A propos, Paul, et ton collage ?

— Tiens, fit Totoche, c'est vrai, ça ! Et Clara ?

— Clara, répondit Paul ? En province, en Bretagne, chez ses parents.

— Si elle s'y amuse comme tu t'es amusé chez toi !...

— Bah ! que voulez-vous, je ne pouvais pourtant pas la conduire là-bas ?

— Non, mais tu pourrais lui télégraphier de venir ici te rejoindre ?...

Et séance tenante la dépêche fut rédigée.

\*  
\* \*

Le « collage » arriva deux jours après et ce furent parties sur parties. Du livret d'opéra-comique on ne parla que vaguement.

L'avant-veille de son départ, Paul dit à André :

— Cette propriété dans laquelle tu vis pendant trois mois de l'année si librement et si largement, ne t'appartient pas, que je sache.

— Non, certes, elle est à mon oncle Bernard, présentement aux bains de mer de Blankenberghe, où il doit s'amuser comme un goujon dans une poêle à frire en compagnie de ma tante Augustine. Mais pourquoi cette question !

— C'est que je n'ai pu m'empêcher de comparer la liberté dont tu jouis chez tes parents, au ridicule esclavage auquel j'étais condamné chez ma sœur !

— Ah ! ah ! mon vieux, fit André avec un sourire méphistophélique, tu ignores le fond des choses. Sache donc, ajouta-t-il en lui parlant à l'oreille, que l'oncle Bernard et la tante Augustine deux vieux Parisiens établis dans le pays depuis quinze ans, ne sont pas mariés du tout ! C'est un vieux collage de cinquante ans, comme toi et Clara, moi et Totoche, mais un simple collage !!

..... Et alors, comme le père Bernard ne veut pas que la chose s'ébruite, il me cède sa propriété trois mois par an pour m'amadouer : seulement il file la veille de mon arrivée. Et voilà, mon cher ! Allons prendre un verre de chartreuse !

Il se dirigea vers la porte-fenêtre de la salle à manger ; Paul, rêveur, le suivait en murmurant :

— Oh ! la famille !!!...

---

## EN CAMARGUE

---

C'est un coin bien curieux de la France, que cette Camargue faite des boues du Rhône et des sables de la Méditerranée, que ce delta du grand fleuve où la fièvre et le mistral règnent en maîtres absolus et dont les rares habitants ont conservé les habitudes pastorales des peuplades errantes d'Afrique, dernier vestige de la domination des Sarrasins, leurs anciens maîtres. A part la culture de la vigne à laquelle maintenant, grâce au phylloxera, on se livre d'une façon rationnelle, rien là-bas ne rappelle la façon méthodique de faire produire la terre employée dans nos grandes exploitations rurales du Centre ou du Nord.

L'immense triangle est la propriété d'une vingtaine de personnes, et, à part quelques cultures soignées dans la partie nord, ce sont partout de

maigres pâturages où chevaux et bœufs broutent une herbe rare. Les bœufs sont petits, généralement noirs et doués d'une agilité extraordinaire. Ils ne valent pas, pour le cirque, ceux des *manadas* espagnoles, mais je ne souhaiterais à aucun Parisien, fût-il garçon boucher à la Villette, de se trouver, en rase campagne, en présence d'un de ces désagréables animaux.

Les chevaux de Camargue sont d'une espèce à part. Petits, l'échine relativement développée, légèrement « ensellés », la tête grosse, la queue démesurément longue et fournie, presque tous de robe blanche, ils sont loin d'être beaux. Fort capricieux et très difficiles à dresser, ce sont, une fois ce dressage obtenu, d'excellentes bêtes, peu rapides, mais très sobres et très dures à la fatigue.

\*  
\* \*

Pendant que le troupeau cherche sa nourriture, le gardien, à cheval, les hanches prises dans une selle de forme arabe, les pieds reposant sur des étriers pourvus sur le devant d'une grille qui empêche de trop chausser la semelle, le long aiguillon en forme de lance à la main, enveloppé de sa *cape* de laine grossière, les reins ceints de la *tayolle* rouge ou bleue, ressemble à un de ces pasteurs bédouins campés sur le bord d'un ruis-

seau d'Afrique et dont Decamps ou Marilhat ont dessiné maintes fois le profil se détachant sur le bleu foncé du ciel.

Ils restent là toute l'année, deux compagnons gardiens, se relayant, l'un dormant quand l'autre veille et surveillant la conduite de leurs indociles pensionnaires.

Parfois ils ont un jour de distraction. C'est lorsque le propriétaire du troupeau, cédant aux instances des jeunes gens du village, consent à prêter une *manade*, c'est-à-dire huit ou dix bêtes pour organiser une course de taureaux « emboulés » comme on dit là-bas, ce qui signifie que les cornes pointues des animaux sont garnies à leurs extrémités de fortes boules en caoutchouc destinées à amortir les coups.

Le gardien part le samedi matin, vêtu de sa plus belle veste, coiffé de son plus beau chapeau. Il a étrillé son cheval blanc et parfois l'a pomponné de laine rouge.

Il arrive à la nuit tombante avec ses bêtes qui sont parquées immédiatement dans un toril construit *ad hoc*.

\*  
\* \*

Autrefois, il y avait dans le pays une douzaine de forcenés, amateurs de courses de taureaux,

tous bien connus, qui poussaient l'amour du danger jusqu'à aller attendre la *manade* à deux ou trois lieues de la ville ou du village. Ils se cachaient dans les fossés qui bordent la route, et, quand les animaux passaient, ils les effrayaient en agitant devant eux des lambeaux d'étoffe rouge si c'était le jour ou en allumant des pétards si c'était la nuit. Les taureaux, affolés, se débandaient, et les enragés toreros pouvaient se donner le plaisir d'une poursuite en pleine campagne.

Les choses en étaient arrivées à un tel point que certains individus habitant Nîmes, dont tout le monde sait les noms, là-bas, étaient, par ordre de la police, bel et bien mis en prison, par mesure préventive, la veille de l'arrivée des taureaux. Je ne crois pas que jamais personne se soit plaint de cet acte d'arbitraire.

\*  
\* \*

Arrivait le dimanche. L'enceinte avait été formée dès le matin. C'était un enchevêtrement de charrettes à hautes ridelles qui avaient amené, endimanchés et joyeux, les habitants de « mas » d'alentour. C'était la joie bruyante du Midi, pimentée de gros mots et d'apostrophes violentes. On déjeunait partout où on pouvait. Sur l'herbe,

quand elle n'était pas grillée par le soleil, chez les amis quand on en avait, à l'auberge, si les places n'étaient pas toutes prises. Les plus malins tendaient un drap grossier, un *bourren*, sur chaque piquet et dévoraient sous cette tente improvisée.

Deux heures. En même temps que le « premier coup » de Vêpres tintait tristement, comme si le sonneur et les chantres eussent regretté de ne pouvoir planter là le curé et le lutrin, le hautbois appelait les curieux. Les notes grêles, soutenues par le son grave du tambourin, faisaient dresser toutes les têtes.

En avant le « tutu-panpan » ! C'était d'abord l'inévitable défi à la lutte :

Quaou voudrà lucha qué se présenté  
Quaou voudrà lucha, que vengué aou pra !

C'est-à-dire :

*Que celui qui voudra lutter se présente ; que celui  
qui voudra lutter vienne sur le pré !*

Ce premier appel était suivi d'un grand brouhaha. Chacun se précipitait vers l'enceinte. Les femmes assises sur les talus des fossés se levaient et se hâtaient de défriper leurs robes. Les hommes buvaient un dernier coup pendant que

les ménagères serraient dans les paniers la vaisselle torchée à grand renfort de mie de pain.



Le premier taureau était poussé dans l'enceinte, aveuglé, les naseaux frémissants. Il s'agissait, pour gagner la prime, d'aller arracher une cocarde rouge, assez solidement cousue sur le front de l'animal, entre les cornes. Besogne assez difficile, on peut le croire.

Tantôt l'aspirant à la cocarde s'effrayait trop tôt en entendant venir le taureau et se sauvait bien qu'il fût à dix pas. Tantôt il tournait brusquement et s'étalait, tantôt il n'évitait le contact de la boule de caoutchouc qu'en prenant la course. Et tout le monde de rire et d'applaudir.

Tantôt le taureau visait juste et quelque gars recevait un coup de corne sur la cuisse ou dans les flancs. Pendant qu'il regagnait sa place, pâle et quelque peu « estomaqué », là-haut, sur l'estrade, le tambourin railleur et féroce entonnait l'air consacré :

S'aviès resta din toun oustaou  
La bano doou biou t'aurié pas fa maou !

*Si tu étais resté dans ta maison, la corne du bœuf  
ne t'aurait pas fait mal !*

---

Et il fallait entendre la ritournelle qui accompagnait cela : quelque chose de narquois que ponctuait les ricanements de la foule, insensible aux douleurs et à la honte du vaincu.

\*  
\* \*

Le lendemain de la fête, bien repu, lesté d'un bon déjeuner et d'un en-cas pour la route, deux ou trois grosses pièces blanches nouées dans le coin du mouchoir, le gardien reprenait le chemin des Paluds, de la Camargue, poussant devant lui sa manade un peu ahurie.

Il allait retrouver son compagnon, et, en attendant qu'il prenne fantaisie à quelque bande joyeuse d'organiser de nouvelles courses, il continue à mener sa vie de nomade et le voyageur qui voit se profiler sa silhouette et celle de son cheval à l'horizon de l'immense plaine songe aux mœurs des pays lointains et aux civilisations disparues.

---

Handwritten text in a cursive script, likely a letter or a page from a manuscript. The text is written in dark ink on aged, slightly discolored paper. The handwriting is fluid and continuous, with some variations in line thickness and spacing. The text is arranged in several paragraphs, with some lines indented. The overall appearance is that of a historical document.

## LE CHIEN DU COMMISSAIRE

---

Il s'appelait Phanor, un nom sonore. Sa prime jeunesse s'était écoulée dans les Pyrénées, sa patrie, au service d'un berger quelque peu contrebandier qui lui avait inculqué le mépris de la douane et de la gendarmerie. De haute taille, musculeux, la dent féroce, l'odorat ultra-subtil, Phanor n'avait pas son pareil pour flairer à une demi-lieue un habit vert ou un tricorne, et son pelage fauve taché de blanc était connu dans toute la vallée d'Aran.

Son maître, qui ne brillait pas par les bons sentiments, le vendit un jour, moyennant cinq louis, à un touriste.

\*  
\* \*

Ledit touriste exerçait dans un département

lointain les fonctions de commissaire de police et répondait au nom presque archaïque de Landry. Madame Landry, — car il y avait une dame Landry, vous vous en êtes déjà douté, — était l'objet d'une surveillance toute spéciale de la part de son commissaire de mari. Ses vingt-sept printemps en plein épanouissement s'accommodaient mal de l'humeur quinteuse et des qualités... négatives du commissaire qui avait laissé une partie de sa virilité en Afrique où il avait longtemps poursuivi les Kabyles, et en Crimée où il s'était couvert de glorieux rhumatismes.

La blonde et capiteuse Angèle supporta sans se plaindre l'intrusion de Phanor dans sa maison. Ce gardien que lui imposait son mari lui parut assez facile à corrompre, et, de fait, en femme ferrée sur la mythologie, elle eut bientôt conquis les bonnes grâces du Cerbère pyrénéen.

\*  
\* \*

L'échéance fatale que redoutait tant Landry arriva un beau jour. Pendant qu'il geignait dans son lit, en proie à une sciatique non prévue par son médecin ordinaire, sa femme fila en compagnie de Phanor et emporta, par mégarde, sans doute, dans ses bagages, un gommeux de l'endroit, le jeune Frédéric, dont les larges épaules

et la moustache noire en croc paraissaient l'intéresser vivement.

Le couple s'établit à cinquante lieues de la couche de douleur du mari, et tout parut être pour le mieux pendant quelque temps.

Frédéric et Angèle s'adoraient. Phanor les contemplait d'un air attendri. Toutefois, un élément de contrariété s'était introduit dans l'existence de ce dernier.

Tous les matins, Frédéric s'enfermait avec le chien dans un petit pavillon situé à l'extrémité du jardin de la maison et c'était alors, pendant dix minutes, un concert d'aboiements et de gémissements à faire frémir.

Plusieurs fois Angèle avait demandé à son amant les motifs de cette correction journalière, mais celui-ci s'était contenté de répondre :

— Je dresse Phanor; vous verrez les beaux tours qu'il exécutera dans quelque temps, ma chérie.

Elle n'avait pas insisté. Le chien continuait, d'ailleurs, à caresser Frédéric comme si rien ne s'était passé entre eux.

\*  
\* \*

Tout a un terme, même les accès de douleurs sciatiques. Un matin, le commissaire se trouva

assez ingambe pour pouvoir aller à la recherche de la fugitive et il ne tarda pas à trouver ses traces.

C'est ce qui explique comment il se trouvait, il y a huit jours, en train de dîner avec son collègue de la ville qui servait de refuge à l'épouse coupable. En bon confrère, ce dernier s'était mis à sa disposition, et, vers minuit, après le café et les liqueurs, ils devaient aller constater le flagrant délit.

Le collègue de Landry avait pour ce dernier des prévenances inouïes et il ne parvenait que difficilement à dissimuler la satisfaction qu'il allait éprouver en surprenant, dans la demi-nudité traditionnelle des épouses adultères pincées *flagrante delicto*, la splendide créature qu'il avait rencontrée parfois, le soir, dans les allées écartées de la promenade, suspendue au bras de son amant.

Que voulez-vous ! pour être commissaire on n'est pas de bois !

Deux agents en bourgeois surveillaient les abords de la petite maison d'Angèle. Le commissaire et le mari avaient pénétré dans le sanctuaire : la bonne affolée par la vue de l'écharpe tricolore n'avait pas osé souffler mot.

Sur le palier, les deux hommes se consultèrent. Fallait-il que Landry parlât le premier? Le commissaire devait-il seul intervenir? Ce dernier avis prévalut.

On heurta donc violemment la porte de la chambre.

— Qui va là? demanda Frédéric.

— Ouvrez!

— Qui êtes-vous?

Il y eut un moment de silence. On entendit un bruit de pas, d'étoffes froissées, de vêtements passés à la hâte.

— Dépêchez-vous, souffla Landry à son collègue, elle va filer.

— Ouvrez, au nom de la loi, dit alors le commissaire d'une voix tonnante.

A ces mots, la porte s'ouvrit, une masse traversa la pénombre du palier, un hurlement retentit et le commissaire de police, saisi à la gorge par un animal dont les crocs aigus se plantèrent dans ses chairs, roula dans l'escalier en se débattant, entraînant dans sa chute le mari.

L'homme et la bête se traînant, se heurtant, arrivèrent sur le seuil. Landry s'était relevé, et, à la lueur d'un rayon de lune, il avait reconnu son chien.

— Ici! Phanor!...

Docile, l'animal lâcha le commissaire à demi étranglé.

Landry voulait recommencer l'expédition.

— Merci, répondit son collègue; votre femme est trop bien gardée. Du reste, je suis certain que nous ne la trouverions pas.

Et il rentra chez lui, étanchant le sang qui coulait de son visage et réparant tant bien que mal le désordre de sa toilette.

\*  
\* \*

Le lendemain, les deux amoureux avaient filé en Angleterre et Frédéric racontait à Angèle que si Phanor aboyait tous les matins, c'était parce qu'il lui administrait, convenablement grimé et ceint d'une écharpe, une raclée formidable en criant : Au nom de la loi !

---

## LA TÊTE ET LE CORPS

---

Quand le bruit se répandit, dans le monde de la haute finance, que le baron Mauser avait l'intention de reprendre sa série de fêtes champêtres brusquement interrompues, deux ans auparavant, par la mort de sa femme, une veuve apoplectique que le banquier avait épousée pour ses millions, ce fut un cri de joie général. C'était une si merveilleuse habitation que Fontenette, le château du baron ! Le parc était si vaste, si artistement planté de beaux arbres ; les charmilles étaient si feuillues et on y était si bien à l'abri des regards indiscrets !

De vrais boudoirs aux murs de verdure !

Et puis le baron ne s'était-il pas remarié, il y avait de cela six mois. Le baron avait eu le courage d'épouser une adorable fille, un peu fan-

tasque, mais ces vieux ont toutes les chances. Depuis son mariage, qui avait eu lieu à huis clos, personne ou presque personne n'avait vu la jeune baronne qui paraissait prendre au sérieux ses devoirs d'épouse. Cela ne pouvait durer ainsi.

\*  
\* \*

Et pourtant, le soir de leur arrivée, pendant que les invités du baron attendaient le signal du dîner en contemplant le paysage du haut de la terrasse du château, voici ce que le petit Raphaël Meyer, un coulissier que la protection du banquier avait fait rapidement millionnaire, racontait au milieu d'un groupe de jeunes gens.

— Vous avez beau dire, mes enfants, le baron est absolument sûr de la vertu de sa femme. Le hasard a voulu que la conversation tombât sur ce sujet, il y a quelques jours, et ce cher Mauser, à qui je ne demandais du reste aucune confiance, m'a dit qu'il connaissait le moyen de faire cesser leurs attaques galantes à ceux qui seraient tentés de faire leur cour à la baronne Suzanne.

— Et vous l'a-t-il indiqué, le moyen ? demanda le capitaine Roger.

— Non, je n'ai pas, du reste, poussé l'indiscrétion jusqu'à...

— Et vous avez eu tort ! A votre place j'eusse voulu en avoir le cœur net.

Le coup de cloche du dîner coupa court à ces commentaires.

Il avait en effet un talisman, le baron et un talisman de choix.

Après le dîner, pendant que les jeunes gens sautaient au piano, que les gens entre deux âges potinaient et que les vieux jouaient à l'écarté, il avait pris à part le jeune Raphaël, l'avait entraîné dans un petit salon qui lui servait de cabinet de travail et là, sous prétexte de lui causer affaires, il lui avait demandé toutes sortes de renseignements sur les bruits qui couraient à propos de son mariage et de sa femme dans le monde qu'ils fréquentaient.

Au beau milieu de son interrogatoire, le baron s'éclipsa un instant laissant le jeune homme seul dans son cabinet. Tout d'abord Raphaël resta immobile, réfléchissant à l'honneur que lui faisait son protecteur qui daignait l'interroger pour la première fois sur toute autre chose que sur la cote de la Bourse.

Puis ses regards, qui s'étaient dirigés d'abord sur les quelques toiles accrochées au mur, se portèrent sur la table-bureau du banquier.

Au milieu de papiers éparpillés au hasard, une photographie avait été oubliée. Machinalement indiscret, Raphaël écarta les lettres qui cachaient ce portrait et vit...

Ce que vit le jeune homme dut être bien extraordinaire ; car il contempla le portrait-carte pendant plus de cinq minutes en donnant les signes de la plus profonde stupéfaction. Il n'eut que le temps, en entendant le pas du banquier qui revenait, de jeter au hasard, sous un paquet de journaux, la photographie dont la vue venait de le surprendre si fort.



Le lendemain, à déjeuner, la baronne Suzanne était le point de mire de tous les regards. Hommes et femmes la contemplaient en souriant, et c'était ensuite entre les convives de longs regards d'intelligence échangés.

— Pauvre femme, avaient l'air de dire entre eux tous les convives du baron.

Celui-ci, assis en face de Suzanne, la regardait amoureusement.

La maîtresse de la maison ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Ni la contrainte des invités, ni les regards de son mari ne la troublaient ; calme, gracieuse, elle faisait en véritable petite reine les honneurs de chez elle.

On servit le café, et, dans la débandade de la fin du repas, les hommes se groupèrent et cau-

sèrent entre eux de ce qu'ils s'étaient, la veille, racontés confidentiellement.

— Ainsi, dit le capitaine à Raphaël, vous avez vu la photographie?

— Parfaitement. Je comprends tout maintenant. Pauvre baron! Il aura voulu, garder sa femme cloîtrée pendant les premiers jours de son mariage pour surveiller lui-même la fabrication du capitonnage de ses robes. Figurez-vous, mon cher, un contraste étrange. Une tête de Greuze sur un manche à balai : voilà la baronne!

— Mais comment expliquez-vous l'idée de la faire photographier ainsi, sans voiles?...

— Dame! mon cher, je n'explique pas, je constate, j'ai vu!... Et puis, vous savez, caprice de mari amoureux, peut-être.

\*  
\* \*

Trois ou quatre jours après, à leur retour à Paris, les invités du baron, agissant en bons petits camarades, criblaient leur amphitryon et sa femme de brocards.

Quelques excellentes amies de Suzanne arrivèrent, à force de ménagements, à lui faire connaître qu'elles n'ignoraient point ses imperfections physiques. La baronne ne comprit pas, mais on mit les points sur les *i*.

Tout d'abord Suzanne ne voulut pas croire à tant de machiavélisme de la part du gros baron. Elle était sage ; une pareille précaution préventive la blessa profondément. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; le baron avait dépassé le but.

\*  
\* \*

L'un de ceux qui consolèrent le mieux la baronne, ce fut le capitaine Roger. Quand on lui parlait de la maigreur de Suzanne, il se contentait de lisser sa moustache blonde et ne répondait pas.

Ces jours-ci, il donnait à l'épouse calomniée sa leçon quotidienne de topographie militaire dans le cabinet particulier d'un restaurant des Champs-Élysées, lorsque le baron, suant, soufflant, furieux, se précipita dans le couloir, suivi d'un commissaire de police et d'une douzaine de garçons effarés.

En tacticien habile, Roger protégea la retraite de Suzanne qui put s'évader à demi vêtue, dans un négligé pittoresque qui sembla vivement émouvoir le commissaire.

L'expédition était ratée ; il fallait rentrer à l'hôtel.

Le baron, fou de colère, invectivait presque le commissaire de police qui l'avait suivi et l'accu-

sait de maladresse lorsque sa femme entra et dit au magistrat :

— On vient de m'apprendre que monsieur — elle désignait le banquier — vous a dérangé pour essayer de venir me prendre en flagrant délit. Vous avez surpris une personne qui ne me ressemblait pas...

— Comment, dit le baron suffoqué!

— Pas le moins du monde, puisque voici mon portrait que monsieur a eu la précaution de faire faire.

Et elle tendit au commissaire la photographie dont la vue avait tant surpris Raphaël : un corps d'une maigreur invraisemblable surmonté d'une adorable tête!

Le commissaire songea à l'appétissante créature qu'il venait de voir s'enfuir et regarda le baron, sa femme et la photographie :

— Tâchez de ne pas recommencer cette plaisanterie, dit-il sévèrement au banquier.

Et il sortit, pendant que le mari, accablé, courbait la tête sous l'orage conjugal.

---



## DETTES PAYÉES

---

Fuyant les brouillards, la politique et les créanciers — oh ! les créanciers surtout — l'ami Jean avait planté là, au commencement de novembre dernier, ses amis, ses amies, le boulevard, les parloottes de peintres et de journalistes, pour aller voir, du côté de Naples, si le soleil brillait. Il paraît que l'astre en question remplissait son devoir, car l'ami Jean n'était pas revenu et s'était bien gardé d'écrire.

Les camarades parlaient de lui quelquefois ; les créanciers, après s'être assurés que la vente du mobilier ultra-ascétique qui était censé garantir les risques de son propriétaire de Montmartre pourrait bien produire, à l'hôtel Drouot, dans les soixant-sept francs, les créanciers, dis-je, avaient rentré leurs griffes, comptant sur le

succès du roman ou de la pièce que leur débiteur aurait certainement perpétré pendant ses longues vacances.

De son côté, Jean vivait tranquille à Naples, comme un homme qui se moque de ses créanciers, sachant bien qu'ils sont impuissants.

\*  
\* \*

Quel ne fut pas son étonnement, lorsque en rentrant dans son villino de Portici, après une longue promenade sur la Marinella, la vieille femme qui se faisait payer pour le servir lui remit une lettre ainsi conçue :

Étude de M<sup>e</sup> Gripparol

*Paris... février 1882.*

*Ancien magistrat*

395 bis, rue Saint-Severin, Paris

Contentieux, Recouvrements

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je tiens à votre disposition la somme de huit cent soixante-un francs dix-sept centimes (861 fr. 17) montant du surplus de la vente des meubles saisis dans votre appartement de la rue Lepic, à Paris.

La somme principale produite par cette vente a été affectée au paiement de la créance Meyer Roboam et des frais, soit trois mille sept francs quarante-un centimes (3,007 fr. 41).

J'attends vos ordres et vous prie d'agréer, monsieur, mes respectueuses salutations.

F. GRIPPAROL.

Tout d'abord, Jean supposa qu'il était en proie à une hallucination et il se demanda s'il était bien éveillé. Il était très éveillé et la lettre dont l'enveloppe à demi déchirée était tombée sur le parquet présentait tous les caractères de la plus indiscutable authenticité.

\*  
\* \*

— Ah çà, se dit Jean, est-ce qu'ils deviennent fous, là-bas? J'ai laissé dans mon taudis un lit en fer, deux chaises, une toilette et une commode — vide—; le tout, comme disent les huissiers, de peu de valeur, et voilà que ces objets se vendent aux enchères publiques près de quatre mille francs! Passerais-je pour mort, par hasard? Ma foi, c'est bien possible, et, dans ce cas, la foule idolâtre se dispute les reliques de mon mobilier à coups de billets de banque! Ce que c'est que la gloire tout de même!

Mais Jean était un garçon sage et cette supposition ne hanta pas longtemps son esprit.

— A moins, reprit-il, que ce ne soit une mauvaise farce que l'on m'ait jouée. Je vais écrire.

Ce fut moi qu'il jugea digne de sa confiance et qu'il chargea de le renseigner sur l'aventure inouïe qui lui arrivait.

\*  
\* \*

Informations prises, Gripparol avait dit la vérité; Gripparol n'était pas un mythe : j'avais vu Gripparol. Il demeurait bien rue Saint-Séverin, il était ancien magistrat ou à peu près, car son père lui avait payé, dans le temps, une charge de commis-greffier en Auvergne, et il avait, en six mois, dissipé follement le produit de ladite charge avec des courtisanes arvernes.

Voici ce que me dit cet homme de loi :

Le mobilier saisi chez votre ami ne valait pas grand'chose, quatre-vingts francs tout au plus, mais ce qui a permis au créancier de se rembourser, c'est le produit de la vente des bijoux et des diamants qu'on a trouvés sur le marbre de la commode.

— Des bijoux, des diamants ! Ce n'est pas possible.

Je connaissais trop Jean pour savoir qu'il n'aimait pas à laisser traîner ces choses-là.

— Pas possible ? dit Gripparol, ne me démentez pas, Monsieur ! Invraisemblable, tout au plus. Enfin voici tout ce que j'ai à vous dire. On a saisi diamants, meubles et bijoux ; Meyer Roboam est payé, et, si vous êtes muni d'une procuration en règle de votre ami, je vais vous compter, contre

reçu, le reliquat de la somme. Sinon, bonjour, on m'attend à la justice de paix.

Et il me planta là.

J'ai fini par avoir le mot de l'énigme.

Le logement inhabité de Jean avait été transformé en petite maison, en Parc-aux-Cerfs, par cette petite canaille d'Edmond, l'être le plus cachottier de la bande.

Il avait réussi à obtenir du concierge de la rue Lepic, un vieux brave qu'il inondait de cigares et de petits verres, l'autorisation de pénétrer nuitamment dans les lares de l'absent et de s'y livrer à de folles orgies.

Je me rappelais qu'un soir, le gredin nous avait quittés en annonçant d'un air fat, qu'il avait un rendez-vous avec une femme du monde. Cette confidence n'avait eu aucun succès.

Pourtant, une heure après, j'avais vu Edmond dans un coupé, à côté d'une femme qui me parut être charmante. La voiture montait au trot la rue Fontaine : elle passa devant moi comme une vision.

\*  
\* \*

Edmond conduisait sa conquête chez Jean. En arrivant dans la chambre, vide, froide comme une cellule de couvent, la belle fit une grimace significative. Edmond lui expliqua qu'ils n'étaient pas

chez lui, mais bien chez un de ses amis, un homme de lettres, un bohème qui courait l'Italie en ce moment. Cette explication donna une tournure poétique à l'entretien ; la dame s'humanisa, et le vieux brave, présentement concierge, étant monté avec des vivres de choix et des vins fins, on finit par oublier la pauvreté du lieu.

Au surplus, le concierge, admirateur de Béranger, écorcha de la façon suivante, en l'honneur du logis, un vers du chansonnier :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt francs !

dit-il d'un air attendri.

Le lit en fer de Jean ne possédait pas le moindre rideau, sans cela, c'eût été le moment de le tirer.

\*  
\* \*

Le lendemain, à huit heures, on cognait rudement à la porte.

— Qui va là ? dit Edmond, réveillé en sursaut.

— Maître Huntel, huissier. Nous venons saisir. Ouvrez vite.

La dame, effarée, s'était précipitée sur ses jupons gisant au milieu de la chambre, et essayait de les revêtir.

Edmond était un homme de précaution.

— Il vaut mieux, ma chère amie, pour éviter

un esclandre, que vous repreniez votre place dans le lit. Cachez votre visage. Moi, je parlementerai avec ces gens.

Tremblante, toute en pleurs, la dame acquiesça. Edmond alla ouvrir la porte et se trouva en présence d'un huissier à la face rogue et de deux praticiens.

En voyant le lit occupé, l'officier ministériel fit un signe à ses deux hommes et entra seul.

— Vous êtes monsieur Jean P..., dit-il à Edmond?

— Non, monsieur, je suis un de ses amis. Mais je vous en supplie, pas de bruit, il m'a prêté son domicile, et la femme qui est là...

— C'est bon, c'est bon, je suis huissier et non commissaire de police; je viens saisir et non constater un adultère. Voyons, je vais procéder au recolement.

Ce ne fut pas long; douze lignes tout au plus.

— ..... Nous disons donc, bredouillait l'huissier en griffonnant, une commode acajou, marbre blanc en assez mauvais état... Sur le dit meuble, un bracelet garni de brillants, une montre or à remontoir avec sa chaîne en or... une paire boucles d'oreilles en brillants... une bague...

— Pardon, pardon, dit Edmond effrayé, ces bijoux sont à madame et à moi.

— Mon devoir est de saisir, fit l'autre en conti-

nuant à écrire; vous justifierez de vos titres de propriété devant qui de droit.

Il parapha son acte et appela le concierge qui se tenait sur le palier.

— Je vous constitue gardien des objets saisis. Prenez garde surtout aux bijoux...

Il salua presque poliment et partit sans même avoir jeté un coup d'œil du côté du lit.

\*  
\* \*

La scène qui suivit son départ fut inénarrable. La maîtresse d'Edmond ne pouvait réclamer son bien sans s'exposer à un scandale. La saisie fut donc maintenue.

Et voilà comment mon ami Jean paya ses dettes sans le vouloir; il est vrai qu'il a été obligé de contracter un fort emprunt pour pouvoir désintéresser Edmond et sa conquête.

---

## LES DANGERS DE LA CHIMIE

---

Le particulier qui aurait eu assez d'aplomb pour dire en face à M. Hilaire Piborney, droguiste, qu'il subirait un jour toutes sortes d'avaries par suite de la découverte d'un produit chimique dont il ne connaîtrait pas, lui savant, les propriétés, ce particulier, dis-je, se serait attiré une réplique furibonde accompagnée, pour peu que l'indiscret eût été imberbe, d'un coup de pied formidable quelque part.

C'est qu'il n'était pas endurant, Hilaire le droguiste, et je me rappelle qu'il était devenu la fable de ma petite ville à cause de la manie qu'il avait de changer chaque semaine de garçon de peine et de servante.

Pour un oui, pour un non, pif, paf, bing, les claques et les nasardes pleuvaient, le garçon beu-

glait, la bonne pleurait comme une génisse en bas âge. Puis, l'un et l'autre faisaient leurs paquets et M. Hilaire se dirigeait vers le bureau de placement dont il était le meilleur client.

En dépit de son caractère mal fait, M. Hilaire avait une affection : sa femme, plantureuse com-mère de vingt-sept ou vingt-huit ans qui trônait treize heures par jour au milieu des bocaux, des balles, des sacs éventrés et des bonbonnes puantes, dirigeant les commis, encaissant, facturant, débitant, créditant et menant toute la maison au doigt et à l'œil.

Elle avait compris, la charmante créature, qu'il fallait ménager un exutoire à la violence de son mari, et c'est pour cela qu'elle lui abandonnait la direction des domestiques. Les mauvaises langues prétendaient même que les infortunés recevaient des calottes et des coups de pied quelque part d'une façon reflexe, c'est-à-dire que M. Hilaire ne faisait que leur rendre le lendemain ce qu'il avait reçu de sa femme la veille. Car, il paraît qu'Héloïse, ainsi se nommait madame Hilaire, craignant d'être battue, avait pris les devants le soir même de ses noces et que, le front encore ceint de la couronne virginale, elle avait, sous un prétexte futile, du reste, à moitié assommé son seigneur et maître, qui, depuis, filait doux devant elle.

Cahin-caha, à part quelque bris de mobilier, le ménage allait. Survint un photographe de Paris, — de Paris, entendez-vous ! — un jeune homme brun, aux allures distinguées, au bagout facile, et la guerre fut allumée dans le ménage du droguiste.

M. Ernest, le photographe, eut besoin de produits chimiques et s'adressa naturellement à Hilaire qui avait la boutique la mieux fournie de la ville. Les deux hommes causèrent, madame Hilaire vit Ernest et en fut de suite follement éprise.

De son côté, le photographe ne dédaignait pas les riches natures ; aussi huit jours après, suivant l'expression que prononça plus tard son mari, Héloïse avait-elle roulé dans l'abîme de la honte en buvant à la coupe du plaisir.

Droguiste, va !

Un droguiste cocu, ça se voit partout, même à Paris, cependant celui-là n'était pas un droguiste comme les autres ; on connaissait la violence de son caractère, et on savait que s'il avait la certitude de son infortune, sa femme passerait certainement un mauvais quart d'heure.

Hilaire apprit qu'Héloïse le trompait, — il y a toujours un ami complaisant qui se charge de ces commissions-là. — Tout d'abord il poussa des rugissements et voulut casser l'ami en plu-

sieurs morceaux, mais celui-ci s'esquiva prudemment.

Il fallait agir avec prudence, pincer les coupables et alors...

Hilaire, en songeant à cela, couvait amoureusement des yeux une forte trique posée dans un coin.

—... Ce soir à onze heures, dans l'entrepôt, quand il sera couché...

Hilaire, dissimulé derrière une pile de sacs, entendit ces paroles qu'une voix de femme disait à Ernest.

— Bon, murmura-t-il, j'y serai, mes enfants... et pas seul...

Puis, comme il savait dissimuler, il accompagna jusqu'à la porte M. Ernest et lui serra la main très fort en le quittant.

Calme, la belle Héloïse alignait les chiffres.

L'entrepôt en question était situé dans une ruelle, à côté du magasin : c'était une vaste salle voûtée, dont la moitié seulement se trouvait en ce moment encombrée de balles, de caisses, de fûts, et qui était éclairée par quelques petites fenêtres grillées.

Embusqué au coin de la rue, Hilaire vit une femme sortir de chez lui toute encapuchonnée. Cette femme se dirigea du côté de la porte de l'entrepôt dont elle avait la clef.

Le droguiste s'attendait à voir quelque lueur apparaître aux soupiraux, mais rien.

— Son complice l'aura précédée, se dit-il, allons.

Et rasant le mur il arriva jusqu'à la porte qu'il ouvrit doucement et pénétra dans la salle basse en assujétissant son gourdin dans la main.

Il venait à peine de disparaître qu'un troisième personnage soigneusement couvert et porteur d'un appareil assez volumineux, débouchait dans la ruelle et s'installait devant un des soupiraux.

\*  
\* \*

Hilaire s'avancait à tâtons dans l'obscurité. Les mains en avant, il heurtait tantôt un angle de caisse, tantôt un bidon vide qui sonnait la ferraille. Désorienté, il s'arrêta, cherchant à sonder les ténèbres. Un soupir lui indiqua la direction qu'il devait prendre. Il continua sa route, doucement. Enfin ses mains rencontrèrent un vêtement féminin.

— C'est toi ? murmura-t-on.

Hilaire ne répondit pas. Ses mains s'égarèrent sur la propriétaire de la voix, suivant les sinuosités, inspectant les aspérités. Au toucher, en homme exercé, il n'eut plus de doutes.

— Tu t'es fait bien attendre, soupira encore la voix.

Hilaire allait lever sa trique, lorsqu'il réfléchit qu'il valait mieux peut-être se contenter d'une correction manuelle.

— Le bâton sera pour l'amant, pensa-t-il.

Et, lestement, en homme qui a la main habile, il troussa la dame et commença à jouer du battoir.

\*  
\* \*

Il y eut une résistance, un cri à moitié étouffé, puis, comme si ce cri eût été un signal, la salle basse s'illumina d'une lumière crue, aveuglante, et Hilaire vit étendue sur un paquet de sacs vides dans une attitude trop débraillée... la grosse Françoise, une bonne qu'il avait depuis trois jours.

— Françoise!...

— Monsieur!...

Ces deux cris furent poussés simultanément. Hilaire s'esquiva et remonta dans sa chambre où l'attendait, dormant où feignant de dormir, la majestueuse Héloïse.

\*  
\* \*

Trois jours après, en se levant, Hilaire trouvait sa femme sous les armes, prête à sortir.

— Qu'y a-t-il, chérie ? dit-il.

— Il y a, monsieur, que je me retire chez ma mère.

— Chez ta... Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne veux pas rester une heure de plus avec un homme qui donne rendez-vous aux bonnes, à onze heures du soir.

— Moi ! Rendez-vous aux bonnes ?...

— Oui, vous ! Tenez, niez, si vous l'osez ?

Et elle lui montra une photographie représentant la scène qui s'était passé dans l'entrepôt. Rien n'y manquait, ni la fille débraillée, vautrée sur un paquet de sacs, ni lui, près d'elle.

Hilaire était savant, je crois l'avoir dit en commençant, il comprit tout.

— Ah ! balbutia-t-il, plein de fureur, j'y suis, on m'a joué ! le photographe ! la lumière de magnésium ! Des épreuves au gélatino-bromure ! Oh ! la coquine, le gredin !

Néanmoins il n'y avait pas moyen de nier et la photographie eût donné gain de cause à sa femme dans un procès en séparation de corps.

Il pardonna. Héloïse et le photographe vivent tranquilles. En revanche, Hilaire n'est plus battu et les domestiques restent en place plus longtemps.

Oh ! merveilles de la chimie !



## MISS MAUD

---

Sur la terrasse de Monte-Carlo, pendant que les pizzicati des violons punctuaient le rythme lascif d'une valse, les gammes de son rire perlé dominaient le bruit de l'orchestre. Les gens qui étaient venus là pour entendre les « dilettanti » se retournaient et quand ils l'apercevaient, drapée dans une robe de laine blanche qui moulait son corps de Diane, avec son diadème de cheveux blonds sur lesquels était jetée une mantille blanche, tous baissaient la tête, subjugués par sa beauté souveraine.

\*  
\* \*

On l'appelait miss Maud, parce qu'un Anglais outrageusement millionnaire, un des plus grands

vendeurs d'opium de Hong-Kong, son amant, la nommait ainsi, en souvenir d'une fille de vingt ans qu'il avait perdue trois ans auparavant. Du reste, sa liaison avec l'Anglais était toute platonique, elle le disait, s'en vantait presque sans qu'il prît la peine de protester. Il la contemplait, la contemplait toujours comme on regarde le portrait de l'être aimé, disparu dans la mort.

Ce nom anglais de miss Maud seyait à son allure, et, n'eussent été les pieds et les mains qui étaient ceux d'une femme de race et les yeux noirs, ombragés de sourcils noirs qui révélaient son origine méridionale, on aurait pu la prendre pour une de ces Londoniennes éprises de *flirtation* et de courses au soleil que l'on rencontre à Nice et à Monaco tous les hivers.

\*  
\* \*

Elle était Française et bien Française. Son premier mari, un sous-lieutenant sans fortune, qui l'avait aimée follement, était mort, fou d'absinthe et de douleur, en Afrique, où il avait obtenu de se rendre trois mois après son mariage. Un soir, en rentrant à l'improviste, il avait trouvé miss Maud dans sa chambre, aux trois quarts nue, ivre-morte.

Dans la salle à manger, son brosseur et un

pays, gris comme des lansquenets, dormaient sous la table !

Celui-là mort, elle devint baronne, baronne authentique, ma foi, avec une vraie baronnie, un castel des Hautes-Alpes et un vrai hobereau provençal à la clef.

Cette fois, ça n'avait pas même duré trois mois. Six semaines après la noce, le baron courait après miss Maud, la trouvait attablée devant le Café de Paris, à Toulon, en compagnie d'un lieutenant de vaisseau. Le mari, grâce à un remarquable coupé sous les armes exécuté par le marin, en eut pour ses deux mois de lit. Depuis, elle courait le monde ; le lieutenant de vaisseau avait duré six mois et s'était brûlé la cervelle. Un usinier allemand et un coulissier avaient dû fuir vers l'Amérique, couverts de dettes et de malédictions.

\*  
\* \*

Ce soir-là, l'Anglais, le nabab, paraissait plus attendri que de coutume et miss Maud n'avait jamais été plus espièglement gaie, plus divinement belle.

Pourtant on savait que le comte Tighetti, un Italien à la fine moustache, au teint olivâtre, aux cheveux frisés, un de ces gentilshommes mari-

times comme l'Italie seule sait les produire, devait provoquer sûrement un officier belge, le baron Van Berck, qu'il accusait de serrer de trop près miss Maud, quand l'Anglais la laissait un instant seule. Tout le monde avait eu vent de la chose.

On s'attendait à les voir paraître et on s'étonnait surtout que le Belge, qui suivait miss Maud comme son ombre, ne fût pas là.

\*  
\* \*

Van Berck était parti le matin, à la recherche d'anémones, que miss Maud prétendait avoir aperçues trois jours auparavant dans une excursion faite au vallon Saint-Laurent. La veille, il avait pu baiser à la dérobée, à l'entrée de la salle de concerts, le bout de ses doigts blancs : l'Italien n'était pas là; une affaire le retenait à San-Remo, avait dit miss Maud.

Il allait gaiement sur le flanc abrupt des collines pelées, cherchant les fleurs, pensant à celle qui les désirait, à la joie qu'il éprouverait le soir en les voyant se faner sur son sein. Comme il se baissait pour éviter une basse branche de caroubier, il ressentit une violente douleur, ses tempes bourdonnaient, ses yeux s'injectèrent et il roula sur le sol, assommé. Une sensation de douleur le fit revenir à lui. Un poids énorme l'oppressait.

★  
★ ★

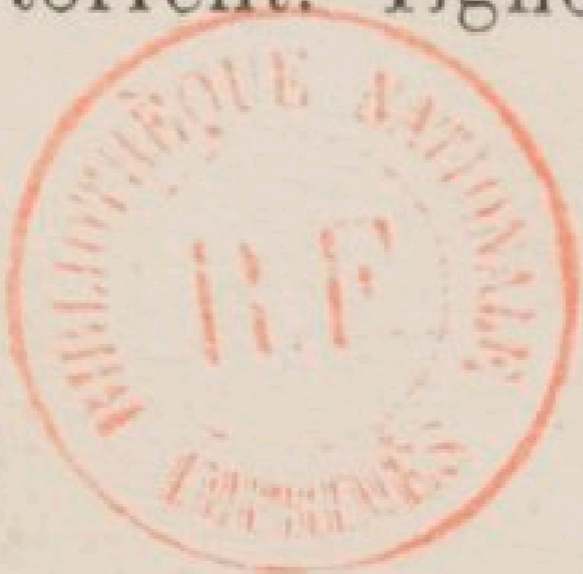
Le genou posé sur la poitrine de Van Berck, Tighetti levait son stylet; avant que sa victime eût pu faire un mouvement, pousser un cri, le gentilhomme italien, qui savait son métier, l'avait tué net, sans que le corps eût un tressaillement. Puis, en homme expert, il traîna le corps jusqu'au bord d'un ravin. Une vigoureuse poussée et tout fut dit.

L'assassin regardait le cadavre rouler le long de la pente en laissant une trace sanglante à chaque aspérité, lorsqu'un coup de feu retentit. L'Italien tomba les bras en avant; il essaya de se cramponner aux touffes de myrtes qui poussaient au bord du précipice; cet appui lui manqua bientôt et à son tour il roula dans le ravin.

★  
★ ★

Une tête énorme que rendaient presque fantastique les énormes favoris roux qui l'encadraient, parut au-dessus d'un rocher placé à dix mètres de là. C'était celle de l'amant de miss Maud, du nabab. Il explora les environs du regard, puis, à pas de loup, il s'approcha du bord du précipice.

Le cadavre de Van Berck gisait, la face écrasée contre les galets du torrent. Tighetti cherchait



à se relever, portait la main à son cou d'où le sang coulait à flots. Il faisait d'incroyables efforts pour crier, mais aucun son ne sortait de sa gorge.

L'Anglais le contempla un instant puis prenant à deux mains une énorme pierre ronde, il la lança à toute volée. L'Italien, atteint à la tempe, s'abattit; la pierre rebondit sur un angle de rocher et retomba avec un bruit mat sur sa poitrine, qu'elle défonça.

\*  
\* \*

Le concert allait finir. Le nabab dit brusquement à miss Maud :

— Eh bien ! chère, avez-vous réfléchi assez longtemps ? Vous voilà libre comme je vous l'avais promis. M'épousez-vous ?

Ses mains se joignirent et son visage prit une expression câline :

— Encore cinq minutes, Will, voulez-vous ?

Un haut fonctionnaire monégasque s'approcha d'elle, tout effaré.

— Ah ! miss, l'affreux malheur ! On vient de trouver morts le comte Tighetti et le baron Van-Berck ! morts, assassinés dans le vallon Saint-Laurent !

— Bah ! votre police aura été mal renseignée, comme d'habitude, fit-elle de sa voix douce, un

simple accident, sans doute. Vous voyez tout en noir.

Les mines effarées se rassérénèrent. Parbleu ! elle avait raison miss Maud. Un pareil drame ? Bah, c'était impossible.

Pendant ce temps elle avait tiré le nabab à l'écart :

— C'est dit, Will, je vous épouse.

Et sa voix exprimait un sentiment de tendresse respectueuse.

\*  
\* \*

Sur la terrasse de Monte-Carlo, pendant que les pizzicati des violons punctuaient le rythme lascif d'une valse, les gammes de son rire perlé dominaient le bruit de l'orchestre.

Les gens qui étaient venus là pour entendre les « dilettanti », se retournaient et quand ils l'apercevaient drapée dans une robe de laine blanche qui moulait son corps de Diane, avec son diadème de cheveux blonds, sur lesquels était jetée une mantille blanche, tous baissaient la tête, subjugués par sa beauté souveraine.

---



## MUSIQUE PROFANE

---

La baronne Jane avait dû renoncer, au mois d'octobre dernier, à toutes les pompes, à toutes les œuvres de ce Paris qu'elle aimait tant. Le médecin de la famille, un savant qui ne plaisantait que tout juste, lui avait déclaré, après lui avoir fait subir une conférence scientifique qui avait duré trois grands quarts d'heure et dans laquelle revenaient souvent les mots de « cavités » et de « tubercules », qu'il fallait absolument aller à Nice.

— Non pas, avait ajouté le docteur en agitant la main droite, pour voir Nice que vous connaissez, Nice des soirées, des réceptions, des pique-nique dans la montagne et des *five o'clock tea* ! Non ! mais Nice à l'air pur, au ciel bleu, au doux climat, qui remettra en bon état votre poitrine fatiguée par mille excès...

La baronne eut ici un beau geste d'indignation.

— ..... Oui, par mille excès. Non pas, continua le docteur en se radoucissant, que je vous compare, chère baronne, à ces gens qui abusent de la vie au point de rendre nécessaire une médication héroïque ; mais ces excès, dont j'ai peut-être exagéré le nombre, sont provoqués par votre tempérament nerveux, rendu encore plus sensible à l'impression que procurent les contrariétés, par la perte de ce pauvre baron...

— Pauvre ami ! soupira Jane.

— Ainsi, chère madame, c'est dit. Vous partez pour Nice au plus vite. Je vous enverrai demain une ordonnance indiquant le traitement que vous aurez à suivre.

\*  
\* \*

La petite baronne est installée dans une petite villa située à mi-côte de Cimiez. Le docteur a bien recommandé de fuir la ville, de choisir un point assez élevé. Le grand soleil, le roi de Nice, chauffe toute la journée les murs de l'habitation. Jane a été sage, bien sage. Peu ou point de visites. Dans le jour de longues siestes sous la vérandah ou bien d'interminables promenades en voiture sur la route de Villefranche. Jamais on n'a aperçu son landau gros bleu sur la promenade des Anglais :

la mer est trop près avec son air vif qui donne de vilains rhumes.

La baronne lit, lit beaucoup et réfléchit plus encore. On ne se douterait jamais qu'une petite tête pareille à la sienne — tête de linotte, disait feu le baron — puisse contenir tant de pensées, échafauder tant de projets.

C'est qu'elle a été bien sage parce qu'elle a eu bien peur, la petite baronne. Pensez donc ! mariée à vingt ans avec un solide hobereau normand, grand, fort, rouge de poil, haut en couleur, qui ne se douta pas de l'abîme de poésie que recélait le cœur de sa femme, une mignonne brune au teint de vieil ivoire, aux yeux bleus, aux formes graciles. Il l'aima un peu, la caressa beaucoup et mourut après trois ans de mariage, en pleine forêt, d'un vulgaire coup de sang.

Elle pleura le mari et se consola en pensant que la poésie allait revenir, chassant la prose du mariage à grands coups de ses ailes d'or.

Elle porta le deuil consciencieusement, puis alla dans le monde. Mais elle était devenue femme d'expérience, quoiqu'elle s'en défendît. De là ses chagrins, sa langueur et sa maladie.

\*  
\* \*

L'hiver s'était écoulé, doux comme un printemps, et le printemps s'annonçait chaud comme

un été. Déjà les gros bonnets de la « colonie étrangère » avaient quitté Nice ; il ne restait plus là-bas que le fretin, les décavés et les malades. La baronne Jane était au nombre de ces derniers. Il fut question d'organiser, au cercle de la Méditerranée, une représentation au bénéfice de la famille d'un pauvre diable de pêcheur, lequel avait eu la malechance de se noyer en essayant de sauver une jeune miss qui s'était aventurée en pleine mer en se baignant.

Le pêcheur laissait onze enfants. Il fallait bien faire quelque chose pour ce brave.

La baronne avait tout refusé, tout, même de se déguiser pendant le carnaval pour lancer des confetti. Elle ne put se soustraire à la nécessité de laisser mettre son nom en tête de la liste des organisatrices de la représentation.



Le *clou* du spectacle était remarquable. Carolini, le grand, l'illustre, le célèbre Carolini, le ténor, avait promis son concours. Il devait bien partir pour Londres, mais sur les instances de ces dames il avait consenti à retarder son voyage. Covent-Garden attendrait ! Carolini était une célébrité italienne ; on le connaissait peu, à Nice, mais les Niçois disaient tant de bien de lui, et les jour-

naux de Gênes en contaient si long à propos de ses bonnes fortunes — une *principessa*, deux *contessine* et sept *negoziante* en vingt jours ! — que la recette semblait assurée.

Elle fut splendide, en effet. Carolini fut ravissant, adorable. Il soupira la sérénade de *Don Giovanni*, comme une harpe éolienne et fut divin dans le final de *Poliuto*. Le doux refrain : *Al suon dell'arpe angeliche !* prenait dans sa bouche une suavité qui fit se pâmer toutes les spectatrices.

Lui, bien campé, la moustachette noire retroussée, la chevelure correctement frisée sur son front bas, solide, les cuisses saillantes sous son maillot de soie gris-perle, la bouche en cul-de-poule, il souriait à toutes, sans préférences, en cabot désireux de plaire.

\*  
\* \*

La petite baronne assistait à la représentation dans une des grandes loges. Elle n'y put tenir. Prétextant un ordre à donner, elle fit venir sa femme de chambre et lui dit quelques mots à l'oreille. La camériste l'écouta d'un air profondément surpris, en joignant les mains. Pourtant, comme elle était soubrette de race, elle se calma ; aussi, quand madame lui dit par trois fois :

— Tu entends, Julie, en costume, qu'il vienne en costume ! J'y tiens. En costume !...

La servante ne montra pas trop de stupéfaction.

Le soir même, Carolini franchissait d'un air vainqueur la grille de la villa.

Il avait fait une concession à la modernité : un ample ulster dissimulait son pourpoint gros bleu, son collant et ses bottes gris perle. Un vulgaire tuyau de poêle remplaçait le traditionnel feutre empanaché, comme l'ulster le manteau couleur muraille.

Vous vous figurez peut-être, ô naïf lecteur, que je vais narrer par le menu les détails de l'entrevue du ténor et de la baronne ? Gros polisson, voulez-vous vous taire ! Du reste, je vous connais, vous me traiteriez de pornographe, après. Je remplace mon récit par trois lignes de points de première qualité.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Le lendemain matin, vers onze heures, Julie entra chez sa maîtresse. Jane bâilla aussi discrètement que possible, évita les regards de la sou-brette et demanda Trilby, son griffon écossais.

Il y eut un instant d'émoi, Trilby n'était pas là.

Julie l'aperçut enfin, sous un fauteuil, grognant et tenant entre les dents un objet informe.

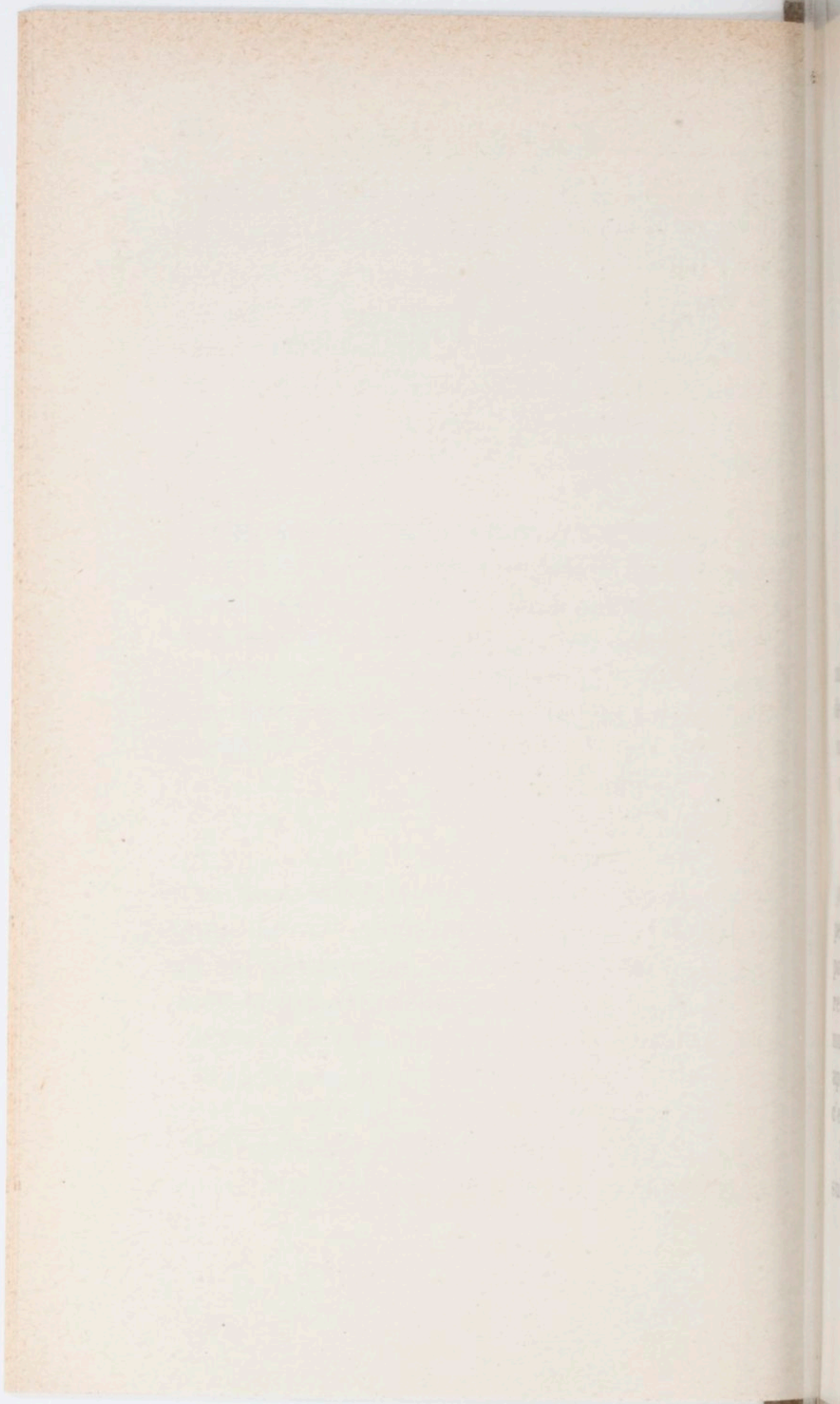
A force de supplications, Trilby sortit de sa for-teresse, traînant une horrible loque, une chaus-

sette en laine grise percée au talon et raccommodée çà et là avec un fil rouge : une relique du signor Carolini.

O Poésie !

La petite baronne ne s'en relèvera pas.

---



## BRAHMA

---

Depuis huit mois environ, le petit Roger Cornuzet s'embêtait à crever dans la sous-préfecture de cinquante-quatrième classe dont le gouvernement lui avait confié la gestion, sur la recommandation pressante d'un de ses cousins, sénateur de la droite.

On l'avait casé là et on l'y maintenait en expiation de ses péchés. Le drôle, après avoir servi pendant cinq ans en Afrique pour « faire bisquer papa », s'était livré à une noce effroyable au retour, et ce n'était pas sans peine que M. Cornuzet père avait réussi à lui faire faire ce qu'il appelait une fin, en attendant la fin des fins, c'est-à-dire le mariage.

La sous-préfecture dont Roger était le proconsul ressemblait à toutes les sous-préfectures.

On allait se promener sur le mail vers cinq heures, les jours de musique. Le soir, les notables donnaient des soirées à musique où l'on buvait de l'eau chaude en disant du mal de ses voisins.

Pas une femme courtisable : les demi-laidérons étaient prises de terreur à la vue de Roger, qui était arrivé précédé d'une affreuse réputation de lovelace lâcheur, — dans le demi-monde du cru on parlait vaguement de lapins. — Pas d'autres distractions que quelques furtives escapades au chef-lieu, plaisir défendu, qui était gâté souvent par la rencontre de conseillers de préfecture raseurs, ou de fonctionnaires municipaux asso-mants.

Enfin, un beau jour, la manne tomba dans ce désert d'ennuis. Un cirque, un vrai cirque, « à l'instar de Franconi » était venu s'installer sur la place d'Armes. La promenade-réclame traditionnelle avait eu lieu, avec grooms minuscules, char à musique pavoisé, instrumentistes habillés en généraux anglais, clowns à perruques multicolores, chevaux aux robes bizarres, écuyères court-vêtues. M. et madame Lalouette, le directeur et la directrice, fermaient la marche, lui en écuyer : habit à la française, culotte de peau et bottes extra-brillantes ; elle en amazonne, le chapeau de soie coquettement incliné sur l'oreille,

le voile de gaze estompant ses traits charmants, droite sur sa selle, la gorge saillante, les reins cambrés. Elle était ravissante, la directrice, et tous les jeunes gens de la ville se promirent d'aller la contempler de plus près le soir, au cirque.

Le cortège fit halte un instant sur la Grande-Place, où était située la mesure décorée du titre pompeux d'Hôtel de la sous-préfecture. En entendant écorcher le chœur des soldats de *Faust*, Roger, qui fumait consciencieusement son septième cigare, vautré sur un divan, crut avoir affaire à la musique municipale de l'endroit, et il se mit à la fenêtre afin de faire contempler aux bourreaux de Gounod la face du représentant du pouvoir. Précisément à ce moment, les écuyères court-vêtues passaient sous le balcon; Roger, plein de pudeur, allait retourner à son divan, lorsqu'il aperçut madame Lalouette.

— Irma! s'écria-t-il, stupéfait!

La belle directrice, qui jetait un coup d'œil sur la place, avait vu le sous-préfet.

— Tiens, dit-elle, le petit Roger! s'il vient ce soir, ce sera drôle.

\*  
\* \*

Et ce fut drôle, en effet.

Dans l'écurie du cirque, Irma venait de recevoir

les compliments de tout le pschutt local. Le sous-préfet, qui s'était tenu à l'écart, s'approcha d'elle quand le cercle fut un peu moins serré. L'écuyère prit son bras et ils s'éloignèrent un instant.

— Toi, ici ! toi sous-préfet ! Ah ! mon pauvre Roro, dois-tu assez t'ennuyer ici ! Ça ne me fait pas l'effet d'être drôle, ce district ?

— A qui le dis-tu ! Ah ! nos belles soirées de Paris, les soupers après l'Hippodrome ! Les parties de canot à Chatou ! Te voilà donc devenue sérieuse, Irma ? Et braisée ?

— Sérieuse ? Peuh ! Braisée, oui. Ce monstre gagne de l'argent gros comme lui !

— Quel monstre ?

— Alfred ! Tu ne l'as pas reconnu ? Alfred, du cirque Fernando, qui a trouvé je ne sais où vingt billets de mille et qui a monté la baraque.

— Bah ! j'en ai tant connu d'Alfred !

— Oui ! Mais celui-là est fort et surtout jaloux ! Tiens ! regarde plutôt.

M. Lalouette, l'Alfred en question, s'avancait, féroce, vers les deux ex-amoureux.

— Mon ami, dit Irma, je te présente M. le sous-préfet, un des anciens habitués de l'Hippodrome.

— Ah ! grogna Alfred ! Monsieur, votre serviteur.

Puis d'un ton rogue :

— Tu peux aller te rhabiller, Brahma va avoir fini.

Brahma était l'éléphant de la troupe foraine. Un vrai monument ambulant qui avait parfois des accès de fureur que la vue d'Irma pouvait seule maîtriser. Un regard de la jeune femme domptait ce colosse noirâtre.

\*  
\* \*

Le surlendemain soir, après le spectacle, le sous-préfet attendait, blotti dans un coin de l'écurie, que la directrice vint le rejoindre. Le boudoir était peu parfumé, mais pas moyen d'en avoir d'autre : la jalousie d'Alfred était devenue de la férocité.

Assis sur un tas de bottes de paille, Roger pestait en silence, philosophiquement, pendant qu'autour de lui les chevaux s'ébrouaient, que les chameaux rumaient et que Brahma broyait consciencieusement sa provende.

Il y eut un bruit. Irma parut dans la pénombre et se dirigea du côté où se trouvait Roger.

Puis ce furent des chucotements, des paroles entrecoupées.

— Quel bonheur de te revoir, disait Roger, de sa voix des grands jours de conquête, ma belle chérie !

Les baisers succédaient aux baisers, tout à coup Irma poussa un cri. Son amoureux venait, par mégarde, de la heurter au visage.

On entendit un bruit sourd, un bruit pareil à celui d'un soufflet de forge, le sol gémit sous un grand poids et une masse noirâtre passa entre les interstices de deux barreaux de bois.

La masse noirâtre s'allongea, s'allongea, entourra les corps d'Irma et de Roger et les souleva.

Roger, en perdant pied, poussa un cri d'angoisse. Irma se cramponnait à son cou.

Il y eut une grande rumeur. Les valets du cirque accoururent avec des lanternes, armés de fourches et de bâtons. M. Alfred, furieux, criait comme un possédé.

A cinq pieds du sol, entourés à la taille par la trompe immense de Brahma, les amoureux gignaient en criant au secours !

\*  
\* \*

Roger reçut une tripotée homérique. Il fut ensuite cassé aux gages par le ministre.

Son cousin, le sénateur de la droite, veut le faire nommer consul... dans un pays où il n'y aura pas d'éléphant.

---

## UNE VENGEANCE

---

Ralph Burnly, célibataire par goût et grand paresseux, passait son temps à ne rien faire dans son cottage, près de Saint-Hélier, dans l'île de Jersey. D'aucuns prétendaient que cette inactivité était feinte, que Ralph, gaillard bien découplé, roux de poil et solide comme un taureau, devait méditer une entreprise dirigée contre quelque pauvre petite femme qui n'en pouvait mais. Ceux-là avaient raison.

Ralph avait voué depuis une demi-douzaine d'années une haine féroce à son ami Dick Snoll, attorney près le tribunal de *Her gracious majesty* séant à Saint-Hélier.

Dick Snoll, cuistre à la figure et au maintien d'oiseau de nuit, fruit sec de l'université de Cambridge, avait, en sa qualité de magistrat gardien

des bonnes mœurs, fait condamner à une forte amende et à pas mal de livres sterling de dommages-intérêts son ami Ralph, sous prétexte que ce dernier avait, par un beau soir d'été, poussé un peu trop loin l'amour du *flirt*, ainsi qu'il résultait de la plainte de miss Eva Perlams, jeune personne aux longs pieds et aux manières décidées, qui parcourait seule l'Europe depuis trois ans, à la recherche d'un mari. Ralph avait vu Eva sur la plage. Les pieds de la jeune personne l'effrayèrent un peu, mais en revanche sa façon de recevoir sur la partie la plus charnue de son joli corps ce qu'on appelle à l'Institut les « caresses d'Amphitrite » le ravit. Il eut la naïveté de prononcer le mot : mariage, devant témoins, l'imprudent ! La rupture eut lieu, naturellement. On plaida et miss Eva gagna son procès haut la main.

\*  
\*  
\*

L'heure de la vengeance sonna pour Ralph, qui épiait sans cesse son pseudo-ami Dick.

L'attorney venait de se marier !

Il avait épousé une ravissante fille peu fortunée, élevée à Paris par les soins d'un parent riche, qui crut voir dans la situation officielle de Dick une garantie pour l'avenir de Mary.

Elle avait le teint chaud, ses cheveux noirs

descendaient un peu bas sur son front blanc. On devinait un corps souple et ferme aux moindres mouvements de son buste. Le visage, d'un ovale parfait, était éclairé par deux yeux bleus d'une douceur infinie.

Mary devint bientôt la reine de toutes les fêtes et mena en Parisienne les habitants de l'île normande. Naturellement, tous ceux qui l'approchèrent en tombèrent amoureux, et Ralph comme les autres. Mais toutes ses tentatives échouèrent ; sans hauteur comme sans coquetterie, Mary repoussa tous les hommages qui lui étaient adressés, offrant, en femme d'esprit, de payer en monnaie de bonne amitié, ce qu'on lui demandait en amour.

Ralph, qui était la patience même, comprit qu'il fallait attendre. Il attendit.

\*  
\* \*

Dick triomphait. Le bonheur le rendait plus laid tous les jours. Il engraissait ; sa face crevait de graisse jaunâtre. Mary continuait à être aux petits soins pour lui, ce qui rendait furieux Ralph. Il se consolait en pensant qu'à force de le rendre heureux, il deviendrait tellement laid, qu'elle n'oserait plus le regarder en face et jetterait les yeux ailleurs.

Les choses en étaient là, lorsqu'un crime fut

commis dans l'île. Un matelot déserteur, vieil ivrogne incorrigible et tapageur, qui avait eu maintes fois maille à partir avec le tribunal dont Dick était le plus vilain ornement, commit l'imprudence de serrer un peu trop fort le cou d'une vieille cabaretière qui lui réclamait six pence avec insistance. La vieille fut étranglée net. Le meurtrier avait été pris sur le fait, il ne pouvait nier. Il plaida donc « coupable », mais ne put attendrir les juges qui, excités par le farouche attorney, le condamnèrent à la peine de mort.

\*  
\* \*

Il s'agissait d'exécuter la sentence rendue. Depuis cent ans et plus, aucune condamnation capitale n'avait été prononcée à Jersey. Le dernier bourreau en exercice était mort depuis une cinquantaine d'années et on n'avait pas songé à le remplacer. Il était impossible de songer au bourreau de Londres, cet important personnage n'exerçant que sur le continent du Royaume-Uni. Les juges étaient fort ennuyés et il était question de faire gracier l'assassin, lorsqu'en feuilletant un recueil des coutumes de Jersey, un greffier découvrit un texte de loi, non encore abrogé, qui indiquait en termes formels, qu'à défaut de bour-

reau, celui qui avait fait condamner le coupable était chargé de l'application de la peine.

C'était donc à Dick Snoll, à l'avocat de la reine, que revenait « l'honneur » d'envoyer le coupable *ad patres*.

Dick fut atterré ; Ralph, plein de joie, se frottait les mains. Quant à Mary, l'idée seule que son mari était, de par la loi, forcé de passer autour du cou du gredin la cravate de chanvre, la rendait folle de douleur. Elle supplia, implora : on lui répondit que la loi était précise et que son mari devait obéir.

Ralph fut alors consulté. Il conseilla à la jeune femme d'écrire au bourreau de Londres. La lettre fut expédiée de suite. L'exécuteur demanda cinq cents livres payables d'avance. C'était une grosse somme et l'attorney ne pouvait en disposer. Pendant toute la durée de ces pourparlers, il verdissait, devenait horrible.

Ralph ne quittait pas Mary d'une semelle. Il lui témoignait tant d'égards, lui prodiguait tant de discrètes consolations, que la jeune femme finit par se laisser attendrir. Aussi, le jour où il lui proposa de faire venir le bourreau de Londres à ses frais, ne demandant en retour qu'un tête-à-tête, Mary, qui regardait la face blême de son mari, accepta en disant :

— Soit, mais le jour de l'exécution seulement !

Il était désiré par tout le monde, ce bienheureux jour ; même par le condamné, qui prétendait qu'on le laissait mourir de soif, et qu'il serait bien mieux une fois pendu.

Dick éprouva un vif sentiment de plaisir en recevant sur le quai le bourreau et ses aides. Il les conduisit à l'hôtel et puis, de là, à la prison.

Le lendemain matin Ralph vint prendre l'attorney pour le conduire à la prison. Au moment où ils allaient sortir, Mary, de la façon la plus naturelle du monde, pria Ralph de vouloir bien lui faire le sacrifice de la joie qu'il pourrait prendre à cet atroce spectacle et de rester avec elle.

— Dick est obligé de s'y rendre, lui, et je comprends qu'il ne veuille pas, ou ne puisse pas manquer d'assister à une exécution qu'il a rendue maladroitement nécessaire...

L'attorney essaya de protester.

— Oui, maladroitement, répéta Mary, et, sans la généreuse intervention de votre ami, j'étais la femme d'un bourreau !

Dick, foudroyé par cette sortie, s'esquiva.

Autour de la prison, il y avait foule. Dans la cour, la potence était dressée. Une trentaine de privilégiés attendaient l'arrivée du patient.

\*  
\* \*

Ralph était tout près de Mary qui lui avait abandonné sa main. Il parlait doucement de son amour, et elle l'écoutait, comme on écoute un avocat dont la cause était gagnée d'avance. Ils songèrent en même temps que chaque minute qui s'écoulait était un instant ravi à leur bonheur, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

\*  
\* \*

L'œil fixé sur son chronomètre Dick Snoll comptait les secondes d'agonie du condamné qui tressautait au bout de sa corde.

Quand l'exécution fut terminée, Dick rentra chez lui ; il trouva sa femme et Ralph, causant dans le parloir comme deux bons amis.

L'attorney se précipita dans les bras du jeune homme.

— C'est entre nous à la vie, à la mort. Tu m'as épargné le déshonneur, merci, merci !

Puis se tournant vers sa femme :

— Eh bien ; c'est terminé, la société est vengée !

— Et vous aussi, dit tout bas Mary à Ralph, qui lui avait raconté son histoire.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

THE FIRST

OF THE REIGN

OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

THE SECOND

OF THE REIGN

OF

## CARMAGNOLE ET FRUCTIDOR

---

Nous étions réunis une demi-douzaine, certain dimanche de l'hiver dernier, dans l'atelier de notre ami Sylvain, le sculpteur. Le déjeuner venait de finir, et, comme des bonzes devant la statue de Vichnou, nous digérions béatement autour du poêle immense, sur la tablette duquel nos tasses pleines de café étaient posées.

Au dehors, la neige tombait épaisse et silencieuse ; de temps en temps la note enrouée d'un cornet de tramway filant sur le boulevard Montparnasse troublait ce grand calme.

— Quand on pense, s'écria tout à coup ce sceptique de Martial, qu'il y a d'honnêtes gens, de bons bourgeois, qui, après avoir bien déjeuné comme nous venons de le faire, après avoir bu d'excellent café, comme nous allons en boire,

vont peut-être — que dis-je, peut-être, — vont certainement demander leur pardessus, leurs gants fourrés et leur chapeau, et s'en aller, laissant leur salle à manger bien chaude, leur femme, jolie peut-être, s'en aller, dis-je, piétiner dans la neige au risque d'attraper la grippe ou des rhumatismes, et tout cela pour donner à un monsieur, généralement grincheux, un carré de papier destiné à être fourré dans une boîte avec beaucoup d'autres ! C'est ça qui donne une crâne idée de l'électeur français !

On votait ce jour-là, pour je ne sais quoi.

La boutade de Martial nous avait aiguillonnés ; la torpeur se dissipait.

— Avec ça que tu n'y es pas allé voter, toi, dit le petit Jacques. La grande Berthe m'a dit t'avoir rencontré ce matin, dès l'aurore, dans les parages du Panthéon, ta carte d'électeur à la main. Tu as voté, comme les bourgeois, comme nous, mon vieux Martial : il ne faut pas nous la faire au scepticisme.

— Oui, il a voté, ajouta B..., voté pour quelque communard de ses amis !

— Pas de politique, ou j'appelle la garde, s'écria Z.... !

..... Ma parole d'honneur, mon petit Sylvain, continua-t-il en s'adressant à notre amphitryon,

ton atelier manque de charme, on se croirait à la Chambre !

— Bah ! riposta Sylvain, un peu de politique de temps en temps — tous les six mois — ça ne peut pas faire de mal. Je ne vois pas, du reste, pourquoi vous vous acharnez après Martial et mettez en doute son scepticisme. S'il a voté pour quelque communard, c'est son affaire ; moi, je me moque des élections depuis qu'un de mes oncles maternels, un Tourangeau mâtiné de Normand, m'a appris que je ne devais plus compter voir entrer à la Chambre des représentants stoïques comme ces vieux Romains, dont les exploits nous ont valu tant de pensums au collège.

Nous flairâmes un paradoxe, comme en soutenait souvent notre ami. Il s'agissait de mettre sa verve gouailleuse en mouvement.

— Toi, Sylvain, au lieu de nous faire poser comme de simples jobards, interrompit le petit Jacques, tu ferais bien mieux de nous avouer que tu as une histoire à nous raconter... Allons ! ne dis pas non ! Vas-y, comme on dit dans le grand monde !

Sylvain sourit en se voyant si bien deviné.

\*  
\* \*

— Mon oncle prétendait, commença-t-il, que les

seuls, les véritables hommes politiques capables d'organiser un gouvernement idéal étaient morts. Mon oncle avait connu deux de ces vaillants, les citoyens Carmagnole et Fructidor, et il m'a raconté souvent leur odyssée, que je vais vous redire.

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, les sociétés secrètes pullulaient. De tous côtés, les libéraux se ruaient à l'assaut de la monarchie bourgeoise. Chaque groupe avait son programme de revendications. Je ne veux pas vous faire un cours d'histoire contemporaine : vous savez mieux que moi ce qui advint.

L'insuccès du mouvement de 1848 avait été prévu par une douzaine de farouches sectaires, la fine fleur des conspirateurs politiques de la Restauration. Quand ils virent que l'agitation soulevée contre Louis-Philippe se traduisait par des banquets, ils pensèrent qu'il n'y avait plus rien à faire dans un pays où la guillotine égalitaire était remplacée par des agapes dont le gigot aux haricots faisait le plus bel ornement.

Abandonnant la France à sa destinée, ils s'embarquèrent une douzaine, à Saint-Malo, vers la fin de 1847.

De même que Cabet devait plus tard fonder une Icarie nouvelle, les douze apôtres se rendaient en Océanie, dans une île où la civilisation n'aurait

pas pénétré, et là, ils devaient jeter les bases de la République modèle.

Les premiers jours de traversée se passèrent assez tranquillement. Le capitaine dut bien interposer son autorité pour réprimer quelques discussions antiégalitaires, mais ce nuage fut vite dissipé.

Il était dit, pourtant, que tous les frères et amis n'atteindraient point la terre de Chanaan rêvée. Une tempête survint, le vaisseau, désemparé, démâté, erra pendant quelque temps à l'aventure, et, finalement, vint s'échouer sur une côte absolument déserte. Des passagers et de l'équipage, deux hommes seulement se trouvèrent vivants après la tempête.

\*  
\* \*

C'était Carmagnole et Fructidor. A eux seuls revenait l'honneur de fonder le gouvernement rêvé par l'association.

Tout d'abord il fallut songer à la situation matérielle. On explora le pays, on fit le choix d'un campement convenable, on transporta à l'abri des intempéries ce qu'on put sauver des provisions du navire. Cette existence à la Robinson Crusœ souriait peu aux deux profonds politiques, mais il fallait songer à se nourrir avant tout.

Enfin, tout fut prêt, et, certain soir, Fructidor, qui était le plus âgé des naufragés, insinua qu'il serait temps, peut-être, d'établir un gouvernement. Carmagnole n'y contredit point et déclara qu'il était prêt à solliciter les suffrages de ses concitoyens. Le lendemain, les professions de foi des candidats s'étalaient sur les parois de rochers, leur programme était à peu près identique.

On alla au vote. Les voix se partagèrent. Néanmoins, Fructidor, par droit d'ancienneté, fut nommé chef du gouvernement. Carmagnole fut atterré, mais il ne perdit pas la tête. Il ne devait songer qu'à une chose : abattre le tyran, car Fructidor était devenu tyran par le fait de son élévation au pouvoir.

Carmagnole, le conspirateur, fut digne de son ancienne réputation. Il fit tant et si bien, qu'un beau jour Fructidor, décrété d'accusation, était jugé, condamné et exécuté par Carmagnole, représentant de la vindicte publique. L'exécution terminée, Carmagnole prit la tête du tyran et la montra au peuple.

\*  
\* \*

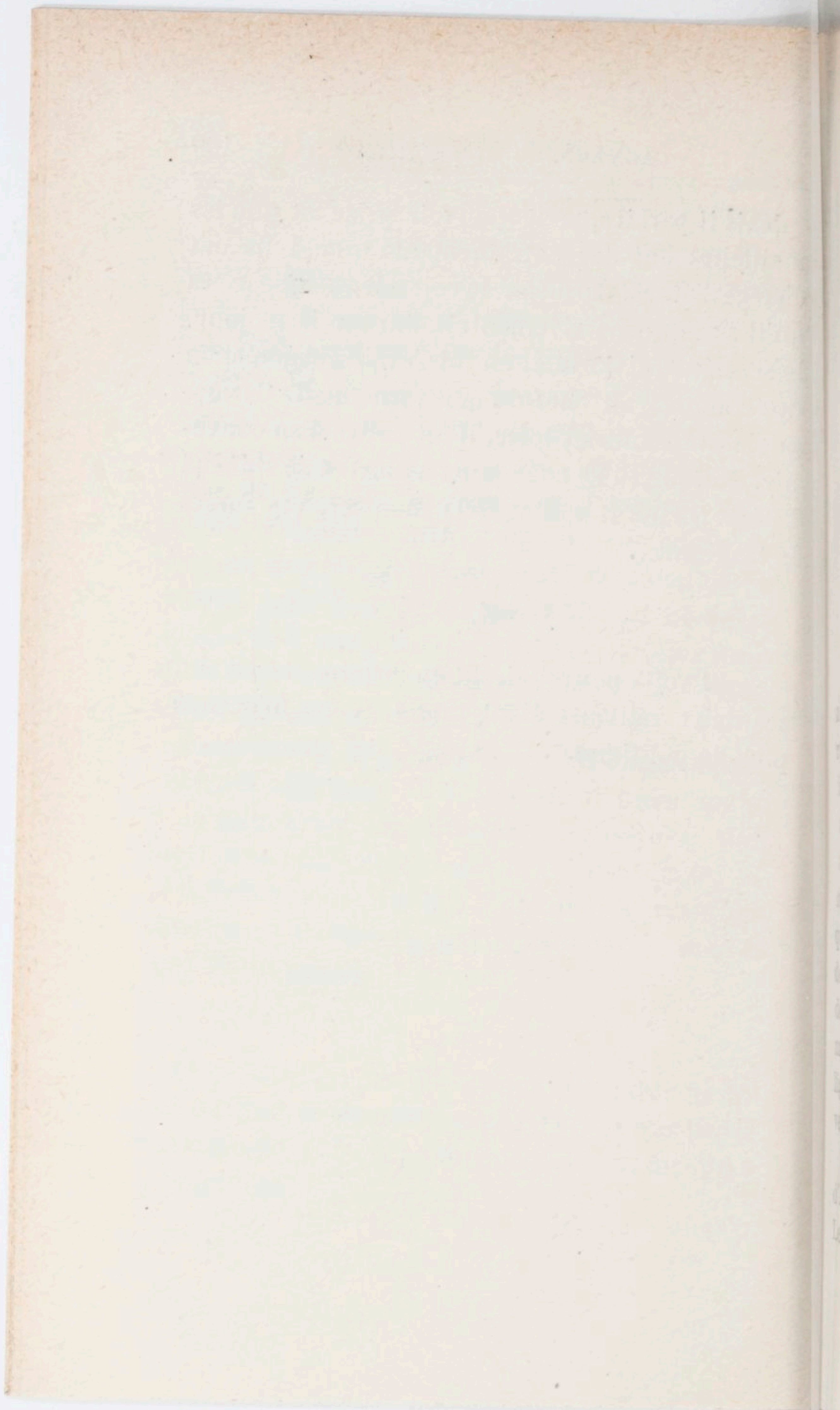
La vacance du pouvoir ne pouvait durer. Il fallait un chef du gouvernement. C'est ce que pensa Carmagnole. Il fit sa profession de foi et fut élu à l'unanimité.

Mais il paraît que le pouvoir grise et que les meilleurs ont des entraînements quand ils ont charge d'âmes. Carmagnole commit quelque excès qu'il se reprocha vivement. Enfin, un beau jour, le sectaire qui dormait en lui s'éveilla et demanda des comptes au chef du gouvernement. Carmagnole avait tous les torts, il fut obligé d'en convenir. Stoïque, il se condamna à mort et se trancha la tête. Quand il voulut se la montrer, ses forces le trahirent...

\*  
\* \*

— Et voilà pourquoi, dit en terminant Sylvain, ces deux vaillants étant morts, je ne m'occupe plus de politique.

---



## LE LOGIS D'AMONT

---

A mi-côte de la colline verdoyante à la base et au sommet pelé, dominé par la masse sombre des ruines du manoir féodal que les Camisards avaient incendié, le Logis d'Amont montrait ses fenêtres aux volets dont le gris avait déteint sous les averses de cinquante printemps. L'une des facades regardait la ville; l'autre, la façade d'honneur, qui était ornée d'un perron en pierres blanches de Beaucaire, dont les marches étaient usées à demi, avait vue sur la vallée du Gardon, une immensité de verdure que bornait à l'horizon la ligne ondulée des derniers contreforts des Cévennes.

Situé à l'extrémité d'un faubourg, le Logis d'Amont était inhabité depuis quelques années. Les gens du pays savaient pourquoi on n'avait pas

trouvé à le louer, mais ils se gardaient bien d'en souffler un mot aux étrangers.

La répulsion qu'inspirait la maison vide se traduisait, non par la terreur, mais bien par le dégoût et encore un dégoût que tempéraient quelques sous-entendus égrillards.

\*  
\* \*

Pourtant, un beau matin, les volets gris claquèrent contre les murs, on ratissa les allées du jardin, on remit en place tant bien que mal les lierres, les glycines qui s'étaient détachées des murs, encombraient les pelouses et grimpaient effrontément aux arbres fruitiers. La maison prit un aspect d'honnête maison, et, n'eût été la porte un peu trop solide avec ses ferrements et ses serrures compliquées, on eût dit le calme retrait d'un bourgeois cossu.

Les nouveaux locataires s'installèrent quelques jours après. C'étaient des Parisiens, des artistes, disaient les gens du pays en faisant la moue. Le mari, M. Pellenard, avait copié pendant dix ans, au Louvre, des tableaux de sainteté, et ses croûtes avaient conquis la faveur des curés de chefs-lieux de canton à la recherche d'un Murillo dans les prix doux ou d'un Rubens au rabais. Un semblant de notoriété était venu avec le temps; après les

tableaux de sainteté, les paysages d'après les maîtres hollandais avaient consolidé la réputation du copiste qui s'était lancé dans l'art moderne et inondait présentement l'Amérique de Corot de contrebande et de faux Daubigny.

Un traité en règle passé avec un marchand de tableaux avait permis à Pellenard de s'expatrier et d'aller chercher le calme dans la province. Il avait l'intention de faire des Corot d'après nature et avait choisi comme modèles les prés et les grands arbres de la vallée du Gardon.

\*  
\* \*

Il arrivait avec sa femme et son mobilier. Le mobilier avait été acheté un peu partout, au hasard du bric-à-brac et suivant la fortune du moment. C'était un ramassis étrange de pseudo-crédences Henri III, de fauteuils et de sofas Louis XV fabriqués au Marais, dont la vue stupéfia les habitants de la petite ville, habitués au noyer ciré et à l'acajou bourgeois. On s'accorda à reconnaître que Pellenard, avec sa barbe hirsute et ses cheveux jeune France « marquait mal ». Quant à madame Pellenard, un ancien modèle orné de quarante-deux printemps, que le peintre avait vaguement épousée il y avait une quinzaine d'années, elle produisit un effet déplorable. Ses robes taillées à la

diable, son pourpoint de drap vert bouteille et sa toque de velours noir à la Raphaël scandalisèrent la bourgeoisie.

— La maison n'a pas de chance, disait-on, elle sera toujours habitée par du drôle de monde !

\*  
\* \*

Néanmoins, tout alla bien pendant les quinze premiers jours. Pellenard faisait des études étonnantes. Les deux Amériques n'avaient qu'à bien se tenir ! — Adèle, sa femme, cuisinait à outrance, histoire de se refaire l'estomac, que torturait sans cesse l'air vif des montagnes.

Les habitants avaient fini par s'habituer à ses excentricités. Une chose l'intriguait pourtant. Elle n'avait pu obtenir de ses fournisseurs que les marchandises qu'elle achetait fussent portées chez elle avant la tombée de la nuit. Au premier abord, la chose lui avait semblé extraordinaire, mais elle avait pensé que les braves gens étaient tous très occupés pendant le jour et comme elle demeurait assez loin...

La raison, au fond, était plausible.

\*  
\* \*

— Une dépêche de Célestin ! cria un soir en rentrant Pellenard.

Et il agitait un papier bleu.

— De Célestin ! s'écria Adèle.

— Oui, ce cher ami ! Il va en Algérie et il fait un petit détour pour venir nous serrer la main. Il arrive dans deux jours avec sa femme et ses deux belles-sœurs. Il faut tout préparer pour les recevoir.

— Ah ! tant mieux, fit Adèle, ça me distraira un peu. Il est joliment rasant, ce pays-ci ! Si on n'était pas bien logé presque pour rien !

Le lendemain, quatre êtres bizarres débarquaient à la gare et frêtaient un omnibus. C'était Célestin, madame Célestin et mesdemoiselles Myrrha et Joséphine, belles-sœurs de Célestin.

Célestin, le mâle, avait été le rapin de Pelle-nard et avait lâché son maître. Il fabriquait des toiles d'orientaliste au fin fond de Vaugirard. La destinée lui ayant souri — il avait vendu pour trois mille six cents francs un lot formidable d'*Intérieurs arabes* et de *Halte de Chameliers* — il avait éprouvé un scrupule semblable à celui qu'avait éprouvé son maître. Il voulait voir l'Orient, Alger tout au moins, et il avait « payé cette balade à sa smala » comme il le disait.

\*  
\*.\*

L'arrivée du quatuor causa une émotion dans la ville.

— Avez-vous vu les gens du Logis d'Amont? disait-on.

— Jésus! Ils sont drôlement fagotés.

— Ah! bien, oui! En voilà des paroissiens! Est-ce que ça va recommencer?

Le fait est que les nouveaux venus manquaient absolument de dignité. Célestin avait fait arrêter l'omnibus devant un café et avait offert une tournée à ces dames. On avait redoublé et Joséphine avait traité de « birbe déplumé » le maire de l'endroit, un vieillard chauve et solennel qui la reluquait ferme.

Chez Pellenard, ce furent des embrassades sans fin. Les femmes, allumées par la joie et l'absinthe, piquèrent dans la salle à manger le « chahut de la reconnaissance » et l'on se mit à table.

— A propos, dit Célestin à son ancien maître, sais-tu qui nous avons rencontré?

— Vas-y, pas de rébus, dit sentencieusement Pellenard.

— Permignol, le grand Permignol, tu sais, le capitaine du 65<sup>e</sup> Hussards, que nous avons connu à Fontainebleau! Avons-nous assez rigolé, hein!

— J'te crois, firent en chœur les quatre femmes.

— Eh bien, mes enfants, son régiment arrive demain ici, et il séjournera vingt-quatre heures. Je dois le voir ce soir au café. On rira encore, comme ça se trouve, hein?



Le régiment avait fait son entrée, les cavaliers, harassés, avaient gagné le gîte. Messieurs les officiers festoyaient dans la grande salle de l'*Hôtel du Cheval-Blanc*. Vers dix heures, une demi-douzaine de lieutenants, conduits par Permignol, quittaient la salle et fendaient à grand'peine la cohue qui assiégeait l'hôtel, cohue de gens désireux de voir l'armée française en train de manger.

— Et maintenant, messieurs, commanda Permignol, quand ils furent seuls, chez la belle Irlandaise ! J'ai été en garnison ici, laissez-moi vous guider !

Et il se dirigea vers le faubourg à l'extrémité duquel brillaient sur la hauteur les lumières du Logis d'Amont.

— Eh ! tavernier de malheur ! Empoisonneur ! Sarah de mon cœur, ouvre donc, cria Permignol en heurtant à tour de bras la porte de Pellenard. Oh ! là-bas ! les enfants, c'est ici !

On entendait, dans la maison ; un bruit de vaisselle brisée aux accords d'un piano ; des ombres passaient et repassaient derrière les rideaux.

— Eh ! là-bas ! on rigole sans nous, hurla Permignol. A moi, mes amis !

La porte était solide, mais les gaillards [étaient

robustes ; elle vola en éclats. Les assaillants firent irruption dans le jardin.

— Ville gagnée ! A nous les plaisirs, à nous les femmes du monde ! criait Permignol.

Et, vociférant, ils entrèrent dans la salle à manger. Célestin, au piano, jouait une valse dont Pellenard scandait le rythme en tapant les unes contre les autres les assiettes de porcelaine. Les femmes dansaient.

\*  
\* \*

Quand les officiers entrèrent, il y eut un tumulte effroyable. Permignol réclamait Sarah ; Joséphine et Adèle se trouvèrent mal. Pellenard, qui n'avait pas reconnu son ami, se précipita au dehors pour appeler la garde.

— Monsieur, lui dit sévèrement le commissaire de police, ce qui vous arrive devait arriver. On n'agit pas comme vous l'avez fait.

— Mais, monsieur... dit Pellenard interloqué.

— C'est bon, allons au plus pressé.

Et ils partirent escortés par quatre sergents de ville.

Pendant le trajet le commissaire de police expliqua au peintre que le Logis d'Amont avait été autrefois... ma foi, comment dirais-je?... Les Chinois auraient appelé ça un bateau de fleurs.

— Pas possible ! pas possible ! courons vite alors, dit le peintre.

Ils pénétrèrent dans la grande salle, où les officiers rivalisaient de galanterie auprès des dames. Célestin et Permignol s'étaient expliqués.

Quand Pellenard entra, le capitaine se jeta dans ses bras.

— Ah ! ma vieille branche, comme je suis heureux de te revoir !

— Comment ! toi et tes amis ? Mais soyez les bienvenus !

Pellenard se tourna ensuite vers le commissaire.

— Désolé, monsieur, de vous avoir dérangé, mais ces messieurs sont des amis.

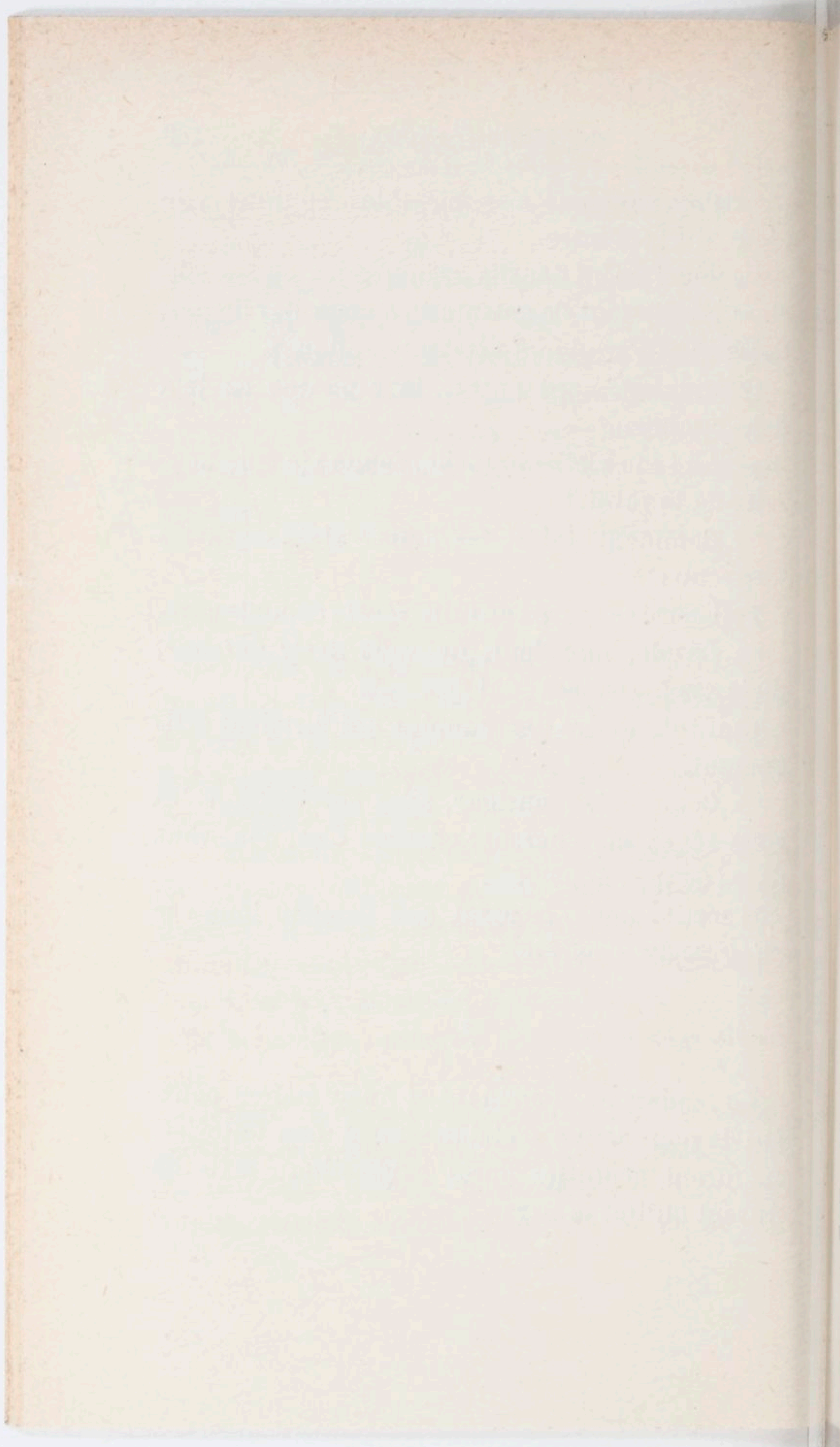
Et il lui montra les couples qui flirtaient activement.

— Comment, monsieur, sans autorisation ! Et vous venez me chercher encore ! C'est bon, vous aurez de mes nouvelles.

Il sortit, digne, pendant que Célestin jouait le *Miserere* du *Trouvère*.

\*  
\* \*

Le lendemain, Pellenard et Adèle étaient poursuivis pour tenue d'établissement non autorisé. Ils furent acquittés après explication ; mais ils durent quitter le pays.



## BERTRAND ET RATON

---

Le piano qui servait à accompagner les sauteries intimes avait été mis de côté, ce soir-là, au château de Laguette et une demi-douzaine de musiciens recrutés parmi l'orchestre d'opéra-comique de la ville voisine étaient installés au fond du grand salon, sur une estrade à moitié encombrée de dracœnas, de palmiers nains et de fougères. Cette débauche musicale était motivée par la présence au château de deux ou trois généraux et de l'état-major du 97<sup>e</sup> dragons. Le régiment faisait partie de la division qui exécutait des grandes manœuvres dans le voisinage de Laguette.

L'arrivée des militaires avait comblé de joie les maîtres du château et leurs hôtes. Ils étaient là une douzaine de Parisiens ou de hobereaux qui

s'ennuyaient à mourir. Le parc n'avait plus de mystères pour eux, les domestiques campagnards commençaient à les traiter avec familiarité. La chasse n'étant pas ouverte, les journées se passaient en promenades monotones et les soirées en parties de wisth ou d'écarté non moins assommantes qu'égayait parfois l'egrenement des notes d'une polka de Farbach ou d'une valse de Métra.

\*  
\* \*

Le maître de la maison, M. de Saint-Laure, faisait tous ses efforts pour distraire ses convives; mais c'était un gentilhomme un peu gourmé, élevé à l'anglaise dans la bonne acception du mot. Correct dans ses relations, jamais cordial, il enrageait d'être peu secondé dans sa tâche de châtelain par sa femme, une Italienne du Milanais, superbe créature au teint mat, aux cheveux noirs, mais d'une froideur qui rendait presque aimable l'extrême correction de son mari.

Les habitués de la maison ne se trompaient pas sur la nature des rapports de la comtesse de Saint-Laure avec son mari. Il circulait même, dans les salons, un bruit assez étrange à ce sujet, et ce soir-là, la curiosité des bonnes petites camarades était plus excitée que de coutume.

\*  
\* \*

Par ennui ou par goût, par habitude plutôt, la comtesse avait un « patito » comme on dit là-bas, à Milan ou à Florence. Un beau garçon, ma foi : c'était ce grand fou de Philippe Lesnart que vous avez tous connu et qui, après avoir lâché la peinture pour une cabotine de la Renaissance et la cabotine pour un carnet de remisier à la Bourse, avait abandonné le crayon et la cote et vivait depuis six mois en contemplation devant la belle Sabine, l'adorant comme un Italien adore la madone, et fou de joie pendant huit jours quand il pouvait embrasser le bout de son doigt, derrière une porte.

Saint-Laure surveillait paternellement ce manège, et, quand une privauté lui paraissait un peu trop compromettante, il intervenait à temps, souriant toujours. Le lendemain de ces jours-là, à déjeuner, le comte et la comtesse se regardaient presque tendrement.

Ce qui avait surpris les amis de la maison et donné naissance aux bruits dont il est question plus haut.

\*  
\* \*

Hélas, il n'était pas beau, ce soir de bal, le pauvre « patito ! »

La veille, en essayant un cob que le comte venait de recevoir de Paris, Philippe avait eu la main lourde et avait pesé un peu trop sur les barres.

L'animal avait pointé, désarçonnant son cavalier, et lui faisant exécuter un panache magistral. On avait relevé le pauvre Philippe qui avait la cheville droite luxée et une contusion près de l'œil.

Assis dans un coin du salon, entre trois ou quatre vieilles amies de la maison, la jambe serrée, le pied chaussé d'une pantoufle de drap, il faisait vraiment piteuse mine avec sa longue moustache blonde qui tombait tristement sur le bas de ses joues et son front marqué d'une belle tache d'un brun-noirâtre.

Il répondait aux vieilles bavardes par des monosyllabes, soupirait de temps en temps, et ne quittait pas du regard la comtesse Sabine, dont les épaules et la gorge admirables émergeaient d'une robe de satin caroubier, garni de point d'Angleterre, à traîne brodée de papillons noirs aux ailes diaprées. L'effet produit par cette chair blanche sortant de sa gaine de satin était prestigieux. Philippe pensa que son remplaçant était un gaillard bien heureux.

\*  
\* \*

C'était Jacques de Lorry, un capitaine d'état-major, qui faisait valser la comtesse. Tandis qu'il tournoyait sur le parquet et que sa danseuse, un peu lasse, grisée par le bruit et par la chaleur, s'abandonnait un peu, il commença le siège.

Dans un coin, M. de Saint-Laure causait stratégie avec les deux généraux et quelques hommes graves. De temps en temps, sa face rigide était secouée par un frisson nerveux qu'on pouvait prendre pour une grimace et qui, cependant, était un sourire de contentement.

Emportée par le rythme lascif de la valse, Sabine s'abandonnait de plus en plus, ses tempes rougissaient imperceptiblement, ses narines se dilataient, ses yeux devenaient brillants. Quand la musique cessa, elle regagna sa place en s'appuyant bien fort sur le bras du capitaine.

\*  
\* \*

Philippe, condamné à l'inaction, assistait au triomphe de son rival. Ses regards allaient du capitaine à la comtesse, puis se portaient sur le mari qui paraissait enchanté. Pendant les deux heures que ce supplice dura, Sabine ne regarda pas une seule fois son platonique amoureux.

Tandis qu'on soupait, le même manège recommença; Philippe prit le parti de se bourrer de foie gras et de galantine truffée, puis il but pour s'étourdir.

Le capitaine de Lorry resta un des derniers et il ne fallut rien moins que l'insistance de son général pour lui faire quitter la place.

M. de Saint-Laure offrit son bras à Sabine et les deux époux regagnèrent leur appartement.

\*  
\* \*

Le lendemain matin, au déjeuner d'adieux, la vieille marquise d'Abescal, une pie-grièche espagnole, fit remarquer au général de Boisbry que le comte et la comtesse se regardaient encore plus tendrement qu'au lendemain des plus grands jours. L'illustre baderne, qui ne comprit pas, voulut une explication que la bavarde n'eut garde de refuser.

Aussi fallait-il voir comme il mordillait sa moustache pour ne pas éclater de rire, quand, sur le perron, au moment du départ, il vit M. de Saint-Laure, qui venait de prendre affectueusement congé de Jacques Lorry, sourire en voyant ce dernier et Philippe échanger une poignée de main.

Le général bavarda. Le soir même, au mess,

on chuchotait pour le compte de Jacques de Lorry, et un capitaine de dragons prononça le mot d' « allumeur ».

Jacques se battit avec celui-là, avec deux autres après, mais le surnom lui resta tout de même.

L'infortuné ne sut jamais pourquoi.

Philippe, consulté plus tard à ce sujet, se contenta, le malin, de sourire discrètement.



## LA POLICE DE LA COMMANDANTE

---

Je pourrais, en commençant, déclarer que je n'aurais pas raconté une histoire vraie, mais comme personne ne me croirait, j'aime autant laisser le lecteur supposer ce qu'il voudra, me croire ou ne pas me croire. Au fond, je m'en soucie comme un évêque des circulaires du gouvernement.

Donc, je commence.

Le général baron Labaderne, un vieux brave à trois et même à quatre poils, était arrivé à cette époque critique où l'impitoyable ministre de la guerre « fend l'oreille » aux vieux serviteurs ! Douloureuse opération dont les conséquences financières sont fort pénibles ! Le général avait une vieille maîtresse et deux nièces : il voulait épouser les nièces et lâcher la maîtresse, aller planter ses choux en Touraine, bref « dételer dans les

grandes largeurs », comme il le disait avec plus de pittoresque que de respect pour la langue de Bossuet. La première de ces résolutions ne pouvait s'accomplir qu'après la seconde : elle en était même le corollaire indispensable. Le vieux soldat se doutait que sa maîtresse, la plantureuse Ernestine, lui parlerait mariage dès le lendemain de sa mise à la retraite et qu'il n'aurait aucune bonne raison à faire valoir pour refuser de comparaître devant le maire d'un arrondissement quelconque.

\*  
\* \*

En bon stratégiste, il tourna la difficulté. Le capitaine Lampidoux, vous savez bien, Lampidoux, de la troisième du deux : vingt-trois ans de service, douze campagnes, cinq blessures, — tétou droit, cuisse gauche ; les autres?... Trop mal placées, on n'en parle pas, — Lampidoux fut appelé chez son supérieur, cassa deux verres au déjeuner, un compotier au dîner, démolit un guéridon de laque pendant la soirée et sortit de chez le général amoureux fou d'Ernestine, qui avait manœuvré à son encontre en suivant les conseils perfides de son vieil amant.

Le lendemain, après une promenade en coupé avec son adorée, promenade au cours de laquelle ses regards plongèrent sur des abîmes de bon-

heur, le capitaine risquait « le paquet », comme il appelait fort incivilement sa demande en mariage.

— On verra, dit Ernestine en rougissant, on verra, Hector !

Et elle descendit de voiture, laissant Lampidoux fou à lier.

\*  
\* \*

Le mariage eut lieu vingt jours après. Le général, qui était témoin, rayonnait. Le soir, il était tellement gris qu'il lui fut impossible de prononcer le moindre toast, ce dont Ernestine lui sut un gré infini, car elle était femme de tête et connaissait les épanchements bachiques du baron.

Pendant son voyages de noces, Lampidoux fut nommé commandant. Joie inespérée ! Il alla rejoindre dans une ville de l'ouest dont je pourrais vous dire le nom ; mais, je vous le répète, vous ne me croiriez pas.

\*  
\* \*

C'est le moment précis de faire rentrer en scène M. Anténor, riche industriel de la ville en question, don Juan de province auquel les pauvres petites femmes résistaient si peu que ses amis avaient dû, le lendemain et même parfois la veille

de leur mariage, lui interdire l'entrée de la maison conjugale. Le commandant n'était pas homme de précaution et puis il se moquait du préjugé comme de l'an quarante. Il ouvrit sa maison toute grande à M. Anténor. Fatale imprudence !

En même temps que les portes du gynécée, s'ouvrirent les bras de la commandante et les rideaux de son alcôve. Ah ! ce fut un beau temps pour la pornographie militaire et provinciale ! Lampidoux n'y voyait que du feu, naturellement, en vieux héros qu'il était. Ernestine l'avait rendu idiot et invalide, opération en partie double qui n'avait pas demandé grand temps.



Le bel Anténor poussa le machiavélisme plus loin. Il présenta Lampidoux à ses amies de la ville, des vierges folles qui passèrent leurs doigts agiles dans les cheveux rares, mais pommadés, du mari d'Ernestine. Le commandant se plongea dans cet océan de délices, sa conduite scandalisa les bourgeois de la ville, et, s'il n'avait été protégé par le baron Labaderne, il aurait eu maille à partir avec son chef.

Ernestine ignorait tout, mais un jour la vérité éclata. Confondu, balbutiant sous une bordée de reproches, Hector essaya de nier, mais il fut

obligé de se rendre à l'évidence. On lui présentait une lettre adressée à sa femme et dans laquelle il était question des hauts faits qu'il avait essayé d'accomplir, de complicité avec une jeune personne qui l'appelait : Mon gros Totor ! et qui signait : Ton petit lapin bleu !

\*  
\* \*

Le commandant sortit de chez lui, ruminant les projets de suicide. Quand il fut dans la rue, Anténor sorti du cabinet de toilette de sa femme, souffant de rire et les deux complices se livrèrent une danse qui frisait l'obscénité.

Au café, le commandant jeta un coup d'œil sur les journaux, machinalement, en homme à qui la politique importe peu. Tout à coup ses yeux brillèrent, le sang se porta à ses joues : il venait de lire un entrefilet relatif à la découverte du bureau de contre-police de la rue de la Harpe.

— Voilà, dit-il, c'est cela, ces misérables ont des affiliés en province, on me surveille.

Comme deux jeunes sous-lieutenants parlaient de cette affaire, en contestant la vérité de la nouvelle, Lampidoux leur dit sentencieusement :

— Croyez-moi, messieurs, la contre-police existe, elle surveille tout le monde, j'en ai la preuve, moi !

Ils le regardaient d'un air étonné.

— Oui, moi ! reprit-il d'une voix caverneuse. Et je ne comprends pas que le gouvernement tolère...

Il s'éloigna, craignant en avoir trop dit.

\*  
\* \*

Le jeu des petits papiers continue. Entre deux lettres, Anténor et Ernestine se livrent à d'autres jeux extrêmement immoraux.

Lampidoux prépare, sur la contre-police, un mémoire qu'il compte adresser au garde des sceaux.

Si vous apprenez l'existence, en province, d'une succursale de la maison de la rue de la Harpe, ne vous montrez pas trop surpris.

## UNE BONNE FORTUNE

---

Elle s'embêtait ferme, dans sa petite boutique de « plumes et fleurs », madame Julie Véronique, modiste « de Paris » échouée depuis quinze ans dans un petit trou de province, au fond des Cévennes, à la suite des incartades commises par son mari légitime, M. Romain Véronique, vérificateur des poids et mesures, que des habitudes d'intempérance avaient fait reléguer dans ce pays ignoré.

Julie se disait Parisienne; en réalité elle était de Mantes. C'était dans son pays, à son retour de Paris, où ses parents l'avaient mise en apprentissage, qu'elle s'était amourachée de Romain, et l'avait épousé. Elle avait subi les vicissitudes de l'existence de l'ivrogne, allant du Nord au Midi, de l'Ouest à l'Est, suivant le caprice des directeurs.

Finalement, comme le poste que son mari occupait actuellement était de la dernière classe et qu'il devait rester là jusqu'à sa retraite, elle avait ouvert sa petite boutique. Sa bonne grâce et la pitié qu'elle excitait aidant, les affaires prospéraient un petit peu. De temps en temps le mari mettait la griffe sur un billet de cent francs et scandalisait la ville pendant deux jours, en compagnie de son ami le capitaine Gisselmann, une vieille culotte de peau qui buvait sa retraite en cinq jours, chaque trimestre et vivait de rapines, comme un vieil Africain qu'il était, pendant les quatre-vingt-cinq jours qui suivaient. Le vieux soudard appelait ça « boire chez l'habitant ».



Madame Véronique avait quarante-deux ans bien sonnés, mais elle se mettait si bien, ses robes étaient si savamment taillées, appropriées à sa figure pâle qu'éclairaient à peine des yeux gris et que commençait à empâter la graisse de la vieillesse, ses corsets comprimaient si bien sa taille de boulotte et elle faisait une guerre si acharnée à ses premiers cheveux blancs, qu'on lui aurait donné cinq ans de moins et qu'elle était encore désirable. Dame! songez donc, en province!...

Mais, ce sacré Véronique avait toutes les veines, comme le lui disait, généralement entre le septième et le huitième verre d'absinthe, son ami Gisselmann, célibataire enragé ! Sa femme était sage, sage comme une image. Les dames de la « société » la donnaient comme modèle à leurs femmes de chambre et la petite boutique de la rue Basse, le magasin de « plumes et fleurs » duquel Romain était rigoureusement exclu, servait parfois de lieu de réunion à ces dames, quand il s'agissait de discuter le choix d'une surprise à faire au curé ou à la supérieure du couvent du Sacré-Cœur, des Dames-Blanches, comme on dit là-bas.

\*  
\* \*

Un jeune employé de la poste avait pourtant entrepris la tâche difficile de mettre à mal la vertu de madame Véronique. La jeunesse est présomptueuse, et le « postier » qui répondait au nom de shakspearien de Brabantio, ne doutait de rien.

Il avait essayé de pénétrer dans la place en compagnie du mari, ce qui était assez maladroit. Les amis de l'ivrogne étaient mis à la porte comme lui et du magasin et du domicile.

L'amoureux changea alors ses batteries et affecta de témoigner le plus profond mépris pour cette brute de Véronique qui buvait comme un

trou, se conduisait mal et rendait bien malheureuse sa pauvre petite femme.

Puis, il fréquenta l'église, alla au mois de Marie, offrit de l'eau bénite à Julie. Enfin il fit tant et tant, qu'un beau soir de mai, alors que les derniers fidèles sortaient de la chapelle de l'hôpital, Brabantio obtint de madame Véronique la faveur de la reconduire chez elle en passant par le plus long, sous les grands ormes du quai du Nord, complètement désert à cette heure-là.

La rivière grondait sur son lit de cailloux, le vent soufflait, apportant les émanations fortes des plantes de la montagne. Il régnait un calme absolu, une quiétude troublante dont Julie ressentit la première les atteintes. Elle se serra en frissonnant contre le jeune homme qui commença l'attaque, enhardi par ce premier succès.

\*  
\* \*

— ..... Non... non ! Pas ici, monsieur Charles, pas ici ! finit par dire Julie que l'amoureux pressait vivement.

— Pas ici ! mais, ma chère, vous venez de refuser de venir chez moi... Où donc pourrions-nous?...

— Chez moi, fit-elle tout doucement, chez moi...

— Chez vous?... Et votre mari?...

— Il n'est pas là, il est en tournée!...

... Dix minutes après, ils montaient l'escalier de madame Véronique en prenant une foule de précautions.

Pendant qu'elle se débarrassait de son manteau et de son chapeau, le jeune homme, suant l'angoisse regardait dans les coins sombres, croyant toujours voir apparaître la trogne rouge de Romain, du mari armé du revolver traditionnel.

— Vous êtes bien silencieux, dit Julie en se tournant vers le jeune homme avec un petit geste coquet; il me semble que là-bas, dans l'obscurité, vous aviez plus d'audace?... Suis-je moins... terrible aux lumières?...

Charles protesta.

— Comment pouvez-vous supposer, commençait-il... que je...

\*  
\* \*

Des pas lourds et indécis firent craquer les marches de bois de l'escalier. Charles ouvrit la fenêtre et se blottit sur le balcon. A peine était-il en sûreté que la porte de la chambre s'ouvrit et que M. Véronique parut, suivi de Gisselmann. Les deux amis étaient dans un piteux état. Débrillés, couverts de poussière, les vêtements déchirés, ils avaient l'air de deux bandits.

— Ma... ma... da... a... me, dit le capitaine

d'une voix larmoyante et en hoquetant fortement, je vous amène Ro... o... main... cette canaille de Ro... main... qui prétend que je... suis marié!... marié!... moi... Gisselmann!... marié! célibataire à mort, moi!... célibataire, moi! Entends-tu, Romain?... N'est-ce pas, madame?...

Effarée, Julie regardait à droite et à gauche. Son mari était debout devant elle, titubant, ayant l'air idiot, tournant son chapeau bossué entre ses doigts.



— N'est-ce pas, finit-il par dire d'une voix pâteuse, que Bibi a raison?... Marié, le capitaine, très ma... rié! Pas vrai, princesse?...

Julie, effrayée, cherchait un moyen de se débarrasser des deux ivrognes.

— ..... Te voilà bien loti... vieux célibataire, dit Véronique en s'adressant au capitaine!... Toi, le tombeau des hommes forts!... toi... marié!... Et tiens, ajouta-t-il, en désignant Julie, la voilà, ta femme!...

— Ma femme!... marié!... Pas possible, fit l'ivrogne!...

Il tourna les talons, se dirigeant vers la porte.

— Marié, marié, répétait-il, je vais me pendre?

Romain, qui s'était affalé dans un fauteuil, se redressa :

— Te pendre!... soit... nous nous pendrons ensemble!...

Les deux ivrognes sortirent, bras dessus, bras dessous, se cognant aux meubles. Une minute après, on entendait un bruit épouvantable, Romain et le capitaine venaient de rouler dans l'escalier, essayaient de se relever et se meurtrissaient le visage à coups de poing.

Brabantio, le postier, ne put en supporter davantage. Il sauta dans la rue, au risque de se rompre le cou et tomba sur un gendarme en tournée de ronde.

Il fut accusé de tentative de vol et révoqué.

---



## FAUSSE COMPLICITÉ

---

Le colonel Turcamore était absolument furieux, l'autre matin, au rapport.

Après avoir malmené tout le monde, depuis le caporal-fourrier de la première du deux jusqu'au lieutenant-colonel, il dicta ses ordres d'un ton rogue et sortit en bougonnant après avoir dit au sergent-major de la compagnie de Chamberlac :

— Vous direz à votre capitaine de venir me parler chez moi, à une heure, pour affaires de service.

\*  
\* \*

A une heure, le sapeur de planton annonçait au colonel le capitaine qui se présentait devant son supérieur, raide, guindé, la face congestionnée.

Assis dans son fauteuil, derrière son bureau, le colonel froissait un papier d'allure ministérielle, sans paraître se douter de la présence du capitaine.

Au bout de deux minutes, il leva la tête.

— J'en apprends de belles sur votre compte, monsieur.

Chamberlac crut devoir protester contre ce début.

— Sur mon compte, mon colonel ! Pourtant, ma conduite...

— Votre conduite, votre conduite, qui vous parle de votre conduite ! Ce sont vos relations qui sont abominables et je n'aurais jamais cru que, dans mon corps d'officiers, il y en eût un seul capable de compromettre la dignité de l'armée.

— J'ai compromis la dignité de... ! moi, Chamberlac ! Vingt-deux ans de service, onze campagnes, cinq...

— Oui, oui, nous la connaissons, cette antienne-là. Voici longtemps qu'on me la fait, mille tonnerres, interrompit le colonel. Tenez, lisez...

Et il tendit au capitaine le papier qu'il tenait à la main.

\*  
\* \*

C'était une demande confidentielle de renseignements ainsi conçue :

« Le colonel Turcamore est prévenu que dans l'attaque d'un village kroumir, exécutée il y a huit jours, le caporal Canuche, du 165<sup>e</sup> de ligne, a tué d'un coup de bayonnette un indigène qui faisait une résistance désespérée.

» Cet individu a été reconnu pour être ancien déserteur de spahis. On a trouvé à son cou, attachée à un fil de soie, une médaille en argent, d'assez grand module, portant cette inscription :

AU CAPITAINE CHAMBERLAC

*L'Académie de Castelvignac-sur-Adour.*

» Le colonel est prié de transmettre par la voie hiérarchique des renseignements sur cette trouvaille et de faire, au besoin, arrêter le capitaine Chamberlac. »

Pendant que Chamberlac lisait, le colonel fixait sur son visage un regard inquisiteur. Il le vit pâler, rougir; puis, la lecture finie, l'accusé s'écria d'une voix étranglée par l'angoisse :

— Mais, mon colonel, c'est infâme. Je n'ai jamais connu de déserteurs ni de Kroumirs.

— Pourtant, cette médaille, monsieur?

— Mais, je ne sais, je m'y perds, je...

— C'est bien. Vous ne pouvez vous expliquer. Je vois ce qui me reste à faire. Rentrez chez vous,

monsieur, vous garderez les arrêts de rigueur jusqu'à nouvel ordre.

\*  
\* \*

Le soir, au café de Mars, l'absence de Chamberlac surprit tout le monde. Comment, lui, l'homme des apéritifs, manquait?

C'était inimaginable.

Quand on apprit, par une indiscretion du secrétaire du colonel, ce qui s'était passé dans l'après-midi, l'émotion fut générale. Chamberlac accusé de trahison! La chose était impossible.

On ne connaissait pas bien les détails de l'affaire, néanmoins les commentaires allaient leur train.

— Ce pauvre capitaine, disait le petit La Brède, une vipère, il n'a pas de veine décidément, trompé, malade et accusé! C'est trop. Trompé, je ne dis pas : il a une tête à ça, mais traître, jamais!

— Pourtant, dit le lieutenant Legars, il était bien sombre depuis quelque temps.

— Bah! c'était son mal. Vous savez, les chagrins!...

— Ta, ta, ta!... Tout cela n'est pas clair.

— Enfin! dit un jeune aide-major fraîchement débarqué, à quelque chose malheur est bon. Si le père Chamberlac est coupable, on le fusillera

et voilà cette pauvre petite madame Chamberlac veuve.

Un *tolle* général accueillit ces paroles.

\*  
\* \*

Le major Durand n'avait pas pris part à la conversation. La nouvelle de l'accusation terrible qui pesait sur son ami l'avait abasourdi. Il restait dans un coin, muet devant son verre plein et aucun des officiers présents n'osa troubler ses réflexions par une question qui eût été indiscrete.

Après le dîner, le major se rendit chez son ami.

En l'apercevant, le capitaine se jeta dans ses bras.

— Tu ne m'abandonnes pas, toi, s'écria-t-il. Merci, merci, mon ami.

Durand se dégagea.

— Pas de sentiment, dit-il. Le moment est mal choisi. Causons de ton affaire. Quelle est cette maudite médaille qu'on a trouvée au cou de cet *arbi*?

— C'est une médaille qui me fut décernée par la société artistique, médicale et agricole de mon pays à propos de mon travail : *De l'influence des armées sur les mœurs de la bourgeoisie*.

— Comment cet objet a-t-il disparu?

— Je n'en sais rien. Il était là, dans cette coupe en bronze; un beau matin, je ne la retrouvai plus. Il y a trois ans de cela. Je la demandai à ma femme, car, à cette époque... Mais elle ne put me renseigner à ce sujet.

— Trois ans, dit Durand?...

Et il parut chercher dans ses souvenirs. Puis, il quitta brusquement Chamberlac, stupéfait.

\*  
\* \*

Le major s'absenta pendant quarante-huit heures, et, le lendemain de son retour, le colonel reçut de lui la lettre suivante :

« Mon colonel,

» Dans l'intérêt de mon ami Chamberlac, j'ai dû faire des recherches pour dissiper les soupçons qui pèsent sur son honneur de soldat.

» J'ai acquis la certitude que la médaille trouvée sur le cadavre d'un insurgé en Afrique a été donnée par madame Chamberlac, il y a trois ans, à un jeune sous-officier de spahis indigène venu en France à la suite d'un général en mission.

» Vous connaissez, mon colonel, la conduite légère de madame Chamberlac. Il serait fâcheux que son mari supportât les conséquences d'une de ses trop nombreuses fautes.

» Recevez, mon colonel, mes respectueuses salutations.

ATHANASE DURAND.

» *médecin-major.* »

Cette lettre fut transmise par le colonel à ses supérieurs.

Huit jours après, l'innocence de Chamberlac était reconnue.

Un mois plus tard, le major recevait à son tour la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous n'avez pas craint, dans l'intérêt de votre camarade de débauche, de jeter la déconsidération sur la conduite d'une faible femme.

» Vous avez appris à toute l'armée française que j'avais été la maîtresse d'Ali. C'est bien, je m'en souviendrai.

» Puisque vous avez bien voulu vous intéresser au sort d'une médaille que je lui avais offerte comme souvenir, pourquoi n'avez-vous pas fait des recherches pour retrouver certaine montre en or qui disparut de chez vous il y a deux ans?

» Demandez-en des nouvelles à la vertueuse madame Durand, qui l'offrit au tambour-major de votre régiment certain soir de carnaval, pendant

que vous étiez en train de vous griser en compagnie de celui qui fut mon mari.

» Votre servante,  
» HÉLOÏSE CHAMBERLAC. »

Chamberlac n'a jamais rien compris à l'accusation dont il était l'objet.

Quant à Durand, il a juré de ne plus s'occuper des affaires des autres.

Il ne tiendra pas son serment, croyez-le bien.

---

## HORRIBLE DRAME

---

Si jamais vous avez l'intention de vous lier avec quelqu'un qui réunisse les qualités de l'esprit et du cœur, — comme on dit dans les romans moraux, — je ne vous conseillerai pas de jeter les yeux sur mon ami Ludovic qui est un des plus polis crétins, et, en cette qualité, l'un des envieux les plus réussis qu'il soit possible de voir.

Fils d'un brave homme qui avait gagné pas mal d'argent à vendre très cher à ses contemporains l'horribles draperies anglaises qu'il achetait fort bon marché, et dont il justifiait le prix élevé en les appelant « *complete suit* » au lieu de vêtement complet, Ludovic, dont l'éducation, sommaire déjà, avait été faussée par le contact de l'orgueil paternel, ne tarda pas à accumuler bêtises sur bêtises, dès qu'il fut sorti de la jésuitière où son père l'avait placé.

Les écus amassés par le tailleur dansèrent une sarabande effrénée, et, quand je rencontrai Ludovic pour la première fois dans une ville d'eaux, il jouait, quoique jeune, les gommeux honoraires.

\*  
\* \*

Singulier type que celui qui fut le héros du drame dont nous allons parler, drame dont le souvenir restera... — mais n'anticipons pas sur les événements, comme disait le bon Ducray-Duminil.

Dans la petite ville où il était venu soigner ses rhumatismes il était passé à l'état de cauchemar pour tous les baigneurs. Homme à bonnes fortunes, disait-il, aucune femme ne lui résistait. On l'écoutait en souriant, et, dès qu'il avait le dos tourné on haussait les épaules. A table d'hôte, au café, ses maladresses étaient innombrables. Jamais il ne rata l'occasion de mettre dans le plat ses pieds, qui étaient énormes, du reste.

Il n'était bruit depuis quelques jours que de l'arrivée d'une danseuse espagnole ou italienne, la signora ou la senora Bimba, je ne sais plus au juste, qui venait faire une cure à la suite d'une grave maladie contractée au Brésil.

Bimba avait une grande réputation d'esprit et

de beauté; aussi, la nouvelle de son arrivée fut-elle bien accueillie dans notre cénacle de malades.

Ludovic frisa victorieusement sa moustache et alla, dix minutes après qu'il apprit la venue de l'artiste, demander *coram populo*, à l'hôtel où elle devait descendre, la date de son arrivée.

Trois jours après, une pyramide de colis juchés sur l'omnibus signala l'arrivée de la signora Bimba. Ludovic se trouvait à l'hôtel comme par hasard. Il offrit ses services à la belle qui accepta. L'intimité vint vite. Notre homme ne quittait la demeure de la danseuse que pour venir se pavaner devant nous, au café ou au Casino, en mâchonnant la tige d'une fleur et en nous accablant, par propos de la signora Bimba, de confidences que personnes ne lui demandait.

Quelques curieux s'informèrent à l'hôtel. Les domestiques répondirent que, jusque-là, Ludovic n'avait été pour la danseuse qu'un inoffensif *papaver* et qu'il ne lui avait pas encore baisé le bout des doigts.

Sur ces données contraires des paris s'établirent.

Ludovic serait-il blackboulé? Bimba céderait-elle?

Les femmes pariaient contre lui, les hommes pour. Des discussions animées eurent lieu entre

deux airs de musique à la Conversation et l'une de ces querelles se termina par ce mot :

— Laissez-moi donc, disait le brave capitaine Chamberlac qui avait engagé dix louis, un garçon si doux ne pas triompher ! Il ne ferait pas de mal à une mouche !

— Je crois bien, riposta la vicomtesse B..., il les tue raide, à quinze pas !

Un beau matin, Ludovic nous apparut, lugubre, désolé. On l'entoura, on le questionna. Enfin, après mille détours, mille réticences, il avoua qu'il avait rompu avec la danseuse et que celle-ci avait juré de se venger.

— Or, ajoutait Ludovic en prenant un air consterné, par le temps de vitriol qui court, une pareille menace n'est pas drôle. Mais je ne suis pas homme à fuir le danger, je resterai.

Quelques sceptiques haussèrent les épaules. Néanmoins, cet incident fit monter les actions de Ludovic.

Restait à élucider une question délicate ; quelques dames de bonne volonté s'étaient chargées de questionner à ce sujet la signora Bimba, lorsqu'un soir les sinistres pressentiments de Ludovic se vérifièrent.

Il venait de nous quitter, inquiet, nerveux et s'était dirigé vers une ruelle située derrière l'hôtel habité par la belle, car, depuis sa rupture,

il affectait de ne plus passer devant la façade principale.

Tout à coup des cris retentirent.

— Au secours ! à moi ! je suis défiguré !

Nous nous précipitâmes et nous trouvâmes l'infortuné se roulant dans la poussière et se frottant énergiquement le visage.

Le prendre sous le bras et le conduire à la pharmacie voisine fut l'affaire d'un instant. Un docteur appelé à la hâte examina le blessé qui continuait à se plaindre.

Chose étrange, cet homme de l'art avait un sourire narquois sur la physionomie !

Ces médecins !

Pendant qu'on cherchait des médicaments pour soulager le blessé, une femme survint. C'était la lingère de l'hôtel ; nous la crûmes envoyée par l'auteur de l'attentat, et ce cynisme nous confondait.

— Pardon, messieurs, nous dit-elle, j'ai des excuses à faire à monsieur ; je ne l'avais pas vu, et si par mégarde je l'avais blessé...

— Comment, nous écrivions-nous, blessé, certainement !

— Pourtant, dit-elle, en s'approchant, je ne vois pas de sang et ce ne pourrait être que les tesson...

... Et elle nous montra l'anse d'un vase intime qu'elle avait encore à la main.

— La ruelle est déserte et j'ai l'habitude de jeter tous les soirs, dit-elle, mon...

Nous nous expliquâmes le sourire du docteur. Du reste, ce dernier prenait la parole.

\*  
\* \*

— L'alcool est inutile, dit le docteur. Un peu d'eau de Cologne suffira.

Le lendemain Ludovic, le visage non corrodé, mais désinfecté, prenait le premier train.

Je l'ai revu ces jours-ci. Il est toujours aussi bête.

---

## REPRIS DE JUSTICE

---

Nous étions un jour tranquillement assis, une demi-douzaine de camarades, autour d'une des tables de la terrasse du café Glacier, à Marseille, devisant et admirant, quoique nous le connussions de longue date, ce mouvant panorama, ce kaléidoscope aux mille changements que présente la Cannebière aux heures où la Bourse est fréquentée.

L'un de nous faisait remarquer à un Bordelais fraîchement débarqué le décolletage inconvenant des deux statues de femmes couchées qui ornent le fronton du monument et qu'un agent de change facétieux a baptisées les Déesses du découvert, lorsque nous vîmes arriver notre ami Marcel.

Il était triste. Plus que triste : sinistre, lugubre,

l'ami Marcel, lui si gai d'habitude. On eût dit qu'il venait de porter le diable en terre, opération fort ennuyeuse à accomplir, à ce que dit la sagesse des nations.

On le questionna, on le retourna et on n'en put tirer [que ceci qui parut assez étrange : Marcel était triste, parce que son oncle, le maître-porte-faix, l'avait chassé de chez lui sous prétexte qu'il ne voulait pas recevoir de repris de justice.

\*  
\* \*

Repris de justice ! Marcel ! le brave et honnête Marcel ! C'était impossible.

Pourtant, comme l'esprit va toujours du côté du mal, l'un de nous fit cette observation que depuis certain voyage à Aix, voyage qui remontait à quinze jours environ, Marcel avait paru préoccupé et qu'il était retourné plusieurs fois depuis dans la ville du roi René sans donner d'explications au sujet de ces fréquents déplacements.

Cette remarque nous donna à réfléchir. L'un de nous interrogea Marcel, qui avait un trop gros chagrin pour ne pas le confier à un ami, et voici ce qu'il nous apprit.

\*  
\* \*

Un procès en appel l'appelait à Aix. Procès ba-

nal, du reste, et dans lequel le bon droit était pour lui. Il gagna sa cause haut la main, et, dans sa joie, il offrit un dîner à l'hôtel de la *Mule-Noire*, à son avocat, à son avoué et à quelques joyeux compagnons qu'il avait rencontrés au café Clément, de bons amis à nous, qui étudiaient le droit et venaient presque tous les dimanches nous voir à Marseille.

On mangea, on but, on cria; oh! on cria surtout, ce qui constitue une des joies les plus grandes pour les Méridionaux. On cria tant et tant qu'un nombre de bouteilles de champagne furent employées à mouiller les gosiers desséchés.

Vers minuit, les compagnons de Marcel étaient gris comme des reîtres. L'avocat et l'avoué, gens graves et mariés qui avaient beaucoup mangé et bu raisonnablement, s'étaient éclipsés sans bruit.

\*  
\* \*

Laissant un instant ses convives, Marcel, qui avait la tête lourde, sortit un instant de l'hôtel. Comme il respirait à pleins poumons l'air de la nuit, une femme passa. Marcel la suivit; le champagne l'avait rendu tendre. La promeneuse — quelque ouvrière attardée, sans doute — pressa le pas.

C'est que Marcel n'était pas rassurant à voir la

nuît. Grand, très grand, avec sa longue barbe rousse en éventail, sa figure blanche comme la cire, dont la pâleur était rendue presque livide par un binocle en buffle — une manie qui le rendait tant soit peu ridicule — il avait l'air d'un fantoche de carnaval, d'un vilain fantoche, par exemple.

La femme hâtait donc le pas. Marcel la suivait avec acharnement, lorsque arrivée près de la fin du faubourg d'Italie, elle disparut dans l'allée d'une maison dont la porte se referma bruyamment.

\*  
\* \*

Marcel, en voyant disparaître l'inconnue s'était arrêté court. Il poussa une exclamation de dépit, regarda un instant à droite et à gauche, parut se souvenir de quelque chose, puis, titubant quelque peu, il se dirigea vers une guérite adossée contre le mur du bureau d'octroi qui était tout près.

L'émotion et aussi le champagne aidant, Marcel se trompait. Il se figurait avoir devant lui un de ces utiles monuments qui perpétueront le nom de M. de Rambuteau jusqu'à la postérité la plus reculée.

Marcel se mit en devoir de se soulager. Dès la première seconde, un grognement partit de la guérite. Ce grognement était poussé par le douanier, surpris par cet arrosage insolite.

— Monsieur, monsieur, disait-il, finissez donc ! Mais il n'osait sortir. La grande taille et la figure de spectre de Marcel le terrifiaient.

Celui-ci continuait tranquillement, un peu surpris de trouver quelqu'un dans cet endroit.

— Faut-il qu'il y ait des gens assez malpropres, disait-il. Aller se loger dans une vespa...

Il n'acheva pas.

Le douanier, ruisselant, venait de sortir de sa guérite en appelant au secours. Il avait pris Marcel au collet et l'entraînait du côté du poste. Notre ami, interloqué, se laissait faire.

\*  
\* \*

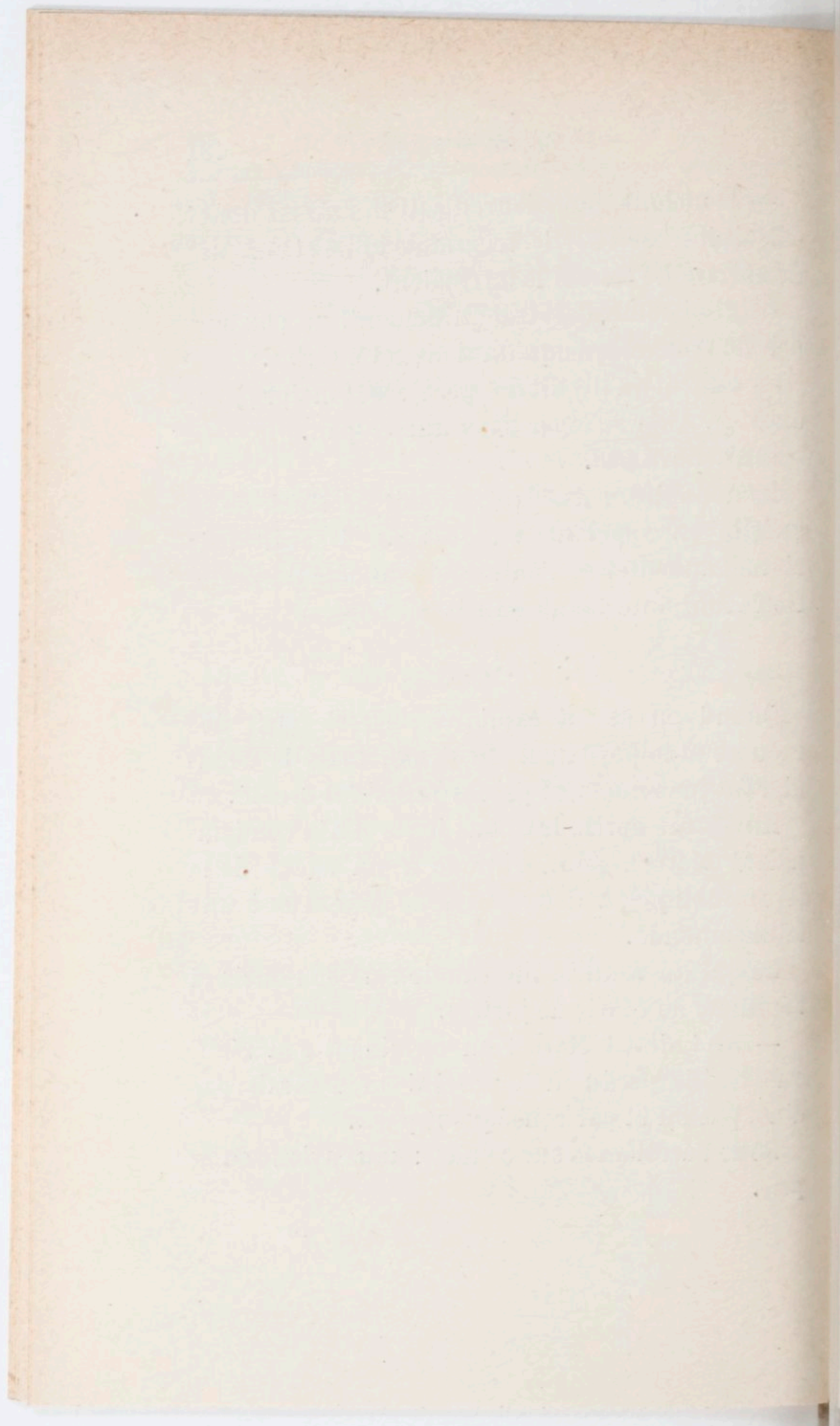
Quand on se fut expliqué, Marcel offrit des excuses et le paiement du dégât, mais le douanier fut inexorable, et procès-verbal fut dressé.

Huit jours après, les bons juges d'Aix condamnaient Marcel, pour outrage à un agent de la force publique, à deux jours de prison et à une faible amende.

Ce qui lui valut la malédiction de son oncle et l'épithète de repris de justice.

— Ah ! disait Marcel en terminant son récit, que n'ai-je perdu mon procès ! On n'aurait pas dû l'ordonner, pas bu et par conséquent pas...

Nous l'arrêtâmes sur ce mot : nous avions compris.



## RAPPROCHEMENT IMPRÉVU

---

Le capitaine Chamberlac venait de s'éveiller. Il s'étirait les membres en bâillant et poussait de temps en temps des hum ! hum ! sonores, afin de chasser de sa gorge certains borborygmes produits par une absorption immodérée de bocks gagnés la veille au jacquet, à ce brave major Bigaudy.

Bâillant, toussant, expectorant, le capitaine s'était levé et se dirigeait vers la console placée entre les deux croisées pour se verser un verre de cognac et faire ce qu'il appelait dans son langage impie sa prière du matin, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez, dit Chamberlac.

Le fourrier se présenta.

— Capitaine, dit-il, je viens vous faire signer

les états que j'ai terminés hier soir. C'est pour le rapport d'aujourd'hui.

— Bon, bon, dit Chamberlac en prenant la plume; rien de nouveau ?

— Rien, capitaine.

— Bien, voilà !

Le fourrier allait se retirer; il se ravisa.

— Pardon, capitaine, j'allais oublier. Voici une lettre que le vaguemestre vient de me remettre.

Et il tendit une enveloppe à Chamberlac.

— Tête de hanneton, grommela le supérieur, vous oublierez donc toujours quelque chose ? C'est bien, rompez !

\*  
\* \*

Quand il fut seul, le capitaine ouvrit la missive. Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

» Si vous vouliez vous trouver aujourd'hui,  
» vers deux heures, derrière la vieille muraille du  
» château, vous y verriez une personne que votre  
» présence rendrait bien heureuse.

» Chut !

» R. C. »

La lecture de ces quelques lignes tracées évidemment par une main féminine plongea Chamberlac dans un étonnement profond.

— R. C., R. C. ! qui diable cela peut-il être ? disait-il tout haut en se prenant la tête à deux mains.

Et il passait en revue les femmes faciles de la garnison, les maîtresses d'officiers. Il poussa tout à coup un cri de satisfaction.

— J'y suis ! j'y suis ! dit-il. C'est Rosine, la maîtresse de cet imbécile de Ledru, un petit blond qui se figure être chic parce qu'il est pâle et qu'il a une taille de femme.

...C'est ça, j'y suis ! La chère enfant aura été vite dégoûtée de ce petit crevé, comme ils disent au café de l'Univers ; elle aura jeté les yeux sur moi. Pas trop démoli, Chamberlac ?

Et il se regardait dans la glace.

\*  
\* \*

A une heure trente, son café et son septième bock avalés, Chamberlac se dirigeait vers l'endroit désigné. En passant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il rencontra Ledru.

Le sous-lieutenant le regarda d'un air ironique en le saluant. Chamberlac lui rendait son salut avec beaucoup de dignité.

— Pauvre garçon ! pensa-t-il, s'il savait... Oh ! du reste, ajouta-t-il, c'est bien fait, il est trop fat.

Et, se dandinant comme un jeune homme,

Chamberlac enfila le petit sentier qui conduisait aux ruines du château.

— Singulière idée qu'on a eue de me donner rendez-vous ici. Il était si simple d'aller à l'hôtel. Enfin ! oh ! les femmes !

Il était arrivé au lieu du rendez-vous.

De la petite esplanade qui avait servi de glacis aux anciennes fortifications, il voyait une partie de la plaine.

Chamberlac consulta sa montre.

— Deux heures moins dix, c'est de l'exactitude ou je ne m'y connais pas. Attendons !

Et il se mit à faire les cent pas.

Au détour de la route, à cinq cents mètres, une voiture venait de s'arrêter. Une femme en descendit, une femme jeune, à la tournure élégante, qui se dirigea vers la tour.

Chamberlac s'élança au-devant d'elle et la rejoignit au pied du talus.

— Croyez bien, madame, que je suis confus... que ja... Enfin, je suis, je suis épaté !

Ce vocable familier n'effaroucha pas l'inconnue qui avait la tête hermétiquement enveloppée d'un voile.

Elle prit le bras de Chamberlac et tous deux remontèrent vers la tour.

— Oh ! madame, si vous saviez le bonheur, la

joie... le plaisir, continuait le capitaine. Enfin je suis...

Il s'arrêta, craignant de recommencer.

Ils étaient arrivés devant la porte de la tour. La femme était toujours voilée.

Chamberlac insista pour qu'elle ôtât son voile.

— Oh ! non, capitaine, ne me compromettez pas... Dans la tour, ajouta-t-elle tout bas.

\*  
\* \*

Une demi-heure après, Chamberlac, rayonnant, sortait des ruines et se dirigeait vers la voiture avec l'inconnue.

Un homme, tout de noir vêtu, lui barra le passage.

— Vous êtes le capitaine Chamberlac ? dit-il.

— Ciel ! s'écria l'inconnue.

Et, quittant le bras du capitaine, elle s'esquiva.

— ..... Vous êtes le capitaine Chamberlac ?

— Parfaitement, monsieur, et vous, qui êtes-vous ? Le mari, l'amant de madame ?

— Moi, mari, amant ! Je suis M<sup>e</sup> Pinguet, huissier, et je suis venu, à la requête de madame Chamberlac, de laquelle vous êtes séparé judiciairement depuis cinq ans, constater qu'un rapprochement a eu lieu.

— Ma... fem... me ! hurla Chamberlac.



## RALLYE-CORNETTE

---

Les plus sombres pensées assiégeaient l'esprit du major Durand, depuis que madame Chamberac, pour le punir de l'avoir dénoncée à son mari, lui avait appris que madame Durand avait aussi cascadé à son tour et que son front n'était pas aussi vierge qu'il le croyait d'ornements ridicules.

— Je lui connaissais bien des défauts, disait le major pour la centième fois, mais celui-là, non ! Qui s'en serait douté ?

Il faut vous dire, d'abord, que si madame Durand avait tous les défauts — ou toutes les qualités, cela dépend du point de vue auquel on se place — elle avait aussi une vertu fort appréciée par les maris minotaurisés ou tyrannisés : elle était morte.

Donc Durand, solitaire, se plaignait, jurait, sacrétait, et, de temps en temps, se regardait dans la glace, comme si sa figure avait dû changer depuis la révélation que lui avait faite madame Chamberlac.

\*  
\* \*

Le capitaine n'osait pas se présenter chez son ami. Il savait pourtant qu'il avait à le remercier d'avoir dissipé les soupçons qui pesaient sur son honneur, mais il craignait l'explosion de la colère du major, car il connaissait la réponse cynique que la coupable Héloïse avait faite à Durand.

Il se décida pourtant.

En montant l'escalier du major, Chamberlac n'était pas rassuré.

— Qui sait, disait-il, peut-être que cet animal va me flanquer à la porte ? Ou bien il va falloir que je me dispute avec lui. Dieu, que c'est ennuyeux ! Enfin, après tout, il s'est conduit vis-à-vis de moi en véritable ami et je dois bien lui porter mes consolations ; mais ce n'est pas de ma faute s'il est cocu.

Il était arrivé devant la porte du major : il frappa.

— Entrez, dit une voix.

Et Chamberlac pénétra dans les lares de son ami.

\*  
\* \*

— Ah ! te voilà, toi, grogna Durand en le voyant, il est temps, parbleu !

— Mais, mon ami, dit doucement Chamberlac, comme je suis, indirectement il est vrai, la cause de tes ennuis, je...

— Très bien, j'accepte tes excuses...! Ainsi donc, vieux Ménélas, continua Durand avec moins d'aigreur, je suis encore plus... Ménélas que toi ! Qui s'en serait douté ! Car enfin, mon vieux, ta femme est jeune, jolie, ardente ; toi, tu es vieux, laid et... décati ; tandis que moi, ma femme toutôt ! elle était maigre comme un clou, noire comme une taupe et avec cela hargneuse comme un carlin de douairière. Et dire que je l'ai été, tout de même ! Faut-il qu'il y ait des gens qui aient la rage innée de tromper les maris !

— Tu exagères, mon ami, répondit Chamberlac, la vertu de ta femme a subi quelques accrocs, c'est vrai mais les accrocs remontent à longtemps.

— Comment, longtemps ! Et le spahi ?

— Quel spahi ?

— Eh ! parbleu, le spahi de ta femme, de la mienne, celui qui a failli te faire chasser du régiment.

— Oh ! celui-ci n'en parlons pas. Ce n'était

qu'un caprice de madame Durand, et encore es-tu bien sûr ?

— Dame ! on n'est jamais sûr de ces choses-là.

— Heureusement. Mais revenons à ta femme. Je me souviens que lorsque tu l'as présentée aux officiers du régiment, quelques jours après ton mariage, elle n'était pas si noire ni si maigre, que tu veux bien le dire, et je remarquai, à la première soirée du colonel...

— Quel colonel ?

— Le colonel de Bois-Ronchon, tu te rappelles, celui qui venait des chasseurs d'Afrique. Un brave mort à Reischoffen, général de division.

— Un brave, un brave, je ne dis pas, mais bien embêtant, sacrebleu ! Il avait la manie de faire jouer de la trompe... un instrument trop bruyant. Et que remarquas-tu, à la première soirée donnée par cet être désagréable.

— Dame ! je remarquai que ta femme semblait lui plaire assez...

— Ainsi, tu supposerais que dès les premiers jours...

... Ah ! Chamberlac, c'est bien mal. Tu me rendras cette justice, que je n'ai pas daubé sur tes malheurs, moi, sacrebleu !... Et tu viens...

L'excellent Chamberlac comprit qu'il venait de faire une « gaffe », comme il le disait dans son

langage imagé. Il saisit le premier prétexte venu pour quitter son ami.

\*  
\* \*

Et pourtant l'histoire était vraie.

Le colonel Bois-Ronchon avait été l'amant de madame Durand, dans les premiers temps de son mariage, et on racontait, au sujet de ces amours, une aventure assez bizarre.

Amélie, ainsi se nommait madame Durand, avait, en huit jours, compris le caractère nul et prétentieux de son mari. La déception fut grande, d'autant plus grande que jeune, assez jolie à cause de cela, elle croyait avoir droit à autre chose qu'aux observations de son seigneur et maître.

Durand, du reste, ne la quittait pas d'une semelle.

Après la première réception chez le colonel, la jeune femme reçut un premier billet qu'elle brûla sans le lire ; puis quelques jours après, une seconde missive, qu'elle lut et qu'elle oublia de brûler. Elle répondit à la troisième lettre. Bref, un jour que Durand se livrait aux douceurs de l'exercice en terrains variés, sa femme étudiait la topographie en compagnie du colonel.

\*  
\* \*

Mais les entrevues étaient forcément rares.

Le colonel eut alors un trait de génie.

La belle saison arrivait. L'état sanitaire des troupes, loin d'être excellent, comme le disent toutes les dépêches officielles, laissait, au contraire, fort à désirer.

On décida qu'une moitié de la garnison serait évacuée à quatre kilomètres de la ville et camperait sur un plateau.

Comment la surveillance de ce camp fut-elle confiée au major, qui n'avait demandé en aucune façon à occuper ce poste de confiance ! C'est ce que je ne saurais vous dire.

Durand partait le matin et ne revenait en ville que le soir, à des heures irrégulières. Le colonel et Amélie étaient ravis.

Cependant il y eut une alerte, certain jour. Le major qu'on attendait à cinq heures, rentra à midi et demi. Amélie déjeunait chez le colonel, en garçon. Elle n'eut que le temps de rentrer chez elle par une porte dérobée et de prétexter une course quelconque pour justifier son absence.

Le colonel, furieux de l'incident, avait dit :

— Tonnerre de Dieu ! Je saurai l'heure de ton arrivée, mon gaillard !

\*  
\* \*

Dès le lendemain, le colonel faisait venir sa meute du Poitou. Il voulait l'entraîner pour les

chasses d'automne. Aussi les piqueurs faisaient-ils grand vacarme dans les champs des environs, au désespoir de Durand, qui ne pouvait souffrir le son du cor.

Et, quelques jours après, on eût dit que les maudits piqueurs avaient fait le pari de l'exaspérer.

Quand il revenait au petit trot de son camp, hâtant le pas de son cheval pour rentrer plus vite auprès d'Amélie, le son du cor le suivait. A chaque kilomètre, c'était un appel nouveau auquel un autre sonneur de cor répondait.

A l'entrée de la ville, près du pont, un dernier piqueur lançait quelques notes sonores pendant que Durand haussait les épaules.

Et le colonel, en entendant ce son, disait à Amélie :

— Allons, ma chère enfant, il faut nous quitter voici le sanglier qui rentre dans sa bauge.

— Dites plutôt Actéon qui revient au bois, répondit un jour Amélie, qui avait étudié la mythologie au couvent.

\*  
\* \*

Voilà ce que Chamberlac n'avait pas pu apprendre à son ami, le brave major Durand, qui

aura eu la gloire d'être le parrain d'une nouvelle sonnerie de cor que les jeunes officiers du régiment avaient, en raison de son usage spécial, baptisé du non significatif de *Rallye-Cornette*.

---

## LE MODÈLE

---

— Veux-tu, mon cher, que je te dise le fond de ma pensée en ce qui te concerne, dit en posant sur la table sa tasse de vieux chine, le sculpteur Salvator? Eh bien, tout ce que tu as là est bien, très bien; c'est de la peinture comme nous aimons en avoir de temps en temps sous les yeux, nous autres gens du métier : seulement je trouve que tu ne varies pas assez tes modèles et que tu t'obstines à peindre toujours la même bonne femme.

Le mot « bonne femme » amena un sourire sur les lèvres de Maxime, l'amphitryon et l'interlocuteur de Salvator qu'il avait invité à déjeuner pour lui montrer les tableaux qu'il destinait au prochain Salon. Ce sourire fut la seule réponse qu'obtint Salvator.

C'était tout un roman que l'histoire véridique des modèles de Maxime, roman intime, plein de charme et de poésie, que deux ou trois vieux amis de la maison connaissaient seuls.

\*  
\* \*

En ce temps-là, Maxime aimait comme un fou sa petite cousine Claire. Aimait n'est pas le terme exact. C'est aimait de nouveau qu'il aurait fallu mettre. En effet, les deux enfants, élevés ensemble, avaient, vers la quinzième année, ébauché cet amour traditionnel de cousin à cousine dont il ne faut plus parler, tant le sujet semble rebattu.

Puis étaient venus les grands chagrins, le départ pour Paris, les longues absences. Maxime était allé en Orient accomplir le grand pèlerinage artistique pendant que Claire, devenue une gracieuse jeune fille, épousait un monsieur quelconque, lequel monsieur, — il faut lui rendre cette justice — avait eu le bon esprit de mourir après quatre ans de mariage, laissant Claire libre et riche.

Les amours de quinze ans avaient donc eu un renouveau. La passion, moins exubérante, moins charnelle, n'en était pas moins violente.

Un grand chagrin vint un jour jeter un crêpe sur ce riant tableau.

Claire attendait Maxime à onze heures.

Ils devaient déjeuner ensemble, puis aller faire une longue promenade.

Le quart d'heure de grâce allait sonner lorsque la femme de chambre de Claire lui remit une lettre ainsi conçue :

« Ma chère cousine,

» J'ai accepté bien légèrement votre invitation hier. J'avais oublié que c'était aujourd'hui jour de modèle.

» Voulez-vous renvoyer à demain la partie projetée ?

» J'espère que vous répondrez oui, que vous me pardonnerez mon étourderie et que vous ne me gronderez pas trop fort ce soir.

» Voilà bien des choses que je vous demande, mais vous me les accorderez ; n'êtes-vous pas aussi bonne que charmante pour votre

» MAXIME. »

Claire lut et relut ce billet à plusieurs reprises. Puis elle se mit à table. En déjeunant, nerveuse et distraite, elle regardait la suscription de la lettre, tirait celle-ci de l'enveloppe et faisait subir à la prose de son cousin un examen en règle.

Son repas achevé, elle alla s'enfermer dans sa chambre et là seule, bien seule elle laissa éclater sa colère.

Ainsi, pendant qu'elle était là, les yeux pleins de larmes, les doigts crispés sur le bras d'un fauteuil, l'homme qu'elle aimait et qui prétendait l'aimer était enfermé dans un atelier, en tête-à-tête avec une créature — un modèle ! — qui, belle d'impudeur et provocante par métier, laisserait tomber ses voiles ; tous ses voiles devant lui ; et il fallait qu'elle supportât cela, sans rien dire ! Et Maxime avait le courage, le cynisme, de lui écrire cela ! En vérité il fallait qu'elle fût bien abusée sur le compte de son cousin. Un homme qui se permettait d'écrire de pareilles énormités ne l'aimait plus. C'était fini, il fallait rompre !

Voilà ce que dit Claire, et, quand elle sonna sa femme de chambre pour faire réparer le désordre de sa coiffure, la rupture était décidée.

\*  
\* \*

Le soir, à neuf heures, Maxime se présenta, empressé, souriant, en homme qui ne se doutait pas le moins du monde qu'il avait commis dans la journée un « impair » remarquable.

Il reçut un accueil glacial.

— J'ai à m'excuser plus fort que je ne croyais devoir le faire, ma chère Claire, je le vois. J'ai manqué de parole, mais je vous ai prévenue ; vous le savez, le métier de peintre a ses exigences.

— C'est votre lettre de ce matin que vous récitez là, riposta Claire ; inutile, mon cher, je l'ai lue.

..... Et relue, pensa-t-elle tout bas.

— Voyons, voyons, Claire, ne le prenez pas sur ce ton, dit Maxime suppliant, les beaux modèles sont rares et une séance manquée entraîne une perte de temps...

— Ah ! monsieur, les beaux modèles sont rares. Mais savez-vous que c'est de l'impertinence cela ! Vous prétendez m'aimer et vous m'écrivez, que dis-je, vous me dites en face que vous avez passé la moitié de la journée avec...

— Un modèle, oh ! pas autre chose !

— A d'autres, Maxime, à d'autres !...

Et, commencée sur ce ton, la querelle s'envenima.

Tout à coup, brusquement, Claire fut prise d'une syncope. Maxime sonna, la servante accourut, fit respirer des sels à sa maîtresse et se retira quand elle la vit moins souffrante.

En ouvrant les yeux, Claire s'aperçut que Maxime, qui la tenait dans ses bras, pleurait à chaudes larmes.

— Méchant, lui dit-elle avec un sourire qui équivalait à un demi-pardon.

Maxime se redressa.

— Vous allez mieux ? balbutia-t-il.

— Oui, oui, mieux, bien mieux... Mais vous, mon cher Maxime, vous pleurez!...

— C'est que, dit Maxime, j'ai bien envie de vous renvoyer l'épithète.

— Voyons, voyons, dit Claire redevenue câline, ne nous fâchons pas, mon cher Maxime, faites-moi une promesse.

— Ce que vous voudrez!

— Jurez-moi, dit-elle en étendant la main, que vous n'aurez plus de modèles, mais là plus, plus du tout?

— Et que peindrai-je alors?

— Ce que vous voudrez, du paysage, des natures mortes...

— C'est un changement de front, alors; je ne peins que des sujets de genre et des portraits.

Il y eut un long silence.

Claire était allongée dans un grand fauteuil, la tête renversée sur le dossier.

Elle paraissait réfléchir profondément. A ses pieds, sur un tabouret, Maxime attendait, la contemplant silencieusement.

La jeune femme prit la tête de Maxime entre ses bras, et, approchant sa bouche de son oreille:

— Je vous accorde une circonstance atténuante, c'est-à-dire un modèle, à la condition que ce sera toujours le même. Jurez-vous toujours?

— Et ce modèle, dit Maxime intrigué?

---

Claire s'approcha davantage.

, — Ce sera, dit-elle...

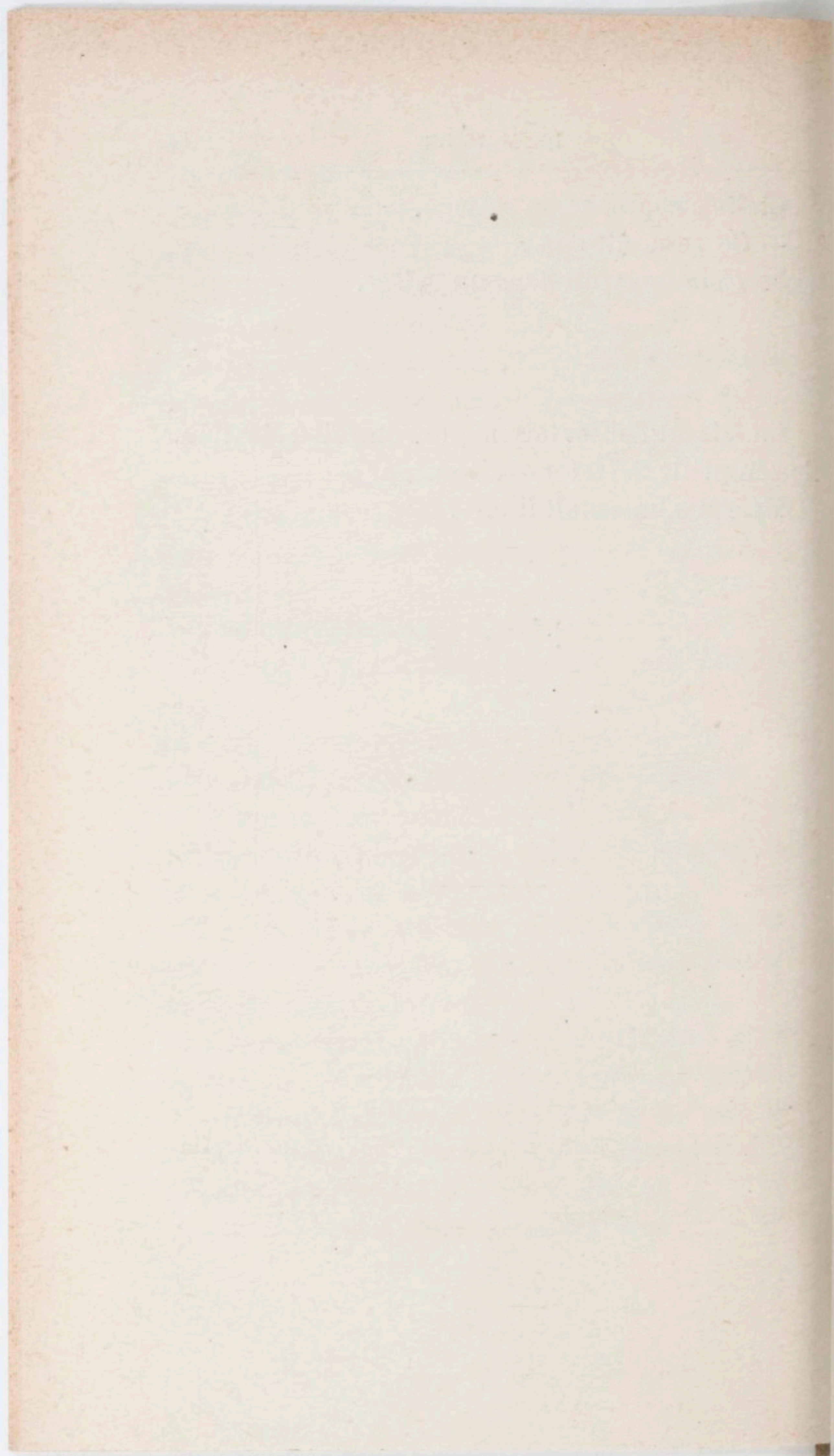
Le reste se perdit dans un baiser.

\*  
\* \*

En faisant l'observation que l'on sait à Maxime,  
le sculpteur Salvator avait raison.

Mais Maxime avait-il tort?

---



## LES AMOURS DE FORMOSANTE

---

Vous connaissez la légende de la fille du roi de Babylone.

Elle était belle entre les belles, ses yeux avaient l'éclat du diamant et la douceur du velours, sa bouche, grenade entr'ouverte qui avait été chantée par les *felibres* assyriens, était un écrin écarlate renfermant trente-deux perles d'Ophir, ses cheveux, noirs comme l'Erèbe, la couvraient d'un voile impénétrable quand elle en dénouait les tresses, sa gorge divine avait inspiré le Psalmiste qui avait inventé pour elle le « *Turris eburnea* ».

Elle était belle entre les plus belles, aussi les souverains orientaux, pour obtenir la main de Formosante, avaient-ils envoyé à la cour de Babylone leurs ambassadeurs chargés d'offrir les plus riches présents.

Le Pharaon d'Égypte, le puissant monarque qui régnait de la mer Rouge à la Méditerranée, des monts du Liban aux cataractes du Nil, avait envoyé à celle qu'il désirait les plus énormes hipopotames, les plus monstrueux crocodiles du Nil; un troupeau de zèbres aux merveilleuses bigarrures avait été réuni à la caravane; les thalebs les plus savants étaient chargés d'offrir à la princesse des momies aux bandelettes d'or, derniers vestiges des races royales disparues et le seul, l'unique exemplaire du livre du grand Hermès.

La caravane envoyée par le roi des Indes se composait de cent éléphants blancs, géants des forêts de Ceylan et des jungles du fleuve sacré. Chacun de ces animaux portait une tour dorée remplie d'étoffes merveilleusement tissées : cachemires aux bariolages superbes, mousselines brodées d'or et d'argent, tapis aux dessins capricieux; une députation des brahmes du temple d'Indra apportait à Formosante le Livre des Livres, qui fut écrit par Xama, le poète trois fois saint.

Le souverain des Scythes indomptés, qui règnent en maîtres absolus sur le désert qu'ils terrorisent, avait envoyé dix mille chevaux qu'on eût dit enfantés par le simoun, tellement ils étaient rapides et impétueux. Ces nobles ani-

maux étaient harnachés comme le cheval d'Alexandre; leurs brides et leurs selles disparaissaient sous l'or et les broderies.

Eh bien, Formosante ne fut pas touchée par ces présents; elle ne fut pas éblouie par ces richesses. Elle aimait en secret un page de la cour et le page devint, en dépit du courroux du roi de Babylone, son époux d'abord, ministre ensuite, et enfin, roi à la mort de son illustre beau-père.

\*  
\* \*

La Formosante dont je veux vous parler avait une origine plébéienne.

Elle était belle aussi; belle entre les plus belles. Son père avait quitté les affaires depuis cinq ans et elle vivait avec lui, dans une petite maison des Batignolles.

Formosante s'appelait Georgette, et, si les rois des pays exotiques ne lui envoyèrent pas des ambassades dans le genre de celles dont il est question plus haut, cela tient uniquement à ce que, de nos jours, les rois descendent au Grand-Hôtel quand ils viennent à Paris et que pendant leur séjour ils fréquentent bien plus les coulisses que les rues des Batignolles, ce qui est un tort, car ils pourraient, le cas échéant, rencontrer Georgette.

\*  
\* \*

Mais si les rois ignoraient l'existence de la ravissante enfant, les naturels la connaissaient. Trois d'entre eux en étaient particulièrement fêrus. Un épicier de la rue des Moines, négociant fort à son aise, était parvenu, grâce à un machiavélisme inouï, à obtenir la fourniture des denrées nécessaires à la maison. Le malheureux, qui se chait littéralement sur pied, ne trouvait de repos que lorsqu'il avait pu, en livrant lui-même une commande, obtenir de la belle un « merci » bien sec, destiné au garçon dont lui, patron, avait pris la place.

Le second amoureux de Georgette avait réussi à s'introduire chez son père sous le couvert d'un coulissier dont il était l'employé. Il opérait pour le papa qui avait conservé l'habitude de tripoter des affaires. L'infortuné s'épuisait en déclarations qu'il ne pouvait achever et en soupirs qui avaient le don de provoquer chez mademoiselle Georgette des éclats de rire fou.

Quant au troisième, nous en parlerons, mais peu : c'était un huissier.

Et tous les trois, — l'huissier compris, — se mouraient d'amour pour Georgette !

Tous les trois, excellents partis, étaient refusés

par elle avec acharnement, au grand étonnement des bonnes langues du quartier qui ne savaient que penser d'une telle persistance.

\*  
\* \*

Ce que ne savaient pas les bonnes langues et ce que je savais, moi, c'est que Georgette aimait, mais aimait follement, le blond et nébuleux Narcisse Boulard, poète incompris, auteur dramatique inédit ou à peu près. Quand je dis : à peu près, voici pourquoi.

Narcisse avait une pièce-revue au Concert-Européen. Une pièce patriotique s'il vous plaît ! Une pièce à deux personnages, — dame ! on fait ce qu'on peut ! — intitulée : *Bombardement de Paris*.

Narcisse habitait en face de la petite maison de Georgette. Il avait risqué, de sa fenêtre, une déclaration par gestes qui avait été compliquée de l'envoi d'une copie du *Bombardement de Paris*.

*Frailty this name is woman !* a dit Shakespeare, qui s'y connaissait. Le cœur fragile de Georgette, qui avait résisté aux triples attaques de l'épicier, du boursier et de l'huissier, ne put tenir contre celle de Narcisse, un homme charmant qui ressemblait à un saule pleureur et qui écrivait en vers !

Quinze jours après, Narcisse était, à son grand étonnement, invité à passer la soirée chez le père de sa bien-aimée. En même temps que sa carte d'invitation, il recevait quatre lignes de pattes de mouche de Georgette, le priant de réciter, ce qu'on lui demanderait à la soirée de son père, les vers dont il était l'auteur.

Dans sa joie, Narcisse cassa la seule chaise intacte de son mobilier. Puis il se mit à réfléchir profondément. Le résultat de ses réflexions, qui étaient motivées par la pénurie de sa garde-robe, se traduisit par une nouvelle série d'entrechats, sans bris de chaises, cette fois. Puis il se mit en course, remua Paris depuis la butte Montmartre jusqu'au carrefour de l'Observatoire, passant minutieusement en revue les vêtements de ses amis.

\*  
\* \*

A l'heure dite, Narcisse, vêtu en parfait notaire, faisait son entrée dans les salons du père de Georgette. Les trois amoureux étaient là, se regardant comme des chiens de faïence. Un pressentiment les avertit qu'ils se trouvaient en présence de l'ennemi commun. L'épicier, qui était rouge, devint cramoisi; le boursier, qui était pâle, rougit; l'huissier, qui était jaune, verdit.

Quelques jeunes personnes firent gémir le piano; un monsieur chanta un air auvergnat que tout le monde prit pour de l'italien, puis, le maître de la maison, s'approchant de Narcisse, lui demanda s'il n'allait pas réciter quelque pièce de son répertoire.

Après s'être fait prier, pour la forme, Narcisse, acquiesça et se dirigea vers le piano.

L'épicier, toujours écarlate, ruminait dans sa tête quelque plan infernal, sans doute, car il quitta sa place et se mit à côté de Narcisse, à qui il offrit obligeamment sa collaboration comme souffleur.

— Merci, monsieur, répondit le poète, c'est inutile, je n'ai pas de manuscrit.

L'épicier resta néanmoins près de lui.

Narcisse commença.

Au dixième vers, il était visiblement ému; la chaleur de la salle, tous les regards braqués sur lui l'incommodaient.

Il s'arrêta un instant.

— Vous êtes indisposé, lui dit à demi-voix l'épicier en lui tendant un verre d'eau?

Narcisse n'accepta pas et continua.

Tout à coup, au beau milieu d'une période sonore, on entendit un « vague son »!

Narcisse étouffait. L'épicier était impassible.

— Dites que c'est moi, souffla-t-il à *mezza voce*

à l'infortuné, pendant que toutes les personnes présentes étouffaient du mieux qu'elles le pouvaient le rire fou qui s'était emparé d'elles.

Le récit de Narcisse ne put être jamais achevé.

\*  
\* \*

J'ai revu ces jours-ci Georgette. Ce n'est plus Formosante, c'est Niobé ! Je crains que la fâcheuse aventure dont Narcisse fut la victime ne la force à prendre un parti désespéré. /

Si elle allait épouser l'huissier!!!

---

## LE POTAGE ACCUSATEUR

---

Je montais lentement, l'autre soir, la rue Notre-Dame de Lorette, pestant contre le pavé qui était gras comme un moine et sur lequel je me livrais à des glissades involontaires fort compromettantes pour l'équilibre de mon individu. Le brouillard devenait de minute en minute plus épais, invitant à la mélancolie. Je songeais aux belles nuits de la Provence et de Nice, au ciel bleu, profond, constellé d'étoiles. Je ne faisais aucune attention aux passants. Les uns, solitaires, regagnaient leurs lares d'un pas pressé. Des couples stationnaient au coin des rues. Çà et là quelques devantures de café flamboyaient.

Le son d'une voix connue me fit sortir de ma rêverie.

— Voudriez-vous me donner du feu, monsieur?

me dit un gros homme qui descendait la rue que je montais si péniblement.

Je levai la tête et je reconnus mon ami Joseph, Joseph Olive lui-même, M<sup>e</sup> Olive, que je n'avais pas vu depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis l'époque à laquelle, étant clerc de notaire à M..., près de Marseille, il avait épousé à la fois l'étude et la fille de son patron.

\*  
\* \*

Commencée en pleine rue, notre reconnaissance s'acheva à la Grand-Pinte.

Joseph paraissait ravi de m'avoir retrouvé. De mon côté, je n'étais pas fâché de serrer la main à ce digne garçon, un peu naïf, mais amusant au fond.

— Mon bon, me dit-il, on peut dire que tu tombes à pic. Je sors d'une soirée où j'avais été invité par les parents d'un client de là-bas dont je suis venu faire les affaires à Paris. Ouf! quel supplice! Si je n'ai pas avalé, sous prétexte de thé, une demi-douzaine de tasses d'eau chaude, que je sois pendu! Aussi, j'avais l'estomac dans les talons. Mangeons, si tu le veux. Ça nous rappellera notre bon temps de Marseille, Bosco et la Taverne alsacienne, *qué* mon bon?

— Soit, dit-il, mangeons.

Il appela le garçon pour commander notre menu. A chaque plat qu'il énumérait, il me consulta du regard.

Quand le garçon fut parti, je dis à Joseph :

— Tu as oublié quelque chose.

— C'est possible, me dit-il; mais quoi donc?

— Eh! la traditionnelle, l'inévitable soupe au fromage!

Joseph bondit, ses yeux s'injectèrent. Il faillit se jeter sur moi. Puis, honteux de s'être laissé aller à ce mouvement de colère, il me tendit la main.

— Pardonne-moi, me dit-il, mais tu viens de réveiller en moi une pénible souvenir et je n'ai pas été maître de moi.

Je m'excusai et la conversation prit une autre tournure.

Ce qui venait de se passer m'avait intrigué. Joseph s'en aperçut, et, quelques verres de bordeaux aidant, il devint communicatif au point de me faire le récit suivant :

« Je vois que tu te mettrais l'esprit à la torture si je ne t'expliquais pas pourquoi je me suis fâché quand tu as parlé de soupe au fromage. J'ai fait allusion à un pénible souvenir. Voici de quoi il s'agit :

» Tu sais que j'ai épousé la fille du vieux Bourty, mon ancien patron, et que j'ai succédé à mon

beau-père. Pendant les premiers temps de notre mariage, le ménage a assez bien marché. Baptistine, sans m'aimer immodérément — ce qui conviendrait peu à la femme d'un notaire, — me témoignait de l'affection. De mon côté, je n'étais pas fâché de me reposer des fatigues de la vie de garçon. Et puis, en devenant tabellion, je m'étais calmé. L'existence était monotone un tantinet, mais supportable.

\*  
\* \*

» Un jour, jour de malheur, un de mes collègues de Marseille m'envoya son neveu, un che-napan qui faisait des farces déplorables, en me priant de le garder chez moi pendant quelque temps. Mon collègue appelait ça une mise au vert. Je ne mis pas trop d'enthousiasme dans l'accueil que je fis au jeune homme, mais il fallut bien faire contre mauvaise fortune bon cœur.

» Baptistine, elle, était ravie. Tellement ravie que je me promis d'ouvrir l'œil, mais, tu le sais, les femmes sont plus rouées que les hommes... et surtout que les notaires.

» Bref, au bout de deux mois ma maison était devenue un enfer. Le clerc gouvernait absolument chez moi. Il invitait ses amis, et, tous les dimanches, une demi-douzaine de gaillards mettait ma cave au pillage et dévastait ma basse-cour.

» Je guettais, je guettais... mais rien !

\*  
\* \*

» Un beau jour, ou plutôt un beau soir, les amis de mon clerc s'imaginèrent d'organiser un réveillon. Tu devines qui en fit les frais ? Baptistine, malgré mes reproches muets et mes regards courroucés, avait battu des mains et sauté comme une folle à cette annonce.

» Nous nous mîmes à table et on apporta la soupe, la soupe au fromage traditionnelle, comme tu l'appelles. Baptistine servit à la ronde, riant beaucoup de la difficulté qu'offrait cette opération à cause du fromage qui « filait » d'une façon bien remarquable.

» Mes convives — malgré moi — mangeaient lentement. Ils venaient d'achever de dîner il n'y avait pas deux heures, les monstres ! Baptistine était assise en face de moi, ayant à sa droite mon clerc et à sa gauche un petit lieutenant de chasseurs, un cousin du susdit que je voyais pour la première fois et qui m'agaçait furieusement.

\*  
\* \*

» Mes idées n'étaient pas précisément couleur de rose et je ruminais un moyen poli de mettre tous les intrus à la porte, lorsque tout à coup la lampe s'éteignit.

» Cet accident causa naturellement un peu de tumulte. On cria, on appela la bonne qui accourut avec de la lumière.

» La lampe rallumée, je regardai ma femme. Ah ! mon ami, les femmes, les femmes ! Sais-tu ce que j'ai aperçus ?

» Deux longs fils — ô gruyère vengeur ! — étaient attachés, l'un à la barbe noire, côté gauche, de mon clerc, et l'autre à la moustache blonde, côté droit, de l'officier !

» Et ces fils se rejoignaient sur le visage de Baptistine !...

\*  
\* \*

» J'ai plaidé en séparation et j'ai obtenu gain de cause.

» Maintenant, ajouta Joseph en remplissant pour la sixième fois son petit verre de kummel, dois t'avouer une chose. Je suis venu à Paris sous prétexte d'affaires, mais en réalité pour assister à la discussion de la loi sur le divorce. Le député de chez nous a voté contre ; qu'il tremble, il ne sera pas réélu ! »

## DOUBLE CATASTROPHE

---

Mademoiselle Virginie Pigruche, en religion galante Georgina de Valfeuillu, savourait pour le moment les délices de la solitude dans sa petite villa du Tréport. Le financier qui s'était chargé de la lourde tâche de subvenir aux besoins sans cesse croissants de l'aimable enfant avait regagné Paris la veille, en annonçant que ses affaires le forçaient à s'absenter pendant une dizaine de jours. La séparation s'était effectuée sans que des pleurs fussent répandus.

Georgina était seule, bien seule. Elle avait consigné sa porte et sa camériste avait reçu l'ordre formel d'éloigner tout visiteur, importun ou non.

Tant de vertu, me direz-vous, devait avoir sa récompense.

Eh bien ! vous n'y êtes pas du tout.

\*  
\* \*

Georgina venait d'achever de déjeuner, le café fumait dans la tasse de porcelaine de Chine ; allongée sur un fauteuil à bascule, la cigarette aux lèvres, la solitaire s'abandonnait, laissant la torpeur l'envahir tout doucement sans qu'elle essayât de réagir, tant la chaleur était accablante et invitait au repos.

La femme de chambre entra, apportant les journaux à sa maîtresse, qui ne daigna pas seulement se déranger. Pourtant la vue des feuilles enveloppées dans leurs bandes multicolores tenta sa curiosité au bout d'un instant. Il y avait là des nouvelles de Paris, des échos peut-être pimentés, des chroniques drôles, et puis, qui sait ? peut-être la nouvelle toujours bien accueillie de la déconfiture d'une bonne amie, d'un crépage de chignons entre habituées du tour du lac, quelque duel scandaleux ?

Il faisait bien chaud, mais la curiosité était si grande !

Georgina allongea nonchalamment le bras, saisit un journal, au hasard, et le déplia.

\*  
\* \*

Elle commença la lecture des échos en faisant la moue. Rien d'intéressant. Des départs, des dé-

parts, rien que des départs; cela lui était bien égal. Tout à coup, elle se redressa brusquement. En termes indignés — car elle lisait des feuilles bien pensantes, — son journal annonçait que vingt-sept élèves de Saint-Cyr qui avaient assisté à la messe de la Saint-Henri allaient être expulsés de l'École et envoyés dans les régiments de ligne.

Or, trois jours auparavant, le petit Roger — vous, savez bien, Roger de Castel-Tromblon — lui avait annoncé que lui et quelques-uns de ses camarades d'école avaient projeté d'embêter le gouvernement, en allant parader en uniforme à la messe de Saint-Germain-des-Prés.

L'aimable saint-cyrien était le préféré parmi les suppléants que la belle enfant avait choisis pour remplir les nombreux intérimis que les absences du financier motivaient.

Le doute n'était pas possible : Roger avait été envoyé en province, avec le grade éminent de soldat de seconde classe, par un ministre barbare !

Georgina commença par récriminer.

— Sale République ! je vous demande un peu, dit-elle, si ces pauvres enfants n'étaient pas dans leur droit en allant prier pour lui, pour notre bon roy ! Et dire que Polydore, — Polydore c'était le financier, — fait des affaires avec un pareil gouvernement !

...Mais j'y songe, ajouta Georgina, ce pauvre chéri va partir désolé et je ne serai pas là pour le consoler... Alions où le devoir m'appelle, s'écria-t-elle crânement !

Elle sonna.

— Préparez un costume de voyage et faites nos malles. Nous partons dans une heure !

— Mais, madame n'y songe pas!... par cette chaleur!...

— Pas un mot de plus, ou je vous chasse !...

Et elle lui montra la porte d'un geste royal.

Ah ! c'est beau, les femmes qui aiment !

\*  
\* \*

Six heures après, Georgina arrivait devant la porte de son petit hôtel de Neuilly.

Le concierge, qui était en train de jouer au bégue chinois avec le cocher, la laissa carillonner pendant dix minutes. A la fin, ce fonctionnaire daigna se déranger; sa stupéfaction fut grande en apercevant sa maîtresse, qu'il n'attendait que dans un mois.

— Que madame m'excuse, balbutia-t-il, mais si j'avais su...

— C'est bon, c'est bon!... Pas de lettres, pas de dépêches ?

Le concierge lui tendit une enveloppe armoriée.

Roger annonçait son départ en termes éloquents. Entre deux phrases d'amour, le jeune homme flétrissait énergiquement la conduite indigne du gouvernement.

Un post-scriptum annonçait qu'il était dirigé sur Nancy, où il attendait de bonnes nouvelles de sa chérie.

— De bonnes nouvelles, je crois bien, fit Georgina, qui pleurait presque, et je vais les apporter moi-même!

Elle remonta en voiture.

— A la gare de l'Est, dit-elle au cocher.

\*  
\* \*

A peine arrivée à Nancy et installée à l'hôtel, Georgina envoyait à Roger le billet suivant :

« Mon gros bébé,

» Je suis à l'hôtel de ..., chambre 165. Des consolations par lettre auraient été banales et je suis venue te les apporter moi-même.

» Je t'attends.

» GEORGINA. »

La lettre expédiée et sa toilette faite, Georgina descendit à la salle à manger. Le dîner commençait, bruyant comme tous les dîners de table d'hôte, avec son vacarme de plats remués, son cliquetis d'argenterie, son brouhaha de convives.

Georgina et sa femme de chambre dînaient à part, dans un coin de l'immense salle.

En face d'elles, assis seul à une table, un capitaine d'infanterie prenait son repas, lorgnant de temps en temps la voyageuse, qui ne tarda pas à s'apercevoir de ce manège.

— Oui, oui, mon bonhomme, tu peux te fouiller, disait l'aimable enfant à demi-voix, tu en seras pour tes frais de télégraphe optique.

Elle avait une forte envie de faire le pied de nez à son admirateur, mais elle se contint; on est si bégueule en province !

Le repas fini, elle se dirigea vers le salon de l'hôtel; le capitaine la suivit. Cette insistance contraria vivement Georgina, qui dit à voix haute, à un garçon :

— Si le baron Roger de Castel-Tromblon vient me demander, vous lui indiquerez ma chambre.

Le capitaine allait passer à côté d'elle, et s'apprêtait à la saluer quand tout à coup elle poussa un cri.

— Pierre !

— Lui-même, dit le capitaine en souriant, vous allez bien, Georgina ?

— Pierre, c'est vous, bien vous que je retrouve ici!... après cinq ans!...

— Mettons-en huit et n'en parlons plus, mais que faites-vous ici, chère belle ?

— Je venais... Je suis ici pour...

Georgina était fort embarrassée.

Le capitaine crut ne pas devoir insister.

— Pardon, je suis indiscret. Mais puisque vous voilà seule, voulez-vous que je vous offre mon bras? Nous irons faire un tour en causant du bon temps d'autrefois, vous savez bien?

— Ah! oui, le petit entresol de la rue Frochot!

— ... Et les parties à Bougival!

— ... Et les soupers du Helder!

Il y eut un moment de silence.

— Mon cher ami, finit par dire Georgina, il m'est impossible de sortir avec vous, j'attends quelqu'un.

— Ici?

— Ici.

— Soit, ne sortons pas, mais il y a un moyen terme. Je loge dans l'hôtel, vous aussi; allons chez vous... ou chez moi.

— Chez moi.

— Soit.

Qu'ils sont doux les souvenirs du passé, alors qu'aucun nuage ne les assombrit! Le capitaine avait quitté Georgina comme un galant homme quitte une bonne fille et ils se retrouvaient avec plaisir, goûtant avec délire à nouveau ce régal de l'intimité. La camaraderie s'effaçait tout doucement, petit à petit, les yeux des deux interlocu-

teurs brillaient à chaque instant davantage sous l'influence du désir.

Pierre avait rapproché sa chaise du fauteuil de Georgina, sa main avait quitté le dossier et ses doigts fourrageaient parmi les frisons d'or qui tombaient sur le cou blanc de la jeune femme. Elle, pelotonnée dans le fauteuil, se laissait aller au charme pénétrant de cette causerie, heureuse de retrouver un galant homme qu'elle avait un peu aimé.

Tout à coup on frappa à la porte et la femme de chambre entra :

— Madame, dit-elle, c'est...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

Un soldat, engoncé dans une capote trop grande, la tête couverte d'un képi à la visière ridicule se jeta aux pieds de Georgina.

— Ma belle chérie, que c'est bien à toi d'être venue me voir ! Comment pourrai-je jamais te remercier !

Le capitaine, à l'entrée intempestive de Roger, s'était replié du côté de la fenêtre et tournait le dos aux deux interlocuteurs.

Georgina avait eu le temps de se remettre. Elle regarda le petit baron et partit d'un éclat de rire.

— Mon Dieu ! que tu es laid ! Peut-on s'affubler de la sorte ! Est-il drôle !

Et l'aimable enfant se tordait sur son fauteuil pendant que Roger, tout déconfit, la regardait.

Le capitaine s'avança vers le milieu de la pièce.

— Que faites-vous ici, dit-il sévèrement à Roger ?

— Capitaine... je...

— Il est neuf heures et demie, dit l'officier en regardant sa montre, comment se fait-il que vous ne soyez pas à la caserne ? Avez-vous une permission de dix heures ?

Roger resta coi. Il ne pouvait pas avouer qu'il avait franchi le mur du quartier pour se rendre auprès de la belle.

— Vous pouvez vous retirer, dit le capitaine, vous aurez de mes nouvelles demain au rapport.

Roger fit deux pas en arrière. Il avait une mine si penaude que Georgina fut prise d'un second accès de fou rire, et ce fut accompagné par cette musique sonore que l'ex saint-cyrien sortit en débâchant de l'hôtel.

\*  
\* \*

Quand il se fut éloigné, Georgina devint sérieuse.

— C'est tout de même mal ce que nous avons

fait là. Pauvre garçon ! Moi qui venais voir ici un ami !

— Eh bien ! chère, ne suis-je pas là ? murmura à son oreille le capitaine.

Elle n'eut pas la force de dire : non !

---

## POÉSIES DÉDAIGNÉES

---

Alfred-Polydore Chéramy, poète lyrique par la grâce des Muses et possesseur de quarante bonnes mille livres de rente par la grâce de papa Chéramye, ancien marchand crépin, décédé depuis peu dans la paix du Seigneur, aimait follement la jeune Ninette, l'une des étoiles des Fantaisies-Plastiques, si applaudie l'hiver dernier dans la revue célèbre où elle jouait le rôle du Bec de gaz perfectionné.

Ninette n'aimait pas follement Alfred-Polydore; mais elle ne le détestait pas, et cette situation plaisait au naïf poète qui ne doutait pas que, le lyrisme dont il était doué aidant, la trop peu enflammée jeune fille ne mît ses ardeurs à la hauteur des siennes.

Quelques sceptiques, qui fréquentaient l'entre-

sol capitonné où Alfred-Polydore et Ninette prétendaient cacher leurs amours, disaient bien que les quarante mille livres de rente du jeune homme pesaient plus dans la balance accrochée au petit cœur de Ninette que les qualités poétiques dont il se targuait ; mais, trouvez donc le moyen de faire taire les mauvaises langues !...

\*  
\* \*

Alfred-Polydore était heureux. Heureux relativement néanmoins, car à diverses reprises il avait tâché de faire partager à Ninette les ardeurs qu'il ressentait pour la poésie, et toujours l'aimable enfant s'était montrée rebelle à partager son enthousiasme.

Un jour même elle avait commis ce que, dans son langage imagé, elle appelait un « impair ».

Alfred-Polydore ayant voulu lui réciter les imprécations de Camille, Ninette, qui, dès le second vers, bâillait à se décrocher la mâchoire, avait interrompu son amant en lui disant :

— Ah ! zut, c'est rasant, ce machin-là. J'aime mieux Paul de Kock ou Xavier de Montépin !

Alfred-Polydore avait fermé le volume qu'il tenait à la main et était parti très courroucé.

Ceci avait donné à réfléchir à Ninette, qui avait justement, ce jour-là, la note de sa couturière à

payer et qui fut obligée de subir, de la part de cette mercenaire, une scène formidable.

\*  
\* \*

La chère enfant, éclairée par l'expérience, jugea à propos de changer ses batteries.

La paix une fois faite, elle procéda par gradations, passant de la prose ronflante à la poésie badine, puis aux alignements de sévères alexandrins ; elle s'entraîna si bien que quinze jours après, elle pouvait supporter sans broncher la lecture d'une tragédie de Casimir Delavigne ou même d'une ode de M. de Lorgeril. Or, par les échantillons qu'elle avait entendus, elle savait que la littérature d'Alfred-Polydore était l'équivalent de celle du poète-sénateur.

Une fois armée pour le bon combat, elle prit les devants et résolut d'affronter les œuvres complètes d'Alfred-Polydore.

Infortunée Ninette !

\*  
\* \*

Quelqu'un qui fut content de ce revirement subit, comme ce fut, vous le pensez bien, Alfred-Polydore.

Cependant, comme la réponse qui lui avait été faite était encore présente à son esprit et qu'il

connaissait le caractère fantasque de son adorée, il ne se risqua qu'avec prudence.

Le premier soir, ce fut un quatrain qu'il récita à Ninette. A la fin, elle l'embrassa.

Le lendemain, ce fut un sonnet, une œuvre de jeunesse qui datait de cinq ans, car il avait vingt ans à peine, le malheureux. Le sonnet fut bien accueilli.

Puis ce furent des odes, des satires, des dithyrambes, des fabliaux. Ninette, résignée, écoutait en souriant et embrassait le cher poète.

Alfred-Polydore n'y tint plus. Un beau jour, il arriva chez sa maîtresse rayonnant. Il tenait à la main un fort rouleau de papier qu'il brandit. Ninette sentit que le moment était venu de montrer du courage; elle prit son air le plus gracieux, lança un regard voluptueux du côté d'Alfred-Polydore et lui dit :

— Qu'est-ce donc que tu m'apportes, mon chéri ?

Alfred-Polydore pâissait de bonheur.

— C'est mon œuvre préférée, mon chef-d'œuvre, j'ose le dire, ma Ninette adorée, la tragédie qui doit me conduire à la gloire, à l'immortalité, à l'Académie, à la postérité !

— ... Où à Charenton, pensait Ninette. Et cette tragédie se nomme, dit-elle tout haut ?

— *La revanche des expulsés, ou l'effet du doigt de*

*Dieu*, répondit Alfred-Polydore, qui était un poète bien pensant.

— Ça doit être gentil. Vous allez me le lire? dit Ninette.

— Certainement, ma fille, si vous le permettez.

— Si je le permets!... Misérable gredin, pensait-elle tout bas, tu me paieras cela!

— ... Allez, dit-elle, je vous écoute.

Et elle se pelotonna dans son grand fauteuil, résignée comme un hérétique qui attend le tortionnaire.

Les cinq actes y passèrent. Alfred-Polydore ne lui fit pas grâce d'un hémistiche. Il eut même la barbarie, le monstre, d'indiquer les changements qu'il avait cru devoir apporter à son texte primitif!...

La lecture achevée, Ninette, qui avait beaucoup souffert, eut encore le courage de le complimenter.

Alfred-Polydore partit radieux.

\*  
\* \*

A partir de ce jour, l'existence de la jeune femme devint un enfer. A table, au lit, en voiture, partout elle entendait des vers. Si Alfred-Polydore était forcé de s'absenter, il lui écrivait en vers toujours.

— Ah! pensait Ninette, sans tes quarante mille francs de rente!...

Et cependant cette existence bénie pour Alfred-Polydore a pris fin la semaine dernière.

Il arrivait chez Ninette, pressé, suant, rouge comme un homard. Il sonna violemment; la femme de chambre vint lui ouvrir.

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle effrayée, qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien, dit-il en la repoussant.

Et, enfilant le corridor, il se précipita vers un petit endroit retiré, local exigü dont il ferma la porte derrière lui.

Cinq minutes après il en sortait, plus rouge qu'auparavant. Il tenait à la main une liasse de papiers qu'il brandissait furieusement.

— Julie, Julie, cria-t-il, qui vous a donné ces papiers ?

— Dame ! monsieur, madame me les a donnés pour la cuisine, mais comme c'est du papier blanc sur lequel on n'a écrit que d'un côté, j'ai pensé que pour le ca...

— Assez, assez, hurla Alfred-Polydore.

Et il disparut.

Oncques Ninette ne le revit.

Inutile de vous dire que ses poésies étaient écrites sur les papiers dont la trouvaille l'avait mis en fureur.

---

## LE COURRIER DE SERVERETTE

---

La patache venait d'arriver au relai. Pendant que les palefreniers dételaient les chevaux à demi couverts de neige qui tiraient d'impatience sur leurs traits pour pouvoir rentrer plus tôt à l'écurie, le conducteur était entré dans la salle de l'auberge et buvait un verre de vin chaud en criant après ce lambin de postillon qui n'arrivait pas. Il était ivre-mort au fond de l'écurie, hoquetant, incapable de remuer bras ou jambe.

— Bah ! fit une voix joyeuse, puisque c'est moi qui l'ai saoulé, je puis bien le remplacer pour cette nuit. Allons, père Antoine, encore un verre et en route !

Dans l'intérieur de la guimbarde, il y avait deux personnes seulement : deux jeunes gens, deux enfants presque. On ne voyait pas la figure

de la jeune fille dont la tête était complètement enveloppée par une sorte de mantille en laine noire tricotée; le jeune homme, boutonné dans un ample pardessus, la casquette de voyage enfoncée sur les yeux, ne paraissait pas avoir plus de vingt ans.

Quand le conducteur et le postillon parurent sur le seuil de l'auberge et que leur visage fut brusquement éclairé par le reflet puissant de la lanterne de la diligence, la jeune fille poussa un petit cri et se pelotonna en se cachant le visage dans l'angle le plus obscur de sa voiture :

— Mon frère ! s'écria-t-elle, je le croyais remonté à Serverette ?...

Sa terreur redoubla quand elle vit le postillon de bonne volonté enjamber le marchepied et se hisser tant bien que mal sur son siège. Il lui sembla qu'il avait jeté un coup d'œil dans l'intérieur de la voiture et qu'il l'avait aperçue. Elle voulut faire partager ses craintes à son compagnon, mais celui-ci la rassura.

— La nuit est trop noire, ma chère, et votre joli visage est trop bien caché pour qu'on puisse vous reconnaître. Du reste, une tourmente de neige se prépare et nous aurions bien peu de chance si nous ne passions inaperçus, au prochain relais, à la faveur de cet abominable temps.

Le conducteur avait ouvert la portière du coupé.

— Ma foi, dit-il, pour ce soir, je vais prendre la place des riches, il fait assez froid pour ça ! Ce que je vais roupiller jusqu'à Montvert ! Quand tu voudras, Panard, cria-t-il au postillon !...

Le postillon cingla d'une demi-douzaine de coups de fouet ses cinq rosses qui partirent d'un trot modéré. La lourde voiture roula sourdement sur la route couverte de neige.

\*  
\* \*

Pierre Bessen, dit le Panard, un surnom qui veut dire boiteux en patois languedocien, était, comme il l'avouait ingénument « postillon de père en fils depuis cent cinquante ans ». Son père était mort depuis une dizaine d'années, des suites d'un mauvais coup de pied de cheval, lui laissant à élever une gamine de six ans, sa petite sœur Louise. La mère était morte après la naissance de cette enfant. La petite, si elle n'avait pas été toujours soignée maternellement, avait été du moins toujours surveillée par son frère d'une façon stricte.

— Je ne veux pas qu'elle tourne mal, disait Pierre. J'en vois assez depuis que je cours sur les grandes routes, de filles qui font pleurer leurs parents, pour que j'essaie d'éviter ce malheur, dans l'intérêt de notre famille d'abord, et ensuite par respect pour la mémoire de mon pauvre père.

Mais toutes ces belles espérances s'en allèrent en fumée. Placée à seize ans chez une propriétaire de la petite ville qui la conduisit aux eaux, Louise ne sut résister ni aux tentations du luxe ni aux paroles dorées des amoureux. Elle quitta sa première maîtresse et ce ne fut qu'au bout de deux mois de recherches, que son frère parvint à la découvrir et à la ramener au pays. Ces escapades se renouvelèrent, mettant chaque fois un peu plus d'amertume dans le cœur de Pierre et un peu plus de haine dans la cervelle mal équilibrée de sa sœur. La dernière scène avait été terrible. Louise avait juré de ne plus quitter la maison paternelle et à cette condition seulement son frère lui avait pardonné. Trois jours après, le dernier amant de Louise, mandé par elle à Serve-rette, était venu enlever la jeune fille pendant une absence de son frère.

\*  
\* \*

Le Panard avait reconnu sa sœur. Pour plus de sûreté, il avait fait le tour de la voiture avant son départ du relais et avait acquis la certitude que, malgré sa promesse solennelle, Louise s'enfuyait encore.

Quand il fut sur son siège, retenant d'une main ferme ses cinq bidets, qui tanguaient sur la neige glacée; quand l'air vif eut rasséréné son front, et

qu'il eut une notion bien exacte de la situation, sa première pensée fut d'arrêter la voiture, de faire descendre l'indigne fille et de l'abandonner sur la route dans la neige, en emportant loin d'elle son amoureux.

Ce plan lui souriait assez; mais il pensa que ça serait encore à recommencer, il avait déjà pris tant de moyens, épuisé tant de menaces, cru en tant de promesses, qu'il était découragé...

— Il vaut mieux, dit-il, en finir une bonne fois!...

\*  
\* \*

La diligence était arrivée au haut de la côte de Montaigual. La tourmente, dont les effets ne s'étaient pas encore trop fait sentir, commençait à faire rage sur la hauteur et sa violence augmentait sur le versant opposé. Arrivés au premier tournant, les chevaux reculèrent brusquement; des paquets de givre leur fouettaient les naseaux et l'amoncellement de la neige rendait la marche de la voiture de plus en plus pénible. Le postillon presque debout sur son siège, distribuait de vigoureux coups de fouet, enlevant ses bêtes à chaque coup de lanière. Le premier obstacle fut franchi.

Quand on roula sur une surface, à peu près plane, le conducteur ouvrit le vasistas du coupé.

— Tu sais, mon vieux, dit-il au postillon, que si tes poulets d'Inde ne filent pas dare-dare, nous allons nous trouver en plan dans la sauce blanche, et que je n'ai pas envie du tout de crever ici. Tâche donc de filer, et plus vite que ça!...

— Soyez tranquille, père Antoine, on va vous mener comme l'empereur, et si la tourmente arrive en bas avant nous, je vous promets que c'est moi qui régale.

Les chevaux surexcités par le danger auquel ils venaient d'échapper trottaient plus allègrement; le fouet et les cris du postillon aidant, ils passèrent bien vite du grand trot au petit galop de chasse. Petit à petit leur allure s'accélérait, de temps en temps la lourde machine faisait une glissade énorme d'un bord à l'autre de la route. Le conducteur poussait alors un cri auquel Pierre répondait par un : « As pas peur! » des mieux conditionnés.

Au milieu de la descente, la tourmente reprit. Les chevaux, complètement emballés, descendaient avec une rapidité foudroyante. Dans son coupé, le conducteur essayait de crier, et, chaque fois qu'il voulait ouvrir le vasistas, des paquets de neige étaient projetés sur sa figure par le vent. Là-haut, sur son siège, le postillon jurait, sacrait, fouettait ses chevaux pendant que dans l'intérieur de la voiture, serrés l'un contre l'autre, Louise et

son amoureux cherchaient à deviner le but de cette course fantastique.

On était arrivé au fond de la vallée, au dernier tournant de la route ; une « congère », un vallon étroit, à demi comblé par la neige, restait à franchir, sur un pont non garni de parapets.

A cent mètres de cet endroit, Pierre descendit de son siège, posa son pied droit sur le dernier marchepied, s'accrocha de la main droite à la courroie de l'impériale, pendant que de la main gauche, armé de son fouet, il excitait ses chevaux. A dix pas du pont, il poussa un : hue ! formidable, puis il se laissa glisser sur le sol couvert de neige.

\*  
\* \*

Entraînée par la vitesse acquise, la lourde machine fut précipitée dans le ravin, entraînant sur son passage des amas de neige et déracinant les pins. On entendit pendant quelques minutes, dominant le grondement du vent, les cris du conducteur et des deux voyageurs et les hennissements plaintifs des chevaux.

Au bout d'une demi-heure, le silence se fit.

\*  
\* \*

Pierre Bessen, dit le Panard, fut quelque peu

poursuivi à la suite de cet accident; mais il fit l'innocent et fut relaxé faute de preuves.

Il a quitté le pays; il est maintenant à Marseille, commissaire sur le cours Belzunce; quand on demande s'il a une maîtresse, il répond en riant de son air le plus bête :

— Ah! les filles, ne m'en parlez pas, ça tourne toujours mal!

---

## L'ONCLE GASPARD

---

La boutique de mercerie et bonneterie avait été fermée ce dimanche-là dès onze heures du matin, à la grande joie de la caissière; madame Vernier et sa fille Adèle étaient parties de bonne heure pour aller passer la journée à Bois-Colombes, chez un ami. M. Gaspard Vernier n'avait pu les accompagner, prétextant d'un air important de graves affaires, des démarches qu'un homme seul pouvait faire.

— Encore quelque fredaine de Théodore, s'était écriée madame Vernier, dans l'espoir d'en savoir plus long!

Mais son mari était demeuré impénétrable.

A midi, après avoir déjeuné seul, M. Gaspard se dirigeait du côté de Vaugirard, où demeurerait son neveu Théodore Vernier.



M. Gaspard était chargé par Michel Vernier, son aîné, le père de Théodore, de faire une enquête sur certains faits racontés dans une lettre du jeune homme.

« Tu sais, avait écrit Michel à son cadet, que  
» j'ai cessé toutes relations avec mon fils depuis  
» qu'il m'a demandé mon consentement pour  
» épouser sa maîtresse, une fille de rien, une  
» modiste dont il a eu un enfant. Tu connais, du  
» reste, la situation aussi bien que moi. Aujourd'hui  
» Théodore m'écrit que cette créature est  
» sur le point de mourir et il me demande une  
» dernière fois son consentement pour l'épouser *in*  
» *extremis*. Ce consentement, je te l'envoie, mais  
» je désire que tu l'apportes toi-même à Théodore,  
» afin de te rendre bien compte de la situation.  
» Tu sais, mon cher Gaspard, ce que parler veut  
» dire. Ne lâche le papier qu'à l'agonie. . . . »

Les recommandations qui suivaient étaient aussi cyniques. Gaspard avait parfaitement compris. Il n'était pas fâché de tenir sous sa coupe son neveu Théodore, qui avait fait un jour, chez lui, une scène abominable devant sa femme, sa fille et ses employés, en le traitant de « sale bourgeois » parce qu'il prétendait que tous les peintres, comme lui, étaient des fainéants.

— Ah ! sale bourgeois, disait-il en filant le long du trottoir de l'avenue de l'Opéra, sale bourgeois ! Tu verras bien ! Et si ta gouine n'est pas quasiment crevée, tu peux te fouiller si tu as des poches, mon neveu ! Pas de consentement !



Sur la place du Théâtre-Français il s'arrêta ; un instant l'idée lui vint de prendre une voiture.

— Bah ! dit-il, inutile, il n'est qu'une heure, le temps est superbe. Cette promenade me fera du bien. Elle ne claquera pas pendant ce temps ! Et puis, si elle claque !...

Sous les arcades de la rue de Rivoli il rencontra un client. On alla au café, on causa, on but force bocks qui nécessitèrent quelques chartreuses et quelques kummels. Il était deux heures et demie ; l'oncle Gaspard se leva, tout étourdi et se dirigea vers la rive gauche.

L'ivresse le rendait miséricordieux. Il songeait qu'après tout son frère Michel se montrait bien dur pour son fils, un brave garçon qui n'avait que le tort d'être trop « artiste » mais qui, au fond, aimait bien ses parents. Et puis, son frère ne connaissait pas la vie parisienne comme lui, Gaspard. Il avait toujours vécu dans ses montagnes, à six lieues de Mende, dans la Lozère. Le petit

avait eu une affection, quoi de plus naturel ? Ce n'était pas son ours de père qu'il pouvait aimer ; un avare qui lui envoyait un pauvre billet de cent francs par mois alors qu'il avait douze mille livres de rente en terres, en bonnes terres, lors du partage desquelles il avait volé son cadet, comme s'il n'avait pas dû se contenter du quart en sus que son père lui avait laissé, en sa qualité d'aîné ! Décidément son frère était un mauvais homme et avant de faire de la peine à son pauvre neveu, il faudrait voir !...

\*  
\* \*

Au carrefour de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, l'oncle Gaspard rencontra un pays, un Cévenol qui occupait les fonctions de concierge dans un immeuble neuf du boulevard, une maison superbe, blanche comme de la craie et bête comme une oie. Deux vieux amis ne peuvent se rencontrer sans aller boire. On but. M. Gaspard attendri par deux vermouths raconta au portier les dissentiments qui existaient entre son frère et son neveu ; mais il s'arrêta prudemment lorsqu'il s'agit d'exposer la partie délicate de sa mission ; le concierge n'avait qu'à potiner avec les compatriotes ! Dame ! On saurait tout au pays, alors, et la famille Vernier serait déshonorée !

Le concierge devina ces réticences ; il fit venir

de l'absinthe, du pernod comme M. Gaspard n'en buvait pas souvent. Ce fut la déroute. A six heures l'oncle aux trois quart gris, les yeux injectés, pleurait dans le gilet de son « pays » et lui racontait tout, tout.

Le concierge vainqueur offrit la soupe à l'oncle Gaspard, qui accepta. A table, entre le concierge et sa femme, il se répandit en invectives contre son frère qui l'avait volé lors du partage des terres et contre son neveu qui déshonorait la famille.

Vers neuf heures, il bredouillait et les « pays » qui n'avaient plus aucune confiance à lui sou-tirer le mettaient poliment à la porte.

L'air frais le calma un peu. Cahin-caha il arriva chez son neveu. Il avait acheté chez un marchand de vin une bouteille de cassis, pour boire en causant.

— Ces peintres, avait-il dit, ça n'a jamais rien chez soi !

Il frappa à la porte du jardinet de Théodore. La chambre située au rez-de-chaussée de la maisonnette était seule éclairée ; la lune faisait briller la large fenêtre de l'atelier.

Une vieille femme vint lui ouvrir. Elle le précéda dans l'antichambre, lui indiqua silencieusement une chaise et disparut.

Gaspard Vernier, tout surpris, se laissa tomber

sur son siège, après avoir déposé sa bouteille sur une console.

Une minute après Théodore apparut et reconnut son oncle. Une douleur poignante contractait les traits du jeune homme; il prit rudement Gaspard par le bras, le conduisit dans la chambre et lui montra le lit.

Sur le fond des rideaux de serge gros-vert un profil amaigri se détachait, une forme rigide se devinait sous le drap blanc.

La maîtresse de Théodore, la « gouine » était morte. A côté dans la salle à manger, un petit enfant vagissait.

— C'est fini, dit Théodore en sanglotant; ce soir... à six heures...

\*  
\* \*

L'oncle Gaspard, tout interloqué, roulait des yeux blancs. Pour se donner une contenance il voulut s'approcher du lit, mais il trébucha. Théodore comprit. Il saisit l'oncle par le collet, lui fit traverser l'antichambre et la cour, ouvrit la porte de la rue :

— Sale ivrogne, dit-il en le poussant dehors !

L'oncle alla s'étaler sur la chaussée.

— Dire que je lui apportais le consentement de son père et voilà comme il me reçoit, fit-il en se relevant ! Oh ! le respect de la famille !!

## IDYLLE

---

— Charles !

— Lucy !

Ils se regardèrent un instant, les yeux brillants de joie et de désir, puis leurs lèvres se rapprochèrent et ils s'embrassèrent gloutonnement, furieusement, sans se soucier de la présence du groom, un gamin de quinze ans à la figure ridée qui les regardait se bécoter, impassible, les bras croisés sur le siège d'arrière de la victoria.

On venait de dépasser les fortifications ; le poney double filait de son trot dur sur la route, bordée de maisons basses et de murs d'enclos. De temps en temps, à une fenêtre, une tête ébouriffée de moutard se montrait ou bien on voyait un ouvrier le torse nu, penché sur une cuvette pleine d'eau savonneuse et enlevant avec un torchon rugueux la poussière de huit jours.

\*  
\* \*

Lucy conduisait. Elle tenait ferme les guides dans sa petite main gantée de Suède gris, aux longs crispins étalés sur les manches en velours noir frappé de sa jaquette. De temps en temps, elle essayait de faire claquer le long fouet et le poney, effrayé, steppait plus haut en agitant son mors avec des tintements d'acier.

Arrivés à Clamart, ils traversèrent le village dans toute sa longueur; la voiture tourna à droite.

Parvenus sur la hauteur de laquelle on découvre tout Paris, ils suivirent un instant la route de Meudon, puis obliquèrent à gauche, dans la direction d'une auberge voisine de la lisière du bois. Le groom alla remiser l'attelage sous un hangar pendant que ses maîtres s'installaient côte à côte sous une tonnelle.

\*  
\* \*

Le choix du menu fut long : les deux convives étaient trop disposés à se faire mutuellement des concessions culinaires :

— Ce que tu voudras, chérie !

— Commande, mon ami, tu connais bien mes goûts.

La vieille aubergiste les contempla un instant avec un sourire à la fois attendri et gouailleur.

— Nous disons donc : une omelette au lard, du beurre, des radis, des côtelettes et des fraises.

On ne lui avait rien dit, mais elle connaissait si bien sa clientèle !

— Oui, oui, des fraises, dit la jeune femme.

— Et des côtelettes... sérieuses, ajouta le monsieur.

L'aubergiste s'éloigna en murmurant : « Ces pauvres petits amours ! » pendant que Lucy disait à Charles :

— Fi, le vilain ! Il est à côté de moi et songe à manger des côtelettes... des grosses côte...

Un baiser l'empêcha d'achever.

Dinette d'amoureux, s'il en fut, leur repas. Pourtant, si elle mangeait du bout des lèvres, attendant les fraises — beaucoup de fraises ! avait-elle commandé — lui songeait au solide. La première faim apaisée, les jeux d'amoureux recommencèrent, néanmoins.

Ils étaient adorables ! Elle surtout, avec ses cheveux châtain clair qui tombaient sur son front bombé en mignonnes frisettes, son nez droit, ses yeux bleus d'acier, sa bouche rieuse et toute sa grâce exquise de Parisienne. Lui, brun, la moustache noire, les yeux fendus, bien expressifs, les épaules larges que dessinait une jaquette bleu foncé boutonnée presque jusqu'au col. Il était très correct.

\*  
\* \*

Quand il s'agit d'accommoder les fraises, ce fut une grosse affaire. Lui les préférait avec du bordeaux. L'aubergiste, qui poussait à la dépense, conseillait le champagne. Elle voulait absolument de la crème. Ce fut très grave. Elle s'était animée comme une petite furie. Ses yeux brillaient, ses narines roses se dilataient; elle trépignait de colère, pendant que lui, tranquillement, essayait de la calmer.

A la fin, il y renonça, appela le groom, et lui dit de conduire en voiture une fille de l'auberge jusqu'au village et de rapporter de la crème.

La servante partie, Lucy fut prise d'un remords et vint s'asseoir sur les genoux de Charles :

— Mon chéri, je t'ai contrarié! Je te demande pardon! Comme tu es bon! Pardonne-moi! Embrasse Lucy... Le ferai pus, pus zamais!

Et elle parlait gnangnan, en riant, quoique deux grosses larmes fussent sur le point de rouler sur ses joues.

Charles eut un bon sourire. Il pardonna.

\*  
\* \*

Le groom était de retour. Pendant que la servante descendait, il la regardait, ayant sur les

lèvres un sourire de gamin vicieux. Ils avaient dû s'arrêter dans le bois, plantant là cheval et voiture.

Charles en fit la remarque tout bas, à l'oreille de Lucy, qui partit d'un grand éclat de rire.

Les fraises mangées, le café bu, l'addition payée, on repartit, gagnant Paris par le chemin des écoliers.

Le soleil était chaud, bien qu'on fût à peine au milieu d'avril. Le grand air, la joie, et peut-être aussi le reginglard de l'auberge avaient un tantinet grisé Lucy, qui fredonnait des airs d'opérette et poussait le poney. Charles tenait au-dessus de sa tête l'ombrelle de la jeune femme pour se garantir du soleil. Elle l'avait voulu. Son « cabriolet » la protégeait assez, elle.

★  
★ ★

On traversa la Seine au pont de Billancourt et on pénétra dans le bois de Boulogne, mais pas du côté du lac. Trop de monde, disait Lucy !

La torpeur amenée par la digestion s'était dissipée. Charles devenait plus tendre, Lucy surveillait moins le cheval. La promenade fut longue et l'on sortit du bois par la grille du Jardin d'Acclimatation.

Sur l'avenue de Neuilly, le soleil dorait la poussière et les arbres secouaient leurs panaches

verts. Le poney, qui sembla reconnaître l'Arc de Triomphe, hâta le pas, sentant la provende et l'écurie.

Une demi-heure après, on descendait devant la porte d'un grand cabaret du boulevard et Charles demandait un cabinet.

C'était une débauche !

Le menu du dîner fut plus compliqué. On avait mangé pour vivre, le matin, on vivait maintenant pour manger. Le repas fut gai, fort gai.

Vers onze heures, au moment où Lucy, énervée, haletante, cherchait en riant à échapper à Charles, qui la poursuivait dans l'étroit cabinet et la couvrait de baisers fous, on frappa à la porte. Un maître d'hôtel entra et dit deux mots à la jeune femme qui devint de suite sérieuse.

Charles reprit son grand air, arrangea devant la glace le nœud de sa cravate, puis il tendit la main à la jeune femme :

— Je te laisse, ma petite, dit-il. A demain, chez toi. N'oublie pas que nous avons le billet Meyer à payer : soixante louis.

Dans l'antichambre, un chasseur, respectueux et correct, l'aida à mettre son pardessus ; puis Charles alla prendre l'air sur le boulevard en fumant un partagas.

---

## BOUDINS DE NOEL

---

Il y a juste vingt-cinq ans, un quart de siècle, de cela.

Le *Cheval-Blanc* et la *Croix de Malte*, deux auberges antédiluviennes de la petite ville cévenole qui me vit naître, étaient en guerre ouverte. Quand je dis : auberges, je me trompe de moitié. Le *Cheval-Blanc* avait répudié cette appellation plébéienne. On avait gratté la façade; l'enseigne représentant un lourdaud limonier d'un blanc sale, à la queue exubérante comme celle des chevaux de Paul Potter, avait disparu, noyée sous une couche de badigeon jaunâtre; une belle enseigne en lettres dorées, — une folie, — portant ces mots : *Hôtel du Cheval-Blanc*, avait remplacé le portrait du bucéphale en question.

Que voulez-vous ? le progrès, disaient les bon-

nes gens en levant les bras au ciel et en supputant le prix de cette débauche picturale !

La *Croix de Malte*, elle, n'avait pas bronché. C'était toujours la bonne vieille auberge à rouliers du bon vieux temps, avec sa porte coupée en sifflet sur l'encoignure de la place du Marché et de la rue des Capucins, ses murailles dont le crépi s'effritait peu à peu au souffle du vent du nord, et sa bonne enseigne peinte sur un carré de tôle qui grinçait lamentablement, au grand désespoir du receveur de l'enregistrement logé en face, homme nerveux que ces grincements empêchaient d'additionner ses « états ».

Le jour où le *Cheval-Blanc* acheva de faire peau neuve, la *Croix de Malte* fit repeindre son enseigne, — une croix bien blanche, — sur un fond bien bleu, de ce bleu de province dont les perruquiers ont seuls le secret.

Et la tôle repeinte continua ses plaintes éternelles, — le receveur de l'enregistrement aussi.

\*  
\* \*

Ce sacrifice aux « idées du jour » ne suffit pas pour fixer la clientèle de la *Croix de Malte*. Peu à peu, voyageurs, pensionnaires et même rouliers abandonnèrent le vieux logis dont la salle à manger voûtée avec ses tables massives en châtai-

gner poli par l'usage, les rideaux à carreaux blancs et rouges étaient éclipsés par les splendeurs de la table d'hôte du *Cheval-Blanc* qui offrait aux dîneurs un luxe de cristaux, de vaisselle et de linge blanc vraiment inouï.

La pauvre auberge végétait et la mère Michelin, sa propriétaire, versait toutes les larmes de son corps en contemplant ses salles vides, son vaste fourneau devenu inutile ; et, quand l'omnibus du *Cheval-Blanc*, — car il avait un omnibus, l'intrigant, — revenait de la gare bondé de voyageurs et surchargé de colis, grelots tintant et fouet claquant, les deux servantes que l'aubergiste conservait par décorum n'avaient pas beau temps.

\*  
\* \*

L'antique splendeur de la *Croix de Malte* revivait pourtant une fois par an, — le jour du réveillon.

Ah ! c'est que la mère Michelin seule savait faire du boudin exquis, du boudin qui eût fait se damner l'anachorète le plus voué à l'abstinence. Elle avait un secret, disaient les gourmets du pays ! Les plus malins prétendaient que son petit-cousin, le célèbre cuisinier Durand, de Nîmes, lui avait communiqué une recette.

Et dame ! vous savez, quand on parle du cuisinier Durand à des gourmands, là-bas !...

Le jour, la nuit plutôt, du réveillon, la *Croix de Malte* flamboyait par toutes ses fenêtres, bondée de clients d'une nuit et Dieu seul, — peut-être aussi la mère Michelin, — savent le nombre de *taillons* de boudin qui se débitaient au cours de ces heures de ripaille.

Mais, hélas, tout a une fin !

\*  
\* \*

Elle arriva, cette fin, pour le dernier prestige de l'auberge de la mère Michelin, il y a quelque vingt-cinq ans, comme je le disais en commençant.

L'avant-veille de Noël, on avait saigné le cochon dans l'arrière-cour de l'auberge. Le sacrifice s'était accompli devant une demi-douzaine de polissons morveux que les cris perçants, — le chant du cygne, — du goret avaient attirés. Le coup de couteau avait été bien donné et le sang, un sang écumeux et fumant, avait jailli dans les baquets soigneusement préparés par la mère Michelin qui, fière des succès passés et heureuse en songeant aux succès futurs et à l'humiliation qu'elle allait infliger, comme les autres années, au *Cheval-Blanc*, avait précieusement

placé au fond de l'office, dans un endroit frais, la matière première de son boudin.

\*  
\* \*

— Ne trouvez-vous pas, disait le père Dugal, l'huissier, que le boudin de la mère Michelon a un drôle de goût cette année ?

— Heu ! Heu ! répondait le gros Vêras qui en était à son cinquième morceau, drôle de goût si vous voulez ! Mais je n'en ai pas encore suffisamment tâté. Passez-moi donc le plat, je vous prie ! La fille, des assiettes chaudes ?... En effet, monsieur Dugal, ce boudin a un drôle de goût et si c'était gibier et non boudin, je n'hésiterais pas à dire que je le trouve un peu avancé ! Mais du boudin fait de ce soir !... et par maman Michelon !...

Mais si ces deux convaincus doutaient, il n'en était pas de même des autres clients. C'étaient de tous les côtés des concerts de récriminations. De la grande salle, du « salon », des étages supérieurs, les réclamations arrivaient formulées par leurs auteurs ou transmises par les bonnes, et toutes ces plaintes se condensaient en un *tutti* formidable.

— Le boudin est atroce ! Le boudin n'est pas mangeable !

Et la mère Michelin, l'œil en feu, la face cramoisie, dépoitraillée, haletante sous le double coup de la fatigue et de l'émotion, allait de l'un à l'autre, goûtant d'ici, piquant de là un morceau du bout de sa fourchette de fer et répondant, sans conviction du reste, aux réclamants :

— Mais il est comme l'année dernière!

\*  
\* \*

La débandade commençait. Déjà Poilbru, l'avoué, Gautier, le fondé de pouvoirs de la recette particulière, avaient donné le signal de la retraite et manifesté, en franchissant le seuil, leur indignation. De tous les côtés, dans la salle basse, les gens se regardaient, le haut-de-cœur aux lèvres. Les *taillons* de boudins se figeaient dans la graisse jaunâtre. Quelques philosophes, faisant tête à la mauvaise fortune, remplaçaient le manger par le boire, les boudins par les litres. Les bonnes avaient pris le parti de ne plus répondre. Accroupie sous le manteau de l'immense cheminée, la mère Michelin pleurait, arrachait par poignées ses cheveux gris, criant qu'on lui avait jeté un sort.

\*  
\* \*

Tout à coup, Mignot, le valet d'écurie, parut,

chassant devant lui à coups de pied dans le derrière un méchant drôle de dix ans, vêtu d'un pantalon trop court, dont la fente postérieure laissait passer la bannière d'une chemise d'un blanc d'autant plus douteux qu'une large tache de sang maculait cet appendice.

Mignot avait surpris le polisson volant des œufs de cane sous les mangeoires, et il le conduisait devant sa maîtresse.

Celle-ci voyant la tache rouge comprit tout.

— Je suis perdue, déshonorée, s'écria-t-elle, le *Cheval-Blanc* l'a payé pour faire des saletés dans mon boudin.

Et elle retomba sur sa chaise, pleurant sa gloire disparue, sa renommée éteinte.

Les amateurs de réveillon s'éclipsèrent à la queue-leu-leu pendant que le gamin, profitant de la stupeur générale, s'enfuyait à toutes jambes.

\*  
\* \*

Le lendemain sur la carte du restaurant du *Cheval-Blanc*, on pouvait lire cette ligne narquoise :

*Boudin nature. . . 0,75.*

Le gamin, instrument conscient de ce crime de lèse-gastronomie, se carrait dans un vêtement

neuf fait avec les vieux habits du maître du *Cheval-Blanc*.

Et voilà comment, il y a un quart de siècle, l'hôtel du *Cheval-Blanc* ruina de fond en comble la réputation chancelante de l'auberge de la *Croix de Malte*.

---

## SÉNATEUR !

---

Hector Beurnichon, député de Meuse-et-Garonne, président du groupe fameux de l'Équilibre parlementaire, réunion tellement ouverte que tous ses membres en avaient profité pour l'abandonner, ce qui faisait qu'elle comptait deux membres — dans les grandes occasions — Hector Beurnichon avait pris congé, il y a trois semaines de cela, de la petite baronne Valentine de Pertuisane, prétextant de graves intérêts qui réclamaient sa présence dans son arrondissement.

Si j'écrivais une chronique vertueuse, je pourrais vous dire que le « sympathique Hector », comme on le nommait dans les parlottes parlementaires et dans les feuilles politiques de nuance indécise, était l'ami d'enfance de la baronne et que son affection pour elle aurait pu

être célébrée par ce vieux ramolli de Platon, mais je ne « la fais pas à la vertu », et je préfère vous dire de suite que mon député faisait cocu, d'une façon indigne, l'époux de Valentine, le baron de Pertuisane, sénateur de l'extrême-droite, vieillard catarrheux et solennel qui, d'après les dires de ses bons amis, paraissait ne s'être marié, du reste, que pour être fait cela.

\*  
\* \*

Valentine qui, à l'inverse du lierre, n'aimait pas du tout les ruines, eut assez vite fait le choix d'un amant moins décrépité que son seigneur et maître dans le clan d'hommes politiques qui fréquentaient le salon du sénateur.

Tout d'abord, elle mit à l'écart les collègues de son mari ; elle élimina aussi les trop jeunes gens. Bref, elle se serait trouvée, à un certain moment fort embarrassée si le bel Hector n'était venu un soir demander au père conscrit de modifier les conclusions de je ne sais plus quel rapport que ses collègues du bout de la rue de Tournon l'avaient chargé de rédiger.

Sa mâle prestance, ses yeux vifs bien qu'un peu bébêtes, sa barbe châtain déployée en éventail, produisirent leur effet ordinaire, et trois jours après, le palais de Catherine de Médicis abritait un cocu de plus.

Ah ! c'est qu'elle allait vite, la baronne !

\*  
\* \*

Ce fut alors que Valentine se lança dans la vie politique. Elle adorait surtout le Palais-Bourbon et, quand on lui demandait son avis sur la révision, elle allait jusqu'à dire avec des sous-entendus étranges que la Constitution n'était pas seule à avoir besoin d'être révisée et que les sénateurs gagneraient...

Elle n'achevait pas, mais quelquefois un geste de sa mignonne menotte rendait compréhensible sa pensée.

— Je voudrais, signifiait ce geste adorable, faire table rase de nos vieux qui toussent devant les chenets et annoncent à la tribune. Foin de sénat ! Vive la Chambre !

— ... A deux, pensait ce surnois d'Hector !

\*  
\* \*

Dans la Meuse-et-Garonne l'élection avait bien marché. Soigneusement stylés, les agents électoraux de Beurnichon étaient venus, avaient vu, avaient vaincu. Et voilà comment jeudi dernier, un demi-millier de braves gens qui exerçaient la profession libérale, mais éphémère, de délégués

sénatoriaux, avaient acclamé son nom et l'avaient proclamé le seul, l'unique candidat capable de remplacer le grand Molinard, l'illustre chimiste qui avait l'avantage de les représenter au Sénat, mais qu'une déplorable méprise — il avait bu un petit verre d'acide prussique, croyant avaler du kirsch — avait ravi à la science, à sa famille, à ses amis et à une foule d'autres choses, y compris une figurante de Cluny dont il était le « vieux petit homme chéri ».

Oh ! ces législateurs ! Quelles mœurs !

\*  
\* \*

L'enthousiasme alla croissant jusqu'au moment du vote, et dimanche, à une heure vingt-trois minutes — au premier tour — Hector Beurnichon était nommé sénateur à l'unanimité moins trois voix, celles de trois délégués trop émus pour remplir ce devoir civique.

Hector se montra digne de la confiance que venaient de lui accorder ses compatriotes. A deux heures vingt-cinq, après avoir bouclé sa valise et confié ses électeurs aux soins empressés des membres de son comité, il filait proprement « à l'anglaise » dans la direction de Paris, où l'express le déposait douze heures après, exténué, mais ravi.

\*  
\* \*

Qu'il fait bon digérer sous l'édredon léger et chaud, au fond de l'alcôve discrètement voilée, huit heures d'un sommeil léger qu'ont agrémenté de doux rêves !

C'était l'occupation à laquelle se livrait le nouveau sénateur, et il ne songeait pas sans un plaisir que je ne me sens pas le courage de blâmer, bien que la source fût infiniment coupable, que la baronne Valentine, sa Titine adorée, allait sans doute venir ; qu'il entendrait bientôt le frou-frou de sa robe sur le tapis, et que l'alcôve solitaire allait retentir bientôt du doux écho des baisers échangés !

Dame ! après trois semaines de province et de politique forcée, certains dédommagements ont bien leur prix.

\*  
\* \*

— Une lettre pour Monsieur, dit le valet de chambre qui s'était glissé à pas de loup près du lit !

C'était d'elle !...

Et voici ce qu'elle écrivait :

« Monsieur,

» J'ai assez de littérature pour savoir que sénateur vient du mot *senex*. Or, je trouve suffisante

» l'obligation de faire le bonheur d'un vieillard ;  
» vous m'obligerez en ne vous souvenant plus de  
» celle qui signe ces lignes.

» VALENTINE DE P..... »

Le choc était rude, mais Hector était brave. En cinq minutes il était habillé, sous les armes, prêt à aller implorer son pardon.

Le domestique entra, une seconde lettre à la main.

Une lettre du mari !

« Cher et nouveau collègue,

» Combien je suis heureux de votre élection,  
» et quelles bonnes causeries nous allons faire  
» ensemble au Luxembourg.  
» Votre affectionné,

» BARON DE PERTUISANE »

— La compensation n'est pas suffisante, murmura rageusement Hector.

Et il ne jugea pas à propos de retourner chez la baronne.

---

## SOUVENIRS DE VOYAGE

---

Au risque d'être accusé de ressusciter les traditions littéraires de Ducray-Duminil, je suis obligé de commencer par une date.

C'était vers 1864 ou 65. Je suivais en curieux les travaux en cours d'exécution à Timsah, près des Lacs-Amers, que le futur canal de Suez devait traverser. Un immense chantier avait été établi sur ce point et toute une armée campait là, armée pacifique qui avait remplacé les canons et les fusils du conquérant par la pioche et le marteau du travailleur.

Les baraquements affectés aux bureaux et aux logements des ingénieurs et des employés supérieurs formaient le quartier aristocratique de la ville improvisée. Tout autour étaient groupés, sans ordre, les abris de formes diverses des tra-

vailleurs et de l'armée d'industriels qui suivent et exploitent toute agglomération d'individus.

C'était bien le plus bizarre pandémonium que l'on pût voir. Toutes les épaves de la civilisation européenne et orientale semblaient s'être donné rendez-vous là. On y parlait toutes les langues, tous les idiomes, on y coudoyait toutes les races : Anglais aux cheveux roux et aux mâchoires en saillie, Italiens du Sud au teint bilieux et aux cheveux gras, Piémontais grossiers mais travailleurs, Marseillais bruyants, Levantins au nez recourbé et au regard faux, tout cela allait, venait se battait en compagnie de juifs authentiques, de Cafres crépus et d'Abyssins au profil d'une pureté antique.

Naturellement les cabarets abondaient. On y buvait tous les liquides de la création, depuis l'ale jusqu'à l'aguardiente. Un Grec — qui avait doublement le droit d'être appelé ainsi — avait organisé un casino qui ne rappelait que vaguement, par son installation, le Kursaal de Bade ou le palais de Monte-Carlo.

C'était une baraque plus haute que les autres, dans laquelle on jouait, on chantait et on dansait. Le jeu, c'était la roulette à vingt-quatre numéros, avec deux zéros et deux aigles pour le banquier. Une jolie façon, comme on voit, de corriger les écarts de la fortune.

L'art lyrique était représenté par trois ou quatre malheureuses chanteuses pompeusement qualifiées d'*artistes de Paris* ou d'autres capitales, qui avaient pour mission de beugler, d'une voix de rogomme, les refrains les plus en vogue dans tous les pays.

La chorégraphie était plus en honneur. Une dizaine de ballerines d'origines diverses, mais que le programme polyglotte affiché à la porte désignait sous les noms d'almées, exécutaient chaque soir une série de contorsions et de déhanchements qui étaient censés représenter la danse du ventre.

Ces pseudo-almées étaient généralement des Italiennes ou des Géorgiennes en rupture de sérail ou autre asile hospitalier ; il y avait quelques Françaises parmi elles, et je crus reconnaître dans le nombre, certaine couturière marseillaise qui avait joué, quelques années auparavant, un rôle dans mon existence. La coiffure de sequins, les pantalons à la turque et les babouches pointues lui avaient sans doute fait perdre la mémoire car elle ne voulut jamais se souvenir de moi.

\*  
\* \*

Des raisons de convenance nous obligeaient à ne pas fréquenter ce lieu trop hospitalier. De

temps en temps nous faisons dans le casino une apparition forcée pour mettre le holà et empêcher les couteaux de sortir des poches, mais tout se bornait là.

Le soir, dans notre salle à manger commune, ou sous la vérandah improvisée, nous devisions de faits de guerre et d'amour, comme La Mole et Coconas, pendant que les vitres du Casino flamboyaient dans l'ombre et que les sons discordants de l'orchestre troublaient le silence de la nuit.

C'est par une de ces soirées que mon cousin Paturel, Alcide Paturel, de la Calmette, près de Nîmes, me tomba sur le dos à l'improviste.

Un joli raseur que mon cousin Alcide !

Cet animal, dont j'avais réussi à me débarrasser à Marseille en prétextant une subite attaque de choléra, avait contracté la déplorable manie de me suivre partout. Depuis deux ans c'était mon ombre, mon cauchemar. En arrivant en Égypte, j'avais appris qu'un sien oncle dont il devait être l'héritier, le retenait près de lui. Cette nouvelle m'avait entretenu dans l'espoir que je pourrais accomplir mon voyage en Orient sans encombre et, surtout sans cousin, lorsqu'il apparut à mes yeux, l'air épanoui.

— Mon bon, me dit-il, le pauvre oncle est mort, je l'ai liquidé et tu penses bien, que, la première chose que j'ai faite, ça été de prendre le ba-

teau. Tante Mariette, m'avait donné ton adresse.

— La peste soit des vieilles femmes ! pensai-je.

— Et puis, mon bon, continua mon tyran, ce n'est pas tout à fait pour toi que je suis ici.

Je respirai.

— Oui, je suis venu pour voir si le pays était aussi bien que ce qu'on le disait. J'ai lu tous les bouquins qu'on a publiés sur l'Égypte ; j'ai envie de me faire orientaliste. Qu'en penses-tu ?

Voyant que je ne répondais rien, il ajouta :

— Je n'ai pas voulu commencer banalement et je suis arrivé de suite en plein désert. Alexandrie, c'est une ville française ; de la blague, quoi ? Je ne m'y suis pas arrêté. Le Caire, encore une blague : il y a une promenade qui ressemble au square de la Bourse, à Marseille. Mais ici, à la bonne heure ! L'Orient, l'Égypte, les fellahs, les caravanes, j'adore ça, tu me le montreras, tu me l'expliqueras. Je suis venu exprès. A propos, me dit-il à l'oreille, mon guide m'a dit qu'il y avait ici des almées. Des almées ! mon rêve. Tu vas me conduire de suite...

Et, bon gré mal gré, mon bourreau me tendit mon chapeau indien et me poussa vers la porte.

\*  
\* \*

Bien que la soirée fût avancée, il y avait assez de monde dans le casino. La roulette fonctionnait

sous la surveillance d'un vieux juif crasseux et de quatre bandits porteurs d'un arsenal à leur ceinture.

Au fond, sur l'estrade, les almées de contrebande, dont j'ai parlé, se trémoussaient aux accords d'un orchestre arabe.

Cette mise en scène étrange, cette musique bizarre, cette danse au rythme lent et lascif, cette douzaine de filles se déhanchant plus ou moins en cadence, tout ce tableau à la fois pittoresque et sinistre fit une impression énorme sur Alcide. Il était stupéfié. A la fin pourtant, ses yeux me parurent se diriger sur un coin de la scène où dansait une Italienne de Palerme à la peau noire, aux muscles d'acier, aux yeux brillants comme des escarboucles dont le type se rapprochait plus de celui des femmes d'Orient que de celui des Européennes.

Je le laissai à sa contemplation et mis à causer avec mon voisin. Pendant ce temps le spectacle s'achevait. Quand je voulus sortir, je cherchai Alcide : il avait disparu. Assez inquiet, j'allais m'informer, lorsque je sentis une main s'appuyer sur mon épaule : c'était lui.

Il donnait le bras à une femme voilée à l'orientale dont les yeux me parurent avoir le même brillant que ceux de la danseuse sicilienne.

— Inutile de m'attendre, dit tout bas Alcide.

Et il disparut avec sa conquête.

\*  
\* \*

J'étais couché depuis assez longtemps lorsqu'on frappa violemment à ma porte. J'allumai ma bougie et, mon revolver à la main, j'allai ouvrir la porte.

Alcide et son almée étaient devant moi ! Et dans quel costume, grand Dieu !

Vous avez lu *Namouna*, n'est-ce pas ? Eh bien, mon cousin et sa conquête avaient un costume pareil à celui d'Hassan.

Au loin, une flambée immense, un panache de fumée, des cris de toutes sortes, des aboiements, des hennissements, toute une débâcle sinistre.

Alcide et sa compagne avaient dû fuir l'incendie dans un costume paradisiaque.

\*  
\* \*

Je recueillis les échappés de la fournaise et leur procurai de quoi se vêtir.

Le lendemain matin, mon cousin reprenait son guide et le chemin d'Alexandrie pour s'embarquer à la destination de France.

Il avait assez de l'Égypte.

A quelque chose malheur est bon !

---

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

## LA BELLE-DE-MAI

---

La petite chapelle était installée à l'angle du boulevard Baille et du faubourg de Menpenti, à Marseille, sous les platanes dont les feuilles à peine écloses, d'un vert tendre et doux à l'œil, semblaient encore frissonner au souvenir de l'aigre mistral qui les avait forcées à se recroqueviller, à se faire toutes petites pendant la nuit. Pauvre petite chapelle ! Elle était un peu plus grande que les autres pourtant, que toutes celles du quartier ! Et qui sait ? Peut-être était-elle mieux ornée que les milliers de reposoirs semblables dressés par les petites filles du peuple, dans les faubourgs populeux de Marseille, le premier jour du mois de mai, du mois fleuri, en l'honneur de la Belle-de-Mai !

Quelle est l'origine de cette poétique coutume

qui s'est transmise de génération en génération parmi les bambines de la vieille ville phénicienne? Un dernier reste de paganisme, peut-être! Mais qu'un plus savant que moi résolve le problème : je constate seulement.

\*  
\* \*

Les fillettes du quartier, celles de Notre-Dame-du-Mont et de la place Castellane, avaient défilé, toutes, devant la Belle-de-Mai de Menpenti, en jetant sur elle des regards d'envie. Songez donc : sur une grande caisse à savon, — ah ! mais, une caisse énorme, s'il vous plaît, — on avait tendu de la belle percaline rose, puis on avait cloué de la mousseline qui retombait à gros plis ; on avait réquisitionné tous les vases à fleurs du quartier, cornets en verre bleu ou blanc, porcelaines au rabais gagnés aux « trins » des environs, boules étamées bleues, rouges, vertes. Il y avait même des flambeaux en plaqué avec de belles bougies jaunes ! Et des fleurs, de la verdure, du lilas, des « tulipans ! » Les commères s'extasiaient. Pour sûr, à Notre-Dame-de-la-Garde, les jours de grande fête, l'autel de la « bonne mère » n'était pas aussi bien garni !

\*  
\* \*

C'était une blondine de dix ans environ, aux

longs cheveux bouclés encadrant l'ovale pur du visage aux traits d'une douceur infinie. Le teint, très légèrement bistré, de ce bistre qui devient blanc à la lumière, était éclairé par le rayonnement des yeux noirs voilés de longs cils, des yeux troublants comme des caresses de courtisane. La blondine Thérèse était vêtue de blanc, en mariée, avec un voile de tulle et une couronne de mignonnes roses pompon.

Une armée de gamines battait l'estrade autour de la petite chapelle, arrêtant les passants, leur montrant le bel ouvrage qu'elles avaient fait et disant d'une voix rieuse :

— Pour la Belle-de-Mai !

Quand passait une dame bien mise ou un monsieur cossu, Thérèse daignait lever les yeux. Le passant souriait et laissait tomber un sou, parfois une piécette blanche, dans la tirelire, le « cachemaille » comme on dit là-bas.

Et si quelque curieux demandait à la Belle-de-Mai :

— Que ferez-vous de cet argent, mignonne ?

— Ce sera pour mon trousseau, quand je me marierai, répondait-elle en regardant le questionneur en face !

Et ses compagnes de rire comme des folles en gambadant autour d'elle.

\*  
\* \*

Sur le seuil des portes les mamans jacassaient, souriantes, le verbe haut. Les ouvriers qui se rendaient aux usines dont les cheminées fumaient dans le noir faubourg, lançaient en passant une plaisanterie aux enfants, et, quand ils avaient dépassé la petite chapelle, ils se retournaient pour voir encore une fois ce joli tableau.

La journée se passa, l'escarcelle se remplit. Au coucher du soleil, le mistral se remit à souffler, âpre, menaçant de renverser les ornements de la petite chapelle et d'enlever le beau voile de la Belle-de-Mai.

Thérèse, frissonnante, se leva. Les passants devenaient rares ; la cérémonie avait assez duré.

Il y eut un beau tohu-bohu quand il s'agit de remettre tout en place et de rendre les vases à leurs propriétaires. On s'en tira pourtant. Il n'y eut pas trop de casse. Les assistantes de la Belle-de-Mai se partagèrent les fleurs et reconduisirent la reine chez elle.

\*  
\* \*

Il y avait dix-sept francs dans la tirelire ! Dix-sept francs ! Une fortune presque. La belle robe et le beau chapeau qu'on allait étrenner, le jour de l'Ascension ! Thérèse sautait de joie ; jamais

son père, un frappeur des ateliers Taylor, n'aurait pu prendre une pareille somme sur sa paye pour la faire belle.

Elle quitta sa robe blanche, revêtit son costume de tous les jours et alla chez l'épicière du coin changer son billon contre trois grosses pièces d'argent et une autre plus petite. Elle revint vers sa mère faisant tinter son trésor dans la poche de son tablier d'écolière.

— Père va bientôt sortir, je vais au-devant de lui montrer mon argent.

Et, sans attendre la réponse de sa mère, elle partit en courant.

\*  
\* \*

Une heure après, le père revint, seul.

— Et la petite, dit-il ?

— Comment, dit la mère, tu ne l'as pas vue ? Elle est allée te chercher à l'atelier. Ah ! elle était si contente ! Figure-toi qu'elle a été Belle-de-Mai aujourd'hui...

— Ah ! fit le père en fronçant les sourcils.

— Et alors, ajouta la mère en hésitant un peu, comme il y avait dix-sept francs dans la tirelire, elle a voulu venir te les montrer...

— Tonnerre de Dieu ! dit l'homme en donnant un violent coup de poing sur la table, c'est de

l'argent mendié, cela! vous savez que je n'aime pas ça...

— Que veux-tu, mon ami; elle était si heureuse...

— Si heureuse, si heureuse... Et elle n'arrive pas !...

Ils restèrent un instant face à face, sans rien dire.

— Il lui sera peut-être arrivé malheur, dit le père, je vais voir !...

Il sortit, se dirigea vers son atelier pendant que sa femme allait chez les voisins, inquiète, à la recherche de son enfant.

A minuit, on se décida à prévenir le commissaire de police; le lendemain le parquet fut avisé.

\*  
\* \*

Deux jours après, au fond d'un ravin du côté de Mazargues, on trouva le cadavre de l'enfant. Elle avait été étranglée après avoir été violée. Le père fut appelé pour reconnaître la petite morte.

— Voici, lui dit le commissaire de police en lui tendant une pièce de cinq francs, ce qu'on a trouvé dans une des poches du tablier de la pauvre petite.

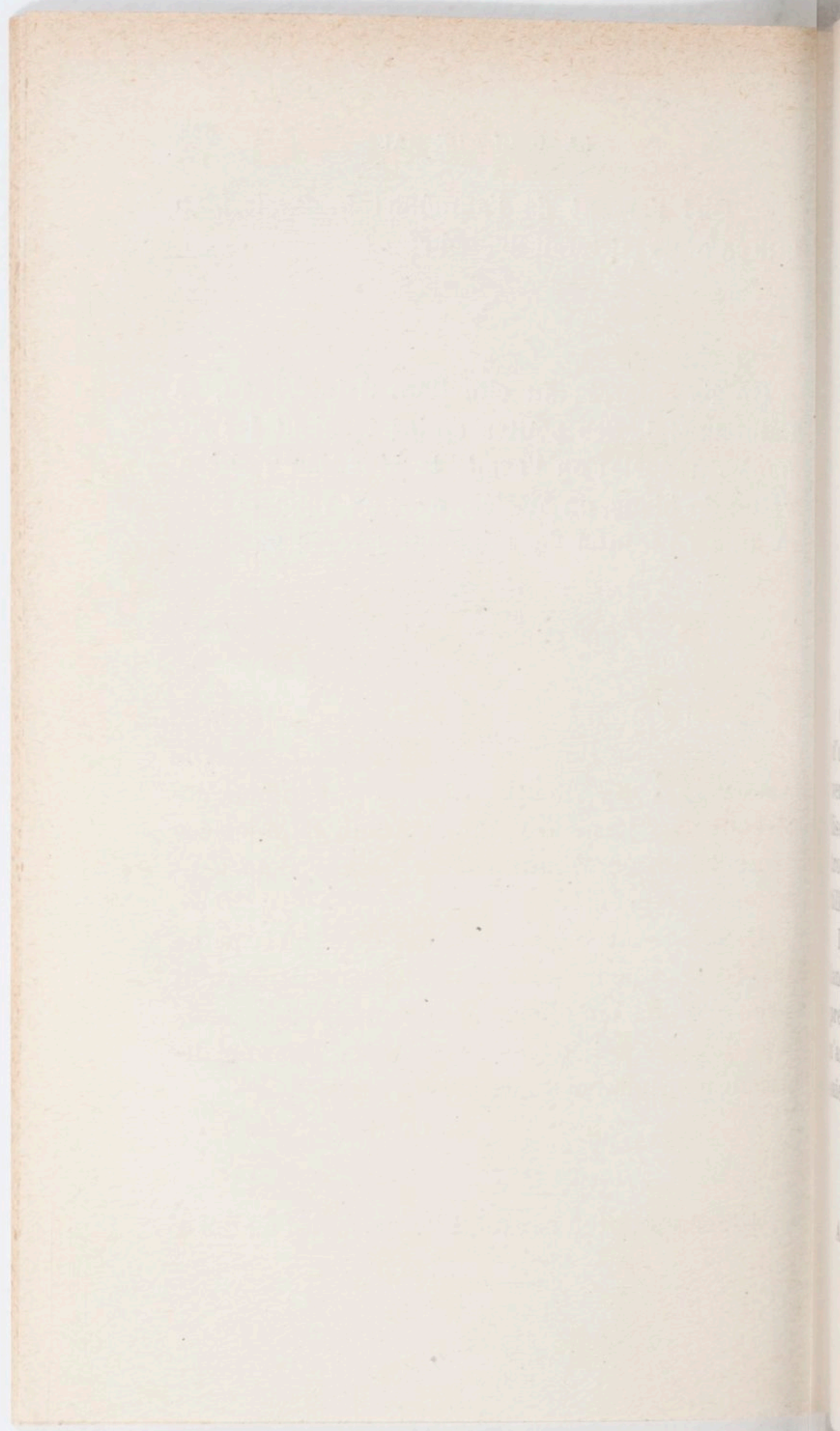
Le père fit un bond en arrière, puis il s'écria, en portant la main au front :

---

— Oh ! l'argent de l'aumône ! Je savais bien que ça nous porterait malheur!...

\*  
\* \*

On l'a enterrée au cimetière Saint-Pierre, la Belle-de-Mai. Ses petites amies tenaient les rubans du poêle; on l'avait, la blondine Thérèse, vêtue de blanc, en mariée, avec un voile de tulle et une couronne de mignonnes roses pompon.



## SONNETTE POUR LES SACREMENTS

---

★  
★ ★

Ce qui suit est la véridique histoire de la chute d'un ange, mon cousin Sidoine Bérû, dont la vertu fut mise à mal, il y a six mois, par deux polissons de Parisiens auxquels s'étaient associées trois jeunes personnes peu vertueuses, mais gentilles comme tout.

Il conviendrait peut-être de dire qu'à peine lancé sur la pente de l'immoralité, ledit Bérû fit preuve d'une canaillerie bien remarquable, mais n'anticipons pas sur les événements, comme disaient les romanciers de la Restauration.

★  
★ ★

Adoncques mon cousin Sidoine venait de quit-

ter, à dix-neuf ans, le séminaire de Lyon, une ville où les endroits où l'on s'amuse sont tristes, et il avait été envoyé à Paris pour régler je ne sais quelle affaire commerciale. Sa première visite avait été pour Notre-Dame de la Galette, la seconde pour Saint-Etienne du Mont et la troisième pour Notre-Dame des Victoires. Après s'être livré à une assez grande consommation de cierges dans ces trois établissements, il avait daigné venir me serrer la main.

Je ne l'avais pas vu depuis dix ans, ce brave Sidoine et pourtant je le reconnus tout de suite. Il était toujours aussi mal ficelé, aussi lugubrement vêtu de couleur noire; il regardait en dessous comme par le passé et il avait ce parler plein d'onction qu'on apprend au séminaire, comme au Conservatoire on apprend à rouler les *r*.

Pas vilain garçon du tout, malgré cela. Cet animal-là aurait fait un cabotin remarquable. Il avait le masque tragique, la lèvre était rouge et épaisse, les cheveux noirs étaient bien plantés et drus.

\*  
\* \*

— Tu dînes avec moi ? lui dis-je.

— Pas ce soir, mon cousin, j'ai promis.

— Promis, promis! Mais à qui donc? Tu ne connais que moi à Paris. Est-ce que déjà tu aurais?...

— Oh! fit-il en rougissant comme rougit Léa d'Asco quand on lui parle de ses aventures aériennes, oh! mon cousin, pouvez-vous croire? Si je vous refuse, c'est que...

— C'est?...

— Eh bien, c'est qu'aujourd'hui c'est vendredi; j'ai l'habitude de manger maigre et je ne voudrais pas vous forcer...

— Ta, ta, ta! Tu es en voyage et un voyageur a des dispenses de droit, si je me rappelle bien mes auteurs religieux.

— De grâce, mon cousin, n'insistez pas!

— Soit. Mais promets-moi, demain, de m'accompagner chez un ami.

— Oh! cela, je vous le promets.

\*  
\* \*

Il s'était débité de bien incommensurables bêtises, ce soir-là, vers dix heures dans le cabinet particulier où nous avions dîné mon cousin, deux amis, trois jeunes personnes et moi. Placé entre une superbe créature bête comme tout, grasse comme une oie, qui répondait au nom prétentieux

de Georgina et la petite Marion, un diable rose et blond de Montmartre, Sidoine avait successivement rougi, verdi, pâli, jauni en écoutant leurs propos salés et en défendant ses genoux contre l'invasion du flot montant de leurs jupes.

Les deux Parisiens laissaient faire les deux femmes, se contentant de temps en temps de lancer un mot pour les exciter à l'attaque.

Quand je me retirai, vers minuit, Sidoine était gris comme une compagnie de reîtres. Il avait bu pour se donner une contenance et, dame ! ça lui avait bien réussi ! Il récitait, l'infortuné, une page de Tertullien à Marion qui lui flanquait des pichenettes !

\*  
\* \*

Grâce à une savante application de compresses d'eau fraîche, le mal fut conjuré. Une heure après, les trois couples fraternisaient à qui mieux mieux. La lassitude s'emparait des soupeurs et on entendait plus de bruits de baisers que d'éclats de rire. En sa qualité de novice, Sidoine s'était rabattu sur Georgina, et s'il ne citait plus d'auteurs sacrés, ses mains ne demeuraient pas inactives au grand désespoir de l'aimable dinde qui, de temps en temps, poussait des cris inarticulés.

Dans l'autre coin du salon, les deux Parisiens tenaient un conciliabule.

— Ah ! mes enfants !... s'écria tout à coup l'un d'eux, celle-là est raide.

— Quoi donc ? quoi donc ? firent les autres.

— Avez-vous de l'argent sur vous ? continua le premier convive.

— De l'argent, ça dépend ! s'il ne t'en faut pas trop ?

— Voyons votre bourse. Figurez-vous que j'ai oublié mon portefeuille chez moi, à deux pas d'ici, à Neuilly, et que je serais bien en peine de payer l'addition.

L'ami exhiba son porte-monnaie.

— Pas assez, sacrebleu, exclama le soupeur ! Eh ! là-bas, vous, l'homme noir de Lyon, sortons donc ce vieux bas !

Sidoine, qui était en train de contempler, se modelant dans le clair obscur du corsage dégraffé, la gorge de Georgina, se dressa d'un bond.

\*  
\* \*

— Dame ! monsieur, je ne sais pas ! Je suis venu ici invité par mon cousin, mon argent est à l'hôtel. Enfin, si vous voulez ?

Il tendit son porte-monnaie. Il y avait onze francs dedans !

— Sacrebleu, mon petit, vous ne ferez pas la fortune des tire-laine, dit le Parisien.

— Pané, dit Georgina, entre deux hoquets. Sidoine était atterré.

— Messieurs, dit le Parisien, la situation est grave. Nous venons de nous rendre coupables d'un délit prévu et puni par le code pénal...

— Ah ! mince alors ! fit Marion.

— ... Et nous sommes dans la situation des gens qu'on va conduire au poste.

— Au poste ! Jamais ! dirent les femmes.

— Au poste, monsieur, vous avez dit : au poste, s'écria Sidoine d'une voix altérée !

— Oui, mon petit, à moins que vous ne vouliez attendre mon retour de Neuilly ou le retour de Léon qui demeure à Maison-Laffitte. Il est évident qu'on va bientôt apporter la note et qu'une longue attente indisposera l'aubergiste contre nous !

Sidoine s'était écroulé sur le divan. La tête dans les mains, il réfléchissait.

— Eh bien je vais vous sauver, moi !

Il prit son chapeau dans l'antichambre et se précipita dehors, suivi à distance par un de ses compagnons. Les trois femmes, après leur départ, partirent d'un violent éclat de rire.

— Cet animal de Roger, s'écria Marion, s'entend-il bien à monter un bateau !

— Bah, ma fille, fit modestement Roger, on fait ce qu'on peut.

\*  
\* \*

Un quart d'heure après, Sidoine, revenait, grave.

— Tenez, monsieur, dit-il à Roger en lui tendant deux billets de cent francs, voici ce que vient de me prêter un ami ! Dieu veuille que je n'aie pas compromis le salut de mon âme !

Roger stupéfait prit l'argent pendant que Marion s'écriait en exécutant un cavalier sur le divan :

— Ah ! zut alors ! Il est rien chouette, le Lyonnais ! Trouver dix louis en un quart d'heure, à quatre heures du matin ! On n'a pas idée de cela à Batignolles ! Viens ici, que je t'embrasse !

Mais Sidoine avait filé, à l'anglaise, en compagnie de Georgina, vers les hauteurs cythérées de la rue Mosnier.

\*  
\* \*

Au milieu du brouhaha, Léon rentra, riant à

ventre déboutonné, se tordant, pleurant de joie.

— Ah ! mes enfants, fit-il, figurez-vous que le Lyonnais m'a conduit près d'ici, à l'église de L... Il a sonné à la grille des sacrements de nuit. Je me suis faufilé derrière lui. Le sacristain est arrivé, ronchonnant. Mon Sidoine demande un prêtre. Le prêtre arrive, il le connaissait, paraît-il, et lui emprunte deux cents francs pour payer les dégats que vient soi-disant de faire son cocher dont le cheval s'est emballé ! Le prêtre coupe là dedans et donne les dix louis ! Hein, il est rudement fort ce gaillard-là !

Les femmes avaient écouté, dégrisées par l'admiration et la surprise.

— Eh bien, mes enfants, dit la petite Marion en guise de moralité, quand celui-là sera un peu dégrossi, quel poseur de lapins ça va faire ! Méfiance ! méfiance !

\*  
\* \*

• Nous nous séparâmes sur cette sage réflexion.

N'avais-je pas raison de vous dire en commençant que mon cousin Sidoine Bérus, le vertueux Sidoine, avait mis les deux pieds à la fois dans un abîme d'immoralité et de canaillerie !

---

## SEPARATION DE CORPS

---

Lorsque Félicien Dumouchet alla, quelques semaines après la chute du maréchal, prendre possession du poste élevé qu'il avait conquis en déblatérant contre le Seize-Mai dans les antichambres des futurs ministres, il se garda bien d'emmener avec lui la plaintive et dévote madame Dumouchet. Le nouveau haut fonctionnaire ne tenait pas du tout à rendre la bourgeoisie du chef-lieu de la Marne-Supérieure témoin des scènes que lui faisait à tout propos l'acariâtre épouse à laquelle il était uni.

— Plus tard, se disait-il, quand j'aurai assez de prestige pour lui inspirer une crainte respectueuse, je la prierai de venir passer quelque mois dans mon trou.

Il pensait raisonner sagement, le... fonctionnaire qu'il était!... Hélas!...

\*  
\* \*

Victoire Dumouchet était donc restée à Paris, dans son petit appartement du boulevard Montparnasse, à deux pas de Notre-Dame des Champs, une bonbonnière de dévote, au milieu de laquelle l'intrusion d'un ambitieux avait apporté le plus grand des désordres. D'abord le portrait du premier mari de Victoire, un entrepreneur que Pie IX avait fait, moyennant finance, commandeur de l'Éperon d'or, avait disparu, remisé au fond du grenier, en compagnie de l'image du « pontife vénéré », comme disait Victoire lorsque Félicien n'était pas là. Puis, ç'avait été un déménagement général des objets de piété qui tapissaient les murs et que le nouveau mari avait relégués dans la chambre de sa femme. Je ne parle que pour mémoire des discussions sans fin que la divergence d'opinions en matière religieuse avait fait naître au sein du ménage.

Félicien avait courbé la tête pendant que la réaction cléricale triomphait, mais il s'était bien promis de se venger des avanies qu'il avait eu à subir de la part de certains amis de l'entrepreneur défunt, qui avaient continué à fréquenter le salon de la veuve et qui, à l'occasion, lui décochaient doucereusement des brocards de dévots.

Sans fortune, n'ayant pour vivre que ses hono-

raires problématiques d'avocat sans causes grassement rémunérées, Félicien s'était marié par ambition. La veuve, à son avis, devait avoir le sac; mais, au lendemain du mariage, la désillusion fut grande. L'entrepreneur n'avait laissé à sa femme que l'usufruit de ses biens. La perspective était loin d'être gaie, aussi l'avocat se lança-t-il dans la politique, flairant le vent, et il arriva à décrocher la timbale, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Il s'agissait maintenant de rompre des chaînes devenues trop lourdes à porter. Pendant longtemps, alors que les fortes têtes de la préfecture qui le voyaient plongé dans de laborieuses méditations supposaient qu'il songeait aux intérêts et au bien-être de ses administrés, Félicien roula dans sa tête les plus machiavéliques projets. Le visage couperosé de sa vieille bigote de femme lui apparaissait en rêve et il lui fallait au moins une station de deux heures dans le nid capitonné de cretonne à fleurs d'une jeune personne de l'endroit, pour rasséréner son visage et amener la paix dans son esprit troublé.

\*  
\* \*

Le plan fut enfin tracé et reçut son exécution. Victoire arriva un beau matin, flanquée d'une

femme de chambre qui avait des allures de béguine et s'installa chez son mari. Dès le lendemain, elle courait les églises, visitait l'évêque et les curés, assistait régulièrement à la messe et aux offices pendant que son mari, plein d'affliction, répondait aux autorités que stupéfiait cette conduite par des phrases évasives, par des explications à double sens à la suite desquelles les auditeurs du fonctionnaire quittaient celui-ci parfaitement convaincus que sa femme était atteinte de la monomanie religieuse.

On plaignit beaucoup Félicien dans le département.

\*  
\* \*

Victoire était aux anges. Son mari ne la contrariait en aucune façon. Elle pouvait en province, mieux qu'à Paris, réaliser enfin son rêve, car elle aimait à la folie se sentir mêlée aux intrigues de sacristie nouées à l'ombre des soutanes noires ; elle adorait les confidences échangées à propos de congrégations, d'œuvres pieuses, au travers du guichet grillé du confessionnal, dans le demi-jour des églises quasi désertes qu'animait seul le sussurrement des lèvres de dévotes récitant leurs oraisons.

De leur côté, les prêtres enchantés d'avoir une pareille alliée dans le camp ennemi, la stylaient

de leur mieux et comptaient beaucoup sur elle, lorsque viendrait l'heure du grand combat, car la dissolution des congrégations était décidée en haut lieu et Félicien avait promis, pour sa part, d'exécuter rigoureusement les ordres qu'il recevrait de ses chefs.

\*  
\* \*

Le grand jour arriva. La troupe savamment guidée avait fermé les issues de la capucinière, où une trentaine de gaillards en robes de bure s'apprêtaient à se moquer absolument des lois de leur pays. On força la porte extérieure du couvent, puis on fit en règle le siège de la chapelle, dernier refuge des insurgés. Bien que la grille eût été consolidée au moyen de forts madriers, elle ne tarda pas à céder et les bons gendarmes, calmes et dignes, empoignèrent les révérends comme de simples Jean Hiroux et les mirent fort proprement à la porte. Les soutiens du trône et de l'autel qui assistaient les frocards se le tinrent pour dit et filèrent sans bruit. Seule, une femme refusa de sortir et il fallut l'expulser violemment. Cette femme c'était madame Félicien Dumouchet.

\*  
\* \*

Le scandale fut énorme et Félicien profita de l'occasion pour recommencer la campagne contre

sa femme. Les premières accusations de folie religieuse se renouvelèrent. Il y eut des querelles de ménage, madame réintégra à Paris, et on plaida en séparation.

Ce fut un avocat parisien qui défendit l'épouse dévote. Il était arrivé deux jours avant la date fixée, avait fait ses visites, et le jour de l'audience, assis à côté du défenseur du fonctionnaire, il causait familièrement avec lui. L'affluence était énorme, bien qu'on ne s'attendît pas à des révélations croustillantes.

L'avocat de province prit le premier la parole et demanda au nom de l'administration outragée que pareille femme ne continuât pas à compromettre un fonctionnaire estimé. Et, pour donner des documents à l'appui de son dire, il se mit en devoir de lire certaines lettres faisant partie d'une correspondance échangée entre la dévote et ses protégés du clergé.

— Oui, messieurs, dit-il, en faisant un bel effet de manchettes, madame nous a compromis, elle a cherché à briser notre carrière, elle n'a pas craint d'adresser à nos ennemis des lettres contenant des quasi-engagements !... En voulez-vous la preuve ?

Et il lut :

.....Mon gros chien-chien aimé.

Jamais pareille appellation ne s'était présentée

sous la plume de l'austère Victoire, aussi l'avocat s'arrêta-t-il, interloqué...

Mais son collègue avait saisi le papier au vol et l'avait rapidement parcouru.

— ... Il faut, en vérité, messieurs, dit-il d'une voix grave, que nos adversaires soient bien imprudents pour apporter de pareils documents ici, Savez-vous de qui est cette lettre ? de mademoiselle Lili Tambour, une... modiste fort connue ici ! Et savez-vous à qui elle est adressée ? A monsieur Félicien Dumouchet, le plaignant !

... Vous allez voir quels sont les rapports qui existent entre ces deux personnages !

Et l'avocat donna lecture de la missive qui émanait de la jeune personne au boudoir tendu de cretonne. Nous n'osons la reproduire.

\*  
\* \*

Félicien, conspué, entendit prononcer la séparation au profit de sa femme. Il fut, de plus, condamné à lui servir six mille francs de pension viagère. Depuis, il maudit les avocats de Paris, ses ex-collègues, et les reconnaît comme ses maîtres en machiavélisme.

---



## LA REVANCHE DE FRANÇOIS

---

Le maire du bourg des Saulaies, gros village du pays manceau, n'aimait pas, ah ! mais, pas du tout, le gars François Miron, fils du père Miron, le maréchal-ferrant.

D'où venait cette animosité que le magistrat manifestait hautement toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion ?

Les amis de François racontaient là-dessus des choses qui faisaient rougir les filles qui les entendaient. Les femmes se chuchotaient à l'oreille des ragots de lavoir où il était question du franc parler de François et de son attitude débraillée au café, où l'attiraient parfois les beaux yeux de la grosse Catherine qu'il allait épouser.

Les vieux haussaient les épaules quand on les questionnait à ce sujet. Ils prétendaient, — et ils

avaient raison, ces sages, — que le maire ferait mieux de s'occuper de son travail et qu'il avait tout à gagner en laissant en paix le gars François, qui finirait par lui jouer un tour de sa façon.

\*  
\* \*

Le mariage de François et de Catherine était décidé. Les invitations avaient été faites à la ronde. La mère Miron avait décroché ses plus beaux jambons et marqué d'un fil rouge à la patte les poulets et les dindons qui devaient occuper la place d'honneur sur la table, au banquet nuptial.

La veille, Catherine était allée à la ville faire quelques emplettes; elle en était revenue avec le maire qui avait longtemps causé avec elle.

Quand elle fut de retour, son futur la trouva préoccupée.

Que s'était-il passé à la ville?

François eut beau questionner; Catherine, triste, maussade, ne lui répondit que d'une façon évasive.

La noce eut lieu le lendemain par un gai soleil d'avril. On se rendit à la mairie d'abord, puis à l'église.

François remarqua que le maire, en prononçant les paroles sacramentelles, avait pris un pe-

tit air ironique, pas rassurant du tout. Il rapprocha cette particularité de la gêne qu'avait éprouvée Catherine, la veille, en répondant à ses questions et parut être en proie à une vive contrariété.

Mais Catherine paraissait si rayonnante, à part une légère émotion qui pouvait être mise sur le compte de l'influence produite sur elle par la cérémonie, que François se rassura bien vite.

On revint à la maison du marié et le festin commença, interminable, bruyant comme tous les festins de campagnards, mangeurs solides, buveurs intrépides que dix heures consécutives de goinfrerie et de *beuverie* n'effraient point.

Le cidre, l'eau-de-vie et le vin de Saumur aidant, les convives ne s'aperçurent qu'imparfaitement, vers minuit, de la disparition des mariés.

Et puis, après tout, que leur importait?

\*  
\* \*

Quand ils furent seuls, François remarqua que les craintes manifestées la veille par Catherine augmentaient. Il la rassura de son mieux, et il y réussit, paraît-il, car le silence le plus profond se fit peu après dans la chambre.

Le lendemain matin, Catherine dormait profondément; son visage, légèrement pâli par les émotions de la nuit, était calme et reposé.

François, qui venait de se lever, la regardait avec attendrissement lorsqu'elle s'éveilla. Elle chercha à se reconnaître, ce qui ne fut pas long : la réalité de son rêve était devant elle. Son mari l'embrassa.

Puis, les souvenirs de la veille lui revenant à l'esprit, il lui demanda :

— Maintenant, ma petite femme, j'espère que tu pourras me dire ce qu'a pu te raconter ce vilain maire pour te faire tant de peine.

Catherine rougit et cacha sa tête sous les draps.

François insista, insista, et finit par obtenir une explication confuse dans laquelle il était question de pièce en perce : un mot familier à M. le maire, ancien tonnelier retiré.

Les amoureux ont l'intuition prompt, paraît-il, car François avait compris.

\*  
\* \*

Le lendemain il saluait le maire qui traversait la place du village. Surpris, ce dernier lui rendit son salut. Trois jours après, François trouvait le moyen d'adresser la parole à son ennemi et, au bout de quinze jours, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Les habitants des Saulaies n'en revenaient pas.

Ils furent bien plus étonnés quand, un dimanche, au sortir de la messe, ils virent le maire se diriger vers la maison de François qui l'avait invité à déjeuner.

L'ancien adversaire du maire attendait son invité sur le seuil de sa porte. Catherine lui fit sa plus belle révérence et l'on se mit à table. François avait invité une demi-douzaine de parents et on avait mis les petits plats dans les grands.

Le dîner fut gai. Le maire, beau convive, buvait comme un Templier et mangeait comme un ogre. Au dessert, ses yeux clignotaient et il tenait à Catherine, assise à sa droite, des propos attendris.

François s'était levé de table pour aller chercher dans un coin une vieille bouteille poudreuse.

— C'est du bon, monsieur le maire, et nous allons en boire un coup à la santé de la bourgeoise, dit-il.

Et il versa à la ronde.

On trinqua et le maire, plus altéré que de coutume, porta le premier son verre à sa bouche.

Tout à coup il poussa une exclamation qui n'avait rien d'officiel et cracha le vin qu'il venait de boire. Le breuvage était atroce : jamais vin, si mauvais qu'il fût, n'avait eu un goût pareil.

— Tiens, tiens, dit François d'un ton goguenard, il ne vous convient pas, monsieur le maire?

C'est pourtant celui de la pièce dont vous avez parlé et que j'ai mise en perce.

Le maire fit contre mauvaise fortune bon cœur et on prétend qu'il n'en voulut pas trop à François.

---

## LE SAC DE MAROQUIN

---

Je parie que si on demande au premier Parisien venu quel est le coin le plus grouillant de Paris, vers quatre heures du soir, ce Parisien, fût-il de la province, comme votre serviteur, répondra sans hésiter :

— Le carrefour Montmartre, parbleu !

Et le Parisien, fût-il provincial, aura raison.

C'était pourtant là qu'il l'avait rencontrée sur le refuge orné d'un sergent de ville et d'un réverbère, établi à l'entrée du boulevard Poissonnière.

« Il » c'était mon ami Marcel. « Elle » c'était...

Au fait, j'ai bien le temps de vous le dire.

\*  
\* \* \*

Elle allait essayer de traverser la chaussée encombrée de voitures se heurtant, de chevaux pié-

tinant sur place, de cochers s'engueulant; déjà elle posait sur le sol son petit pied, lorsqu'elle se sentit retenir.

Un coupé de maître luisant, propre comme un sou neuf, attelé d'un cheval dont le trot était assourdi par le pavage en bois, arrivait sur le refuge.

Elle se retourna et remercia d'un sourire Marcel qui l'avait retenue.

Oh ! ce sourire !... Marcel était pris.

Le sergent de ville qui contemplait avec attention depuis environ une heure les fenêtres, closes d'ailleurs, d'un appartement sis au quatrième, comme disent les propriétaires et les huissiers, daigna revenir au sentiment des choses d'ici-bas. Une cinquantaine de personnes étaient entassées sur le refuge étroit; toutes se plaignaient à qui mieux mieux. Le flot montant et descendant des voitures était toujours le même. Le sous-ordre de M. Camescasse fit un geste : le flot s'arrêta un instant et les prisonniers furent délivrés.

Elle prit la rue Montmartre. Marcel la suivit.

\*  
\* \*

Serrée dans son manteau de fausse loutre qui ondoyait à chaque mouvement du corps souple, portant la tête haute, une tête spirituelle de gamine

parisienne aux yeux bleus, au nez incorrect, les cheveux blonds nattés en chignon serré découvrant la nuque, elle allait légère, comme Mignon dansant la danse des œufs, faisant clac, clac, avec ses talons sur le bitume du trottoir.

— Mademoiselle !...

C'était Marcel qui se lançait.

Pas de réponse.

Ils firent ainsi vingt pas, l'un suivant l'autre.

— Madame !...

C'était encore Marcel, qui n'obtint, du reste, pas plus de succès que la première fois.

En suiveur acharné, il ne se découragea pas.

Elle allait maintenant moins vite, en personne certaine de ne plus être en retard après s'être pressée. Rue Saint-Honoré elle s'arrêta devant un étalage sans s'inquiéter des bousculades. Un passant plus distrait ou plus affairé que les autres la heurta très fort, et un objet qu'elle tenait à la main roula sur le sol. Marcel ramassa l'objet.

\*  
\* \*

C'était un tout mignon petit sac de maroquin à l'armature nikelée, fleurant bon comme tout le cuir de Russie, une microscopique valise comme doivent en avoir les fées mignonnes pour serrer leurs atours quand elles voyagent.

Marcel lui tendit le sac :

— Mademoiselle, voici la seconde fois que...

Elle l'interrompit :

— Parbleu, si vous continuez à me suivre, vous trouverez certainement l'occasion de...

Et le reste de la phrase se perdit dans un éclat de rire argentin.

Marcel était devenu rouge, mais rouge !...

Elle reprit sa course ; ils marchaient maintenant à côté l'un de l'autre ; lui, soupirant d'un air parfaitement ridicule ; elle, riant sous cape, les yeux pétillants de malice dans l'ombre projetée par le bord immense de son chapeau de feutre.

Tout à coup elle glissa et se serait, ma foi, parfaitement étalée si Marcel ne se fût trouvé là.

— Là, je vous disais bien que ça vous arriverait, fit-elle.

Et, bravement, elle prit son bras.

— Où allez-vous ? Moi, je vais au Palais-Royal.

— Moi aussi.

Ils cheminèrent. Elle, égayant les rues pleines de gens affairés de son rire fou ; lui, l'admirant.

Sur le trottoir du Palais-Royal, ils s'arrêtèrent et se regardèrent en face ; tout ne pouvait pas être fini ainsi, on se reverrait.

— Mademoiselle, hasarda Marcel, si j'osais...

Il la regarda : elle souriait. Il osa...

— ... Vous offrir à dîner avec moi, je vous conduirais.

Elle poussa les hauts cris ; ses parents l'attendaient à sept heures... elle avait prétexté une course, à l'atelier, pour être libre de bonne heure, afin d'aller voir les boutiques. Bref, elle refusa si catégoriquement que, dix minutes après, ils étaient installés en face d'un potage fumant dans la grande salle d'un restaurant..

— Pas de cabinet ! avait déclaré la mignonne.

En la débarrassant de son manteau, Marcel avait regardé le petit sac d'un air attendri et avait fait mine de l'ouvrir.

Il n'en eut pas le temps. Elle prit son bien et le garda à côté d'elle, sur la table.

— Il doit y avoir là dedans des choses bien précieuses, fit l'insidieux Marcel.

— Précieuses, en effet, dit-elle presque sèchement.

— Oh ! excusez-moi, mademoiselle... Au fait, mademoiselle?...

— Lucy...

— Mademoiselle Lucy, dit gravement mon ami, je vous présente M. Marcel, sauveteur breveté de votre personne... et de votre sac!...

\*  
\* \*

Le dîner se termina en dinette d'amoureux.

Marcel et Lucy scandalisèrent un notaire de province qui dînait avec sa dame à côté d'eux et qui paya son addition en accompagnant cette opération financière d'un ouragan de réflexions fortement notariales.

Lucy était fort gaie, un peu grise peut-être. Ils sortirent et se mirent en devoir de regagner les hauteurs du quartier de l'Europe. Elle frissonnait, car un vent assez vif soufflait.

En marchant, sous la lumière pâle des globes de l'avenue de l'Opéra, Marcel la regardait. Elle était si frêle, si jolie, si pure qu'il eut comme un remords. Il voulait héler un fiacre, la jeter dedans, fermer la portière, et s'enfuir après n'importe où, boire n'importe quoi, pour oublier.

\*  
\* \*

Une demi-heure après, Marcel était étendu dans son grand fauteuil, en face du poêle ronflant de l'atelier. Derrière la portière de lampas vert-bouteille on entendait un froufrou de jupes.

La tête de Lucy apparut au travers de la fente des rideaux.

— Mon petit sac, s'il vous plaît, fit-elle d'une voix de mendiante.

Le sac était posé sur le manteau. Marcel le lui passa et revint s'asseoir, pensif, en homme qui

est sur le point de commettre une mauvaise action.

— Monsieur, je vous salue, dit-on derrière lui.

C'était Lucy, provocante, l'œil allumé, la poitrine en arrêt, enveloppée d'une longue chemise de foulard gris clair qui moulait son corps de vierge.

— Là, dit-elle en venant s'asseoir sur les genoux de Marcel et en lui montrant ses petits pieds quasi enveloppés dans l'étoffe souple, comme cela je n'aurai pas froid, mon sauveteur.

Par l'entre-bâillement des rideaux, Marcel vit le mignon petit sac qui bâillait, vide, triste, oublié au beau milieu du lit.



## SOUS BOIS

---

Le vieux Claude venait de chausser ses souliers ferrés; il s'étirait, frottait ses yeux encore gonflés par le sommeil, bâillant, s'ébrouant comme un cheval à la mangeoire, pestant contre le sacré chien de temps qu'il faisait ce matin-là : un brouillard à couper au couteau. Puis il alla vers la huche, se tailla dans la miche un chanteau de pain qu'il mangea en l'arrosant d'un bon coup d'eau-de-vie de cidre. Il poussa deux : Hum ! hum ! de satisfaction. Ça allait mieux maintenant !

Il ouvrit ensuite la porte et l'air frais pénétra dans la salle enfumée. Dans la soupente, on entendit un bruit de paille et de linge remués.

— C'est toi, père ? dit une voix de femme.

— Oui, c'est moi, Didine, je m'en vais à la ville :

on m'attend avant midi pour régler les comptes de la semaine. Je ne rentrerai pas avant la nuit. A ce soir, fille, sois bien sage !

— A ce soir, père !

Le vieux sortit, refermant la porte derrière lui.

\*  
\* \*

Au dehors, le calme 'était absolu. A peine entendait-on, dans les haies, le bruit que faisaient les oiseaux blottis frileusement sous les feuilles. Le pas du bonhomme résonnait, dans l'atmosphère fuligineuse, comme un tambour voilé de deuil. Quand il eut fait environ une demi-lieu, un premier rayon de soleil perça l'opacité du brouillard. Claude allait atteindre la lisière de la forêt, de cette forêt qui était son domaine en dépit des gardes et des gendarmes, car il était braconnier de profession, le plus vieux pirate sylvestre du pays. Déjà la brume se dissipait, se fondait, reculait sous les efforts de la lumière, Le murmure confus de mille chants d'oiseaux semblait accompagner en sourdine des bruits plus éclatants : beuglements de bœufs, aboiements de chiens de ferme, claironnées de coqs ; de temps en temps une alouette quittait le sillon et piquait droit vers le ciel, en pépiant.



Quand Claude eut dépassé la lisière de la forêt, les bruits devinrent plus rares et plus mystérieux : les fauves dormaient et les oisillons avaient quitté leur abri pour aller marauder dans la plaine. Un bruit fit tressaillir le braconnier ; mais il songea qu'il était sans armes et qu'en définitive tout le monde avait le droit de se promener à la fraîche, dans les bois. Il continua sa route. Le bruit devint plus perceptible : c'étaient des coups sourds, régulièrement espacés... Quelque bûcheron matinal qui s'escrimait à grands coups de cognée contre un tronc d'arbre ! Rien de plus naturel.

Claude arriva au bord d'une clairière et jeta autour de lui un regard soupçonneux.

— Bonjour, papa, fit une voix joyeuse ! Bigre ! vous n'avez pas peur du brouillard, vous !

— Ni toi non plus, mon petit !

Il traversa la clairière et se trouva en face d'un solide garçon qui était en train d'abattre un hêtre.

Le bûcheron lui tendit sa gourde.

— La goutte, papa ?

— Veux bien, fieu ! Sacré chien de temps ! On dirait qu'on avale des grenouilles !

Et il accola longuement la bouteille treillissée.

— Vous allez à la ville, papa? interrogea le garçon.

— Oui, fit le vieux, c'est-à-dire oui et non. J'y vas et j'y vas pas... Mais quoi donc que ça peut te faire? T'es curieux, ce matin!

— Oh! moi! Rien. C'est pas mes affaires, pour sûr. Et la Claudine? Elle va bien?

— T'es encore curieux, mon petit Jules! Quoi donc que ça peut te faire, qu'elle aille bien ou pas? Puisque je t'ai dit qu'elle ne serait pas pour toi?

— Bah! papa, on dit tant de choses!

— Moi, je dis bien ce que je dis. Ma fille ne sera jamais pour toi, parce que tu es fils de garde et que les gardes sont mes ennemis. C'est tout de la canaille, et toi, t'es graine de canaille! C'est dit, pas?

Et il s'éloigna, sentant la colère le gagner.

— Tout ça, père Claude, lui cria le gars quand il fut à dix pas, c'est de la foutaise. Claudine m'aime, je l'aime, vous n'y pourrez rien de rien!

Le vieux haussa les épaules et hâta le pas.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, la sourde irritation qui s'était emparée de lui, dégénérait en violente colère.

— Sacrées filles, disait-il, quand ça les prend, c'est pis que chiennes en chaleur.

... Je vous demande un peu... si cette sacrée

Claudine, qui est une belle fille, ne pouvait pas choisir un autre garçon que ce Jules, un mauvais bûcheron, un fils de *piqueux*, de domestique ! Mais ça ne se fera pas, ça ne se fera pas, crédié !

Et il gesticulait, des frissons passaient sur sa face ridée que blanchissait une barbe vieille de huit jours. Tout à coup il s'arrêta et réfléchit.

— Ça pourrait peut-être bien aller comme ça ? dit-il...

Il quitta le sentier battu et s'enfonça dans un taillis. Quelques instants après, il reprenait le chemin qu'il avait suivi. Sous sa blouse, il maintenait un fusil dont la crosse de noyer poli lui battait la cuisse.

Jules avait vigoureusement attaqué le hêtre, l'entaille rougeâtre saignait au soleil, les copeaux s'amoncelaient à la base du tronc, le long duquel pendait la corde qui devait servir à abattre l'arbre. Le bûcheron cognait dur, s'arrêtant de temps en temps pour s'essuyer le front. Le père Claude arriva sans bruit jusqu'à vingt pas de lui. Il examina son fusil, changea les capsules, visa lentement et fit feu.

Jules atteint à la tête, boula comme un lièvre. Il était mort sans pousser un cri.

— On a encore l'œil, dit le vieux !

Il s'approcha du cadavre, le traîna à quelques pas du pied du hêtre et prit la cognée. Bientôt

l'arbre chancela, des craquements se firent entendre, le père Claude donna encore un ou deux coups, puis il prit la corde, la fit passer derrière le tronc lisse d'un bouleau et hâla de toutes ses forces.

L'arbre sembla exhiler sa dernière plainte dans un craquement terrible, et le tronc ébranché s'abattit avec fracas dans la clairière, écrasant la tête de Jules, dont la cervelle jaillit de toutes parts.

Le vieux examina attentivement son ouvrage.

— Que ceux de la justice aillent chercher la balle, à présent, dit-il !

Et il s'éloigna de son pas lourd en murmurant :

— Claudine ne sera jamais la bru d'un garde-chasse !

---

## TIMIDE !

---

Quand il fut nommé sous-lieutenant au 156<sup>e</sup>, après dix ans de services excellents comme sous-officier, Victor Laugier, à la grande surprise de ses camarades, se montra assez vexé. Néanmoins il dissimula sa mauvaise humeur et le traditionnel punch d'adieux flamba avec autant d'éclat que les précédents.

L'adjudant ne s'attendait pas à cet excès d'honneur ; ses notes étaient bonnes et son colonel l'avait maintes fois complimenté ; mais il comptait sur un avancement moins brillant et croyait être nommé à un poste modeste dans les bureaux ou en Algérie. Il fallut accepter pourtant. Avant de rejoindre son nouveau régiment, il alla passer quelques jours au pays, dans un chef-lieu de canton de la Haute-Loire et régler avec son no-

taire l'emploi des fermages arriérés de son petit bien. Victor Laugier était orphelin.

C'est qu'il allait avoir maintenant à entretenir un bel uniforme, il faudrait aller dans le monde, chez les supérieurs, chez les « autorités », acheter des gants glacés et des bottines de bal ; toutes choses que Victor ne voyait pas sans terreur mises à sa portée ; non qu'il fût avare, mais c'était un simple, pis qu'un simple : un timide.

\*  
\* \*

Quand il se présenta devant ses nouveaux camarades, un salut bien franc, même un peu maladroit, l'eût mis d'emblée de pair avec eux, mais sa lourde nature de montagnard reprit le dessus ; il fut embarrassé, diffus, obséquieux, timide par-dessus tout. On le mit de suite au rancart. Il accepta sa nouvelle situation sans trop se fâcher. On le laissait tranquille, comme un ours dans sa cage, c'était tout ce qu'il désirait. Cela dura deux ans, deux années de paix et de bonheur ; Victor faisait admirablement son service, ses notes étaient bonnes ; son colonel, noble à douze particules et grand ami des princes, ne le rudoyait pas trop, lorsqu'arriva un jeune apprenti guerrier frais émoulu de Saint-Cyr, neveu de quelque illustre baderne de maréchal de France et aussi pourvu de particules que le colonel.

Le nouveau venu crut pouvoir plaisanter avec Victor Laugier sur la durée de l'avancement dans l'armée. La première fois Victor ne répondit pas ; la seconde fois il regarda le nouveau venu de travers ; la troisième fois il lui envoya une carafe à la tête.

Il y eut duel, naturellement, et, en trois minutes et demie, à la seconde reprise le neveu du maréchal était envoyé *ad patres* le plus convenablement du monde.

La chose fit grand bruit, mais comme tout s'était passé très correctement, Victor Laugier ne put être inquiété. Le colonel aux particules n'en était pas moins fort en colère. A la suite d'une longue et peu intéressante correspondance entre le chef de corps et la division, le sous-lieutenant Victor Laugier fut détaché à Paris, dans un bureau de recrutement.

C'était une vie nouvelle qui commençait pour l'officier. Ce poste modeste, ce coin tranquille où il pourrait attendre patiemment l'heure de la retraite, il les tenait enfin ! Quelquefois un remords lui venait, il se disait qu'il avait été obligé de verser du sang pour obtenir ce qu'il désirait, mais ces réflexions ne duraient pas longtemps. Le brave qui l'avait provoqué était allé, selon lui, au-devant de la mort.

La vie monotone qu'il menait dans son poste

caserne de Montrouge lui plaisait. C'étaient toujours les mêmes imprimés à remplir, la même correspondance à signer, les mêmes conscrits ahuris à envoyer rejoindre leurs compagnies ou les mêmes réservistes blagueurs à renseigner. Au bout de trois mois de ce métier, il se figura que son beau temps de sergent-major était revenu et il se laissa vivre.

Il sortait peu, passait ses soirées chez sa propriétaire, une femme encore bien, madame Désambrois, veuve, disait-elle, d'un ancien piqueur de l'empereur. Elle vivait avec sa fille, une gamine de douze ans, au minois affilé, vicieuse comme un atelier de modistes.

Victor allait le soir prendre un verre de liqueur chez ces dames. La mère lui faisait la morale, l'appelait débauché, en riant, parce qu'il ne se mariait pas et qu'il avait déclaré, un soir, avoir le mariage en horreur. Les reproches étaient ponctués de soupirs et accompagnés de demi-aveux, dont un homme plus entreprenant que Victor eût certainement profité.

Pendant ces longues dissertations, la petite Aglaé allait, venait, trouvant toujours le moyen de frôler l'officier ou de déranger son sabre.

\*  
\* \*

Un jour qu'ils étaient seuls, madame Désam-

brois, allongée dans son fauteuil, Victor, courbé vers la cheminée et tisonnant, elle se pencha, passa son bras autour du cou du jeune homme qu'elle força à s'agenouiller, puis baissant la tête, elle le baisa longuement sur les lèvres. Il fallut cette manifestation non équivoque pour que Victor comprît qu'on l'aimait. Il laissa les choses aller leur cours; il but le véritable amour comme on avale une boisson insipide, sans se douter que la source allait bientôt être à jamais tarie.

Aglaé surveillait les deux amoureux sans qu'ils s'en doutassent. Elle allait avoir quinze ans; sa taille plate de gamine s'était formée, ses traits s'étaient régularisés, elle avait maintenant la laideur spirituelle et attrayante des petites Parisiennes.

Pendant un an, elle adora Victor comme un fakir adore la statue de Vichnou. Elle restait en contemplation devant lui, béatement. Sortait-il, elle allait occuper la place qu'il venait de quitter, oubliait-il quelque petit objet, elle s'en emparait et le serrait comme une relique.

L'officier, insouciant, se laissait aimer par la mère et ne voyait pas l'amour de la fille. Est-ce que cela comptait, cette mauvaise gamine?

\*  
\* \*

Un matin, au moment où il sortait de sa cham-

bre, Aglaé lui remit une lettre; il rentra pour la lire : elle le suivit. Pendant qu'il lisait elle lui sauta au cou et l'embrassa.

— Tiens ! se dit à part lui Victor en la repousant, c'est comme la mère, alors ! elles vont bien !

Puis, s'adressant à la petite qui s'accrochait à son bras, rouge, l'œil en feu :

— Voyons, Aglaé, n'as-tu pas honte ! qu'est-ce qui te prend ? Tu es folle !

— Non, non, je ne suis pas folle, Victor ! Il y a longtemps que je voulais te le dire. Je t'aime, je t'aime, et, continua-t-elle plus bas, je te veux!!!

Il allait céder lorsqu'un bruit sourd se fit entendre. Victor et la jeune fille se retournèrent. Sur le palier madame Désambrois gisait frappée d'une attaque d'apoplexie. Elle avait vu sa fille embrasser son amant; elle l'avait entendue le supplier.



La convalescence dura un an. Quand elle fut rétablie, madame Désambrois n'était plus que l'ombre d'elle-même. Un jour, elle fit appeler Victor, et, sans revenir sur leurs amours passées, elle lui demanda d'épouser sa fille. Il n'osa pas dire non, ne dit pas oui. Finalement, Aglaé étant entrée dans la chambre et lui ayant mis la main

dans la main dans un geste de complète réconciliation, il promet!...

. . . . .

\*  
\* \*

La lune de miel dura six mois, tout au plus. Un soir, à la sortie du théâtre, Aglaé s'égara en compagnie d'un étudiant. Pendant dix ans, elle a mené cette vie qui consiste à ne pas déjeuner le matin parce qu'on a trop bu dans la nuit, et à ne pas dîner le soir parce qu'on a trop pris d'absinthe.

La maman Désambrois, complètement impotente, donne maintenant dans les alcools.

Il a pris sa retraite le mois dernier, le sous-lieutenant de recrutement Victor Laugier, il est parti comme un gêneur, saluant gauchement ses supérieurs et ses subordonnés.

La veille de son départ pour le pays, un monsieur d'aspect respectable vint, de la part de sa femme, conduire chez lui un moutard de sept ans, né dans les hasards de la vie parisienne.

C'était son fils, qu'on avait inscrit sous son nom et dont il n'avait pas eu l'occasion de désavouer la paternité !

Victor remercia presque le vieux monsieur et garda le petit.

Ils sont partis huit jours après pour la Haute-

Loire, et, à la gare de Lyon, l'enfant disait à l'officier retraité, de sa voix éraillée de voyou :

— Ça doit pas être bien rigolo, ton pays, dis-donc, mon vieux ?

---

## LE CLOWN

---

Son nom s'étalait en lettres hautes d'un pied sur l'affiche vert-pomme du cirque. On l'appelait pompeusement : *The excentric Kearny*.

En réalité, il se nommait Firmin Cloquet et il était né rue du Moulin-de-Beurre, à Plaisance, du commerce d'une fruitière au petit tas et d'un hercule du Nord.

Après avoir roulé dans tous les ruisseaux de Montrouge, vivant de rapines et recevant plus de taloches que de bons conseils, il avait fini par échouer dans une baraque de la foire de Neuilly, dont le « directeur » avait connu son père, autrefois. Un *manager* américain le remarqua, un soir, et l'enleva à ses premiers maîtres. Au bout de trois ans, il était devenu l'une des célébrités de la clownerie et il baragouinait un anglais fantas-

tique en faisant des grimaces de voyou parisien.



Quand il paraissait sous la lumière jaune des couronnes de becs de gaz, vêtu d'un maillot noir pailleté d'or, historié de papillons scintillant sur les pectoraux, la taille moyenne, mais bien prise, les cuisses charnues, les mollets nerveux et les épaules larges, toutes les femmes le suivaient du regard, admirant ses formes, se moquant de sa figure enfarinée et de son toupet à trois pointes immenses, deux jaunes et une rouge.

Il saluait gravement, envoyant des baisers du bout du doigt comme une petite fille. Puis, brusquement, c'étaient des sauts périlleux à n'en plus finir : il allait, venait, rebondissait sur la piste, le corps recroquevillé, semblable à un insecte bizarre jusqu'à ce qu'aux applaudissements se mêlât ce cri : Assez ! assez !

Il reprenait sa gravité de notaire lisant un contrat, saluait de rechef et criait : Miousic ! à l'orchestre, qui restait sourd à son appel. Il trépignait alors, montrait le poing aux musiciens, se désolait si comiquement, que tous les spectateurs se tordaient, pris d'un rire fou.

\*  
\* \*

— Appô... ô... tez-moâ, mon miousic, monsieur l'écouyer ! disait-il.

Les valets de manège mettaient devant lui une table garnie d'une quarantaine de verres de toutes dimensions, depuis le verre à liqueur jusqu'au vidrecome allemand. Il s'approchait de l'instrument bizarre en faisant des grâces, en saluant comme une *prima donna* qui va chanter un air de bravoure, et passait son doigt sur le bord des verres, exécutant des polkas, des valse, des airs d'Opéra avec un brio incroyable.

Cette musique étrange, faite de vibrations cristallines, avait le don de charmer le public au plus haut point. On se taisait dans l'immense cirque et les sons les plus faibles devenaient perceptibles.

Quand il avait fini, c'étaient des rappels, des bouquets, des salves d'applaudissements, un vrai délire qui se traduisait souvent par l'envoi de billets doux.

\*  
\* \*

Il venait de rentrer dans sa loge dont il avait refermé la porte sur lui pour couper court aux compliments dont l'accablaient une douzaine de gommeux de province, habitués des coulisses du cirque, lorsque miss Nelly entra.

Miss Nelly était la vélocipédiste de la troupe, Vêtue d'un maillot couleur chair, chaussée de bottines de satin vert cru, culottée et corsetée de velours noir à crevés verts, les cheveux blond fauve flottants, elle venait, selon sa coutume faire une scène à Kearny, son amant. C'était une habitude de tous les soirs. Le clown se contentait de hausser les épaules, laissant passer le torrent d'injures ; puis les deux amoureux regagnaient leur hôtel tranquillement. Cette vie-là durait depuis deux ans, au vu et au su de tout le monde ; aussi personne ne s'avisait-il de faire la cour à Nelly, qui aurait, du reste, rembarré les poursuivants.

\*  
\* \*

Ce soir-là, elle était plus irritée que de coutume. Généralement elle se contentait de rester dans les généralités en matière de jalousie. Toutes les femmes y passaient, mais en bloc : cette fois elle précisa.

— Tu ne me diras pas que je suis folle, s'écriait-elle après avoir épuisé son vocabulaire habituel. Je l'ai vue, ce soir, la grosse, te faire de l'œil et t'envoyer un bouquet ! Tu ne nieras pas, tiens, le voilà !

Elle saisit un magnifique bouquet de violettes

et de lilas blancs qui était placé, en compagnie de cinq ou six autres, sur le divan.

— Tiens ! voilà ce qu'on en fait de tes fleurs, garce, poufiasse !

Elle déchiquetait le bouquet, semant autour d'elle les pétales des violettes et les feuilles vert tendre de lilas qu'elle foulait aux pieds.

Tout à coup elle pâlit. Sous son doigt crispé, elle venait de froisser un papier, une lettre.

— Ah ! ah ! cette fois, j'en suis sûre, fit-elle d'une voix altérée. Un rendez-vous...

Kearny s'était retourné.

— T'es bête, Lily ! Un rendez-vous ! Pourquoi ? Connais pas la dame !

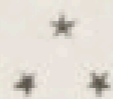
— C'est bon, c'est bon ! Tiens, lis plutôt : « Ce soir, minuit... Hôtel d'Orléans ! » Ah ! elle va bien, cette gouine ! Une baronne !... Fi donc !

— Là, là, Lily ! il n'y a rien, je t'assure, rien de rien !

Et il approchait son museau rasé des lèvres de Nelly.

— Bien sûr !... Eh bien, dit-elle, si tu veux nous allons manger des écrevisses, tous les deux, dans un cabinet, à l'hôtel d'Orléans !

— Soit, dit-il ! Mais ne sois pas méchante comme cela !



Dans le cabinet, la scène s'était renouvelée. Nelly avait crû reconnaître dans le couloir la voix de la baronne. Kearny avait eu toutes les peines du monde à la retenir. De rage, elle s'était grisée, lui en avait autant. Ils étaient rentrés chez eux, moins irrités pourtant.

En se mettant au lit, Nelly avait prié son amant de lui faire un peu de musique. Lui, la tête lourde, refusait, mais elle insista en fronçant le sourcil.

Il se mit devant l'instrument dont il se servait pour répéter les morceaux et commença la valse de *Faust*. Puis, grisé par le son, excité par la lutte qu'il avait eu à soutenir, il perdit la tête, et, fiévreusement se mit à jouer tout son répertoire, faisant vibrer les verres dans l'étroite pièce, Nelly surprise, le regardait. Tout à coup la tête de Kearny se redressa, ses yeux démesurément ouverts devinrent fixes, il continuait à jouer en sourdine appuyant à peine son doigt sur le bord des verres. De temps en temps, il disait « Miousic » en envoyant des baisers, comme au cirque.

Dans une hallucination étrange, les noms de toutes les femmes qui lui avaient écrit lui revenaient à la mémoire et il les appelait à demi-voix tendrement, amoureusement.....



Nelly s'était dressée en entendant Kearny prononcer un nom de femme; au second, elle sauta sur le tapis et s'approcha sans bruit de son amant.

— Lucy!... Annette!... Georgette!... répétait-elle après le clown. Ah! le lâche! le misérable!

— ... Marie!... Mathilde!... Baronne!... Ah! la baronne aussi!...

Elle fit deux pas en arrière, saisit une chaise, la brandit un instant au-dessus de sa tête.

— Ah! il te faut des baronnes!...

La chaise s'abattit sur la tête du clown. Il y eut un bruit de verres brisés, de table renversée, les voisins accoururent.

... Le visage sanglant, déchiqueté par les éclats de verre, hideux, les lèvres coupées jusqu'aux gencives, l'œil gauche crevé, Kearny se roulait sur le tapis, hurlant de douleur,

Miss Nelly, pelotonnée derrière un rideau dans l'encoignure de la croisée, les sourcils froncés, le regard dur, disait à ceux qui l'interrogeaient :

— On me condamnera, ça m'est égal! Mais que la baronne vienne le prendre, maintenant!...

1772  
The first of the year  
was a very cold one  
and the snow lay  
deep on the ground  
for many days  
The weather was  
very disagreeable  
and the people  
were much  
concerned for  
the winter  
The first of the  
year was a very  
cold one and the  
snow lay deep  
on the ground  
for many days  
The weather was  
very disagreeable  
and the people  
were much  
concerned for  
the winter

## LAMAGNANIÈRE

---

Le soleil déjà ardent, car on était aux derniers jours de mai, avait fait disparaître toutes traces de l'abondante rosée du matin. Les oiseaux se taisaient; les herbes, à peine regaillardies par la fraîcheur de la nuit, commençaient à courber leurs cimes et s'inclinaient devant l'astre roi, le souverain maître.

Dans la ferme, un grand « mas » du Languedoc, aux murs de forteresse non crépits, percés de fenêtres étroites comme des meurtrières, il y eut un grand remue-ménage.

Les ouvriers magnaniers, hommes et femmes, fort nombreux à cette époque, car les vers à soie, les « magnans », étaient arrivés à la quatrième mue et mangeaient ferme, venaient de prendre le premier repas du matin et se disposaient à aller

cueillir la feuille nécessaire à la nourriture des vers pendant la journée.

Ils sortirent de la salle basse, les filles se poussant, criant parce que les garçons les pinçaient et les bouscullaient. Dans la cour, les hommes prirent leurs échelles et leurs grands chapeaux, les femmes allèrent dans la resserre voûtée et fraîche, elles coiffèrent leurs capelines d'indienne à raies, semblables à des bonnets de nonne, et ceignirent les cordons de leur sac à feuille. Puis la bande partit, suivant les sentiers à la file indienne, sous la conduite du grand diable de valet à cheveux roux qui était le boute-en-train de la maison.



La « plantée » de mûriers régulièrement alignés s'étendait au loin. La moitié des arbres étaient dépouillés de leurs feuilles; les uns, déjà taillés, n'avaient plus au bout des grosses branches que des moignons informes, tandis que les tiges sveltes, sans feuilles, des autres, se découpaient sur l'azur.

Les femmes cueillaient la feuille. Elles empoignaient de leurs mains calleuses la branchette à sa base, et d'un mouvement brusque arrachaient toutes les feuilles qui leur restaient dans la main, comme un gros bouquet de verdure; le bouquet

disparaissait dans les profondeurs du sac et la femme recommençait. Dès qu'un arbre était dépouillé, les valets taillaient les branches qui tombaient en s'amoncelant autour du tronc.

Le grand valet roux entassait le produit de la cueillette dans de grands draps de toile bise, étendus sur le sol, qu'il nouait aux quatre coins, avec l'aide d'une fille pâle aux cheveux châtain clair, à l'aspect chétif. Puis aidé par sa compagne, il chargeait le faix sur sa tête et allait le placer avec précaution entre les ridelles de la charrette, attelée d'une mule, qui attendait dans le chemin creux.

\*  
\* \*

Peu à peu les ramasseurs s'étaient éloignés; on n'entendait que vaguement le bruit des conversations. De temps en temps une chanson traînante, une mélodie naïve, pauvrement rimée, mais sentimentale, montait dans l'air embrasé.

S'il faut que je me retire,  
Je me retirerai,  
Dans un couvent d'ermites,  
Pour l'amour d'une fille!  
Ermite dans un bois  
Adieu! belle, je m'en vas!

disait la voix rudement harmonieuse, en traînant

sur la dernière syllabe du vers. Et les voix de femmes répondaient :

Ermite dans un bois  
Adieu ! belle, je m'en vas !

Quand le roux vit les autres bien en train de chanter, il s'approcha de la fille.

— Eh bien, Rosine ! toujours pas de réponse ! Tu tiens donc bien à Lucien ? Un garçon qui a de la fortune, le fils du bayle, qui ne t'épousera jamais !

Un éclair passa dans les yeux gris-bleu de la fille.

— S'il n'épouse jamais, tant pis pour moi... et et pour lui, ajouta-t-elle sourdement. Dans tous les cas, ce ne sera jamais toi qui me consoleras ; tiens-le toi pour dit, une bonne fois !

Le valet fit la grimace.

— C'est bon, c'est bon ! Rira bien qui rira le dernier. M'est avis que tu vas pleurer en rentrant.

— Moi, pleurer ? Et pourquoi ?

— Je sais ce que c'est et je vois ce que les autres ne voient point. Enfin, si tu veux de moi un jour, tâche que ce moment ne tarde pas à venir.

Il chargea un nouveau fardeau de feuilles et se dirigea vers la charrette.

Quand ils revinrent au « mas », le soleil baignait à l'horizon. Une fois la feuille étalée au frais

sur l'aire battue de la resserre, il fallut aller donner à manger aux vers. Comme Rosine montait l'escalier, une voix rude l'appela.

Le fermier, le « bayle », était assis dans un grand fauteuil foncé de paille ; sa jambe, dont le pied était entouré de linges ensanglantés, était allongée sur deux chaises. La veille, en rentrant de la ville, une roue de charrette lui avait écrasé deux orteils.

— Je n'ai pas pu te voir ce matin, mauvaise gale, mais je t'attendais. Depuis un mois que tu es ici, tu nous as porté malheur. Cet imbécile de Lucien était amoureux de toi ; mais je m'en suis aperçu et ça n'a pas traîné ! Engagé depuis hier, ma petite, engagé pour cinq ans, dans les dragons, à Tarascon !

Rosine pâlit.

— Mais, monsieur Firmin, comment avez-vous pu croire ?

— Ta, ta, ta, j'ai de bons yeux, moi ! Et puis ce grand serin de Rousset qui te regarde depuis huit jours en faisant des yeux de merlan frit et qui ne travaille pas. Et moi, qui me suis fait bêtement écraser le pied pour voir la tête que tu ferais en t'apercevant que je rentrais seul ! Non, non, c'est fini. On va te régler et tu retourneras chez toi.

— Mais vous savez bien que je n'ai pas de chez moi, monsieur Firmin, vous m'avez prise à l'hos-

pice, par charité; ce n'est pas de ma faute si ce qui vous chagrine tant est arrivé...

Elle pleurait, l'implorant les mains jointes :

— ..... Vous savez bien que j'y mourrai, à l'hospice, si j'y rentre. Votre ami de la ville, le docteur Chevalier, vous l'a dit. Vous voulez donc me tuer, monsieur Firmin.....

Le fermier la regardait, songeur. Il aurait peut-être oublié le départ de son fils, un mauvais sujet qu'il voulait mettre hors de chez lui depuis longtemps, l'amour du Rousset, dont il se souciait pour Rosine, mais en ce moment une lancinante douleur tortura son pied blessé. Il poussa un cri, une sueur froide perla de son front.

— Non, non, dit-il tu partiras !

Et il lui indiqua la porte.

La fille sortit, essuyant ses yeux avec le coin de son tablier.

\*  
\* \*

A minuit, le maître valet vint faire sa dernière ronde. Il n'y avait rien de nouveau. Quelques minutes après, une fumée épaisse envahit la grande magnanerie ; un tas de fumier de vers, composé de feuilles sèches, brûlait lentement. Peu à peu le feu s'étendit, une botte de bruyère sèche s'enflamma ; puis ce fut une claie, deux claies, un poteau. La flamme monta, léchant les

échelles ; une fumée nauséabonde, sentant la graisse de vers brûlés se répandit, les flammes sortaient par les fenêtres en meurtrière.

— Au feu ! Au feu !

Valets et femmes furent bientôt sur pied ; mais on manquait de pompes. Un domestique monta à cheval et galopa vers le village.

Maître Firmin sacrait comme un possédé. Sa récolte était presque perdue. Il n'en avait assuré qu'une partie. Il s'était fait transporter à cent pas de la ferme. Assis sur son fauteuil, la jambe allongée, il regardait brûler son bien, jurant, hurlant.

Enfin les secours arrivèrent. Tant bien que mal on préserva le grand corps de bâtiment. Mais la magnanerie était perdue, contenant et contenu.

\*  
\* \*

Comme les pompiers allaient se retirer, un gendarme amena au maire Rosine qu'il avait trouvée grelottante, trempée de rosée sous le ponceau d'un fossé.

— Ah ! la coquine, s'écria Firmin, je parie que c'est elle !

L'enfant le regarda en face.

— Oui, c'est moi, maître Firmin, mais pourquoi avez-vous fait partir Lucien ? Pourquoi vou-

lez-vous que je retourne à l'hospice, aux Enfants-Trouvés ? J'aime mieux aller en prison !

Elle tendit ses mains au gendarme qui s'avancait avec les menottes.

Le Rousset fit un pas vers elle, comme pour lui parler, mais elle se détourna avec affectation, puis elle s'éloigna, escortée par le gendarme.

---

## LA FOLLE

---

La cahute de Flavien était bâtie entre la mer et le sentier bordé de hautes haies de géraniums et de buissons de myrtes qui contourne la baie de Saint-Jean de Villefranche et conduit à Beaulieu. La façade principale était tournée du côté de la mer ; la petite terrasse pavée de petits galets sur champ était terminée par un escalier qui conduisait au rivage où, entre deux blocs énormes de varech tassé semblables à des roches grises, était amarrée la barque de pêche.

Sur cette terrasse qu'essayait d'ombrager un vieux cep dont les rameaux se calcinaient sous l'ardent soleil, Assunta avait passé les plus heureux moments de sa vie, tantôt attendant le retour de son père parti la veille pour aller poser ses filets dans les parages de Monaco ou du cap de

Villefranche, tantôt regardant manœuvrer sur l'eau profonde et calme du petit golfe, la goélette de plaisance de M. Alfred, le fils d'un riche négociant de Nice qui lui avait fait, au festin de Saint-Jean, un doigt de cour et qui continuait à la poursuivre de ses assiduités.

L'idylle se déroulait dans un décor merveilleux. Pendant qu'au loin la voile teinte en marron de la barque du père Flavien se découpait sur le bleu de l'horizon comme une aile d'oiseau, la goélette peinte en blanc, avec ses voiles blanches et sa flamme tricolore, tirait des bordées en tous sens, virant docilement comme un cheval de manège, rasant tantôt le môle du petit port de Saint-Jean, tantôt la pointe Saint-Ambroise dont les palmiers se penchent sur l'eau pour y mirer leur taille flexible. Puis, quand le jeune homme avait bien manœuvré devant sa belle, passant et repassant sous la terrasse de la petite maison, la barque filait droit, toutes voiles dehors, vers la haute mer, doublait le cap Saint-Hospice et disparaissait à l'ouest, dans la direction de Nice.

\*  
\* \*

Le temps avait marché. L'idylle devint un chant d'amour. Les manœuvres furent abandonnées; le petit yacht fut amarré près de la

barque de pêche. Alfred raffolait maintenant d'autre chose. Pour plaire au père d'Assunta, il déclara qu'il n'y avait qu'un métier au monde, celui de pêcheur; et il supplia le vieux de l'emmener avec lui quelquefois.

Alors commença pour la jeune fille une période de bonheur complet. Quand le jeune homme n'était pas à la mer avec Flavien il passait avec elle, dans sa maison, tout le temps que lui laissaient ses affaires. Et, quand il était absent, c'était pour elle une double joie que d'attendre pour les embrasser en même temps, son père et son amant.

\*  
\* \*

— Monsieur Alfred, dit un jour le père Flavien au jeune homme, pendant qu'il ramait et que son compagnon préparait les amorces de ses « palangres », monsieur Alfred, vous faites la cour à ma fille; on dit même que vous êtes trop bien avec elle?

Alfred regarda le vieux fixement.

— J'ai pris mes renseignements!... Inutile de nier!... Tant que j'ai pu espérer que vous pourriez réparer votre faute, je n'ai rien dit, parce que je vous croyais un honnête homme. Mais, hier, à Nice, on m'a dit que vous alliez épouser la fille

d'un marchand de Marseille, d'un richard !... Vous voulez donc abandonner mon enfant ?

— Mais non, balbutia Alfred, mais non ! Qui a pu vous dire cela, père Flavien ?... J'aime Assunta, elle m'aime...

Le vieillard s'était dressé dans la barque, terrible.

— Ah ! tu aimes ma fille !... Ah ! elle t'aime !... Vous me trompiez tous les deux, alors vous vous moquiez de moi !... C'est ce que je voulais savoir !...

Et il brandit son aviron sur la tête du jeune homme.

Alfred sentit qu'il était perdu. Il tira un revolver de sa poche et fit feu. Le vieux ne tressaillit pas. Une seconde détonation retentit au moment où la lourde rame s'abattait sur la tête du jeune homme. Flavien et Alfred tombèrent au fond de la barque. Le vieux était blessé mortellement ; il eut pourtant encore la force de se traîner jusqu'auprès d'Alfred et de lui planter son long couteau entre les deux épaules...

\*  
\* \*

Pendant tout le jour la barque abandonnée flotta à la dérive. Assunta, inquiète, alla aux renseignements. Le bateau de son père avait été vu dans la journée, par le travers du cap Ferrat. Elle revint à la maison, presque tranquille. Le soir,

une petite brise du nord-est se leva. Assunta, plus calme, attendait, assise sur la terrasse, lorsqu'il lui sembla reconnaître, sous les rayons de la lune, la barque de son père qui flottait abandonnée.

Elle descendit en toute hâte sur le rivage, détacha le canot de la goélette et rama vers le bateau.

Sous la clarté blanche, au milieu des filets tachés de sang, son père et son amant gisaient. Flavien était couché sur le cadavre du jeune homme et sa main était crispée sur le manche de couteau dont la lame disparaissait dans le corps d'Alfred.

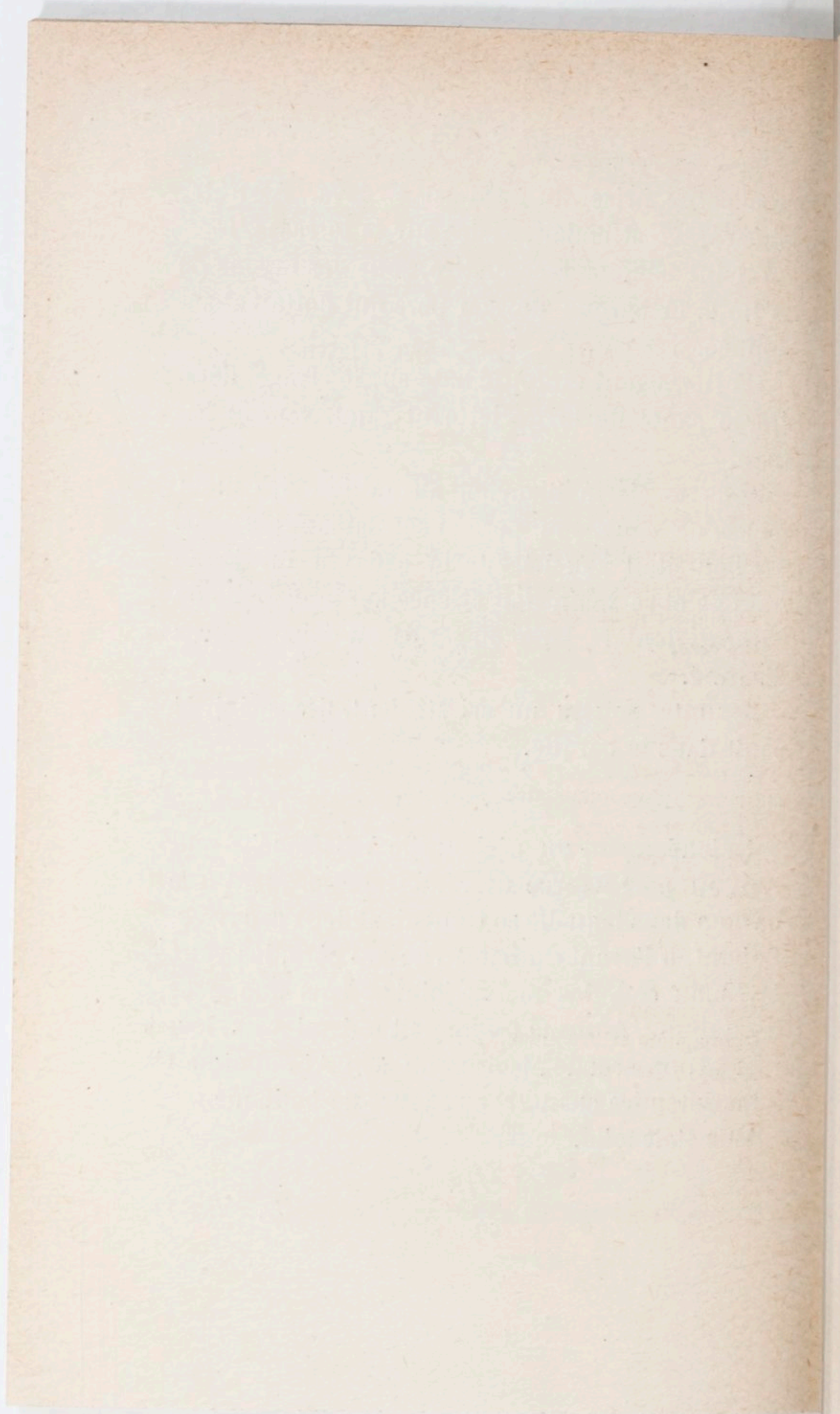
Assunta poussa un cri strident, désespéré, et sauta dans la barque.

\*  
\* \*

Le lendemain, un pêcheur de Villefranche rentrait au port à force de rames, remorquant une barque dans laquelle se trouvaient deux cadavres. Debout, à l'avant du bateau de son père, les yeux levés au ciel, les mains jointes dans une pose d'extatique, Assunta fredonnait à demi-voix, lentement, une ronde niçoise que son Alfred aimait à lui entendre chanter, aux jours de bonheur.

Elle était folle.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

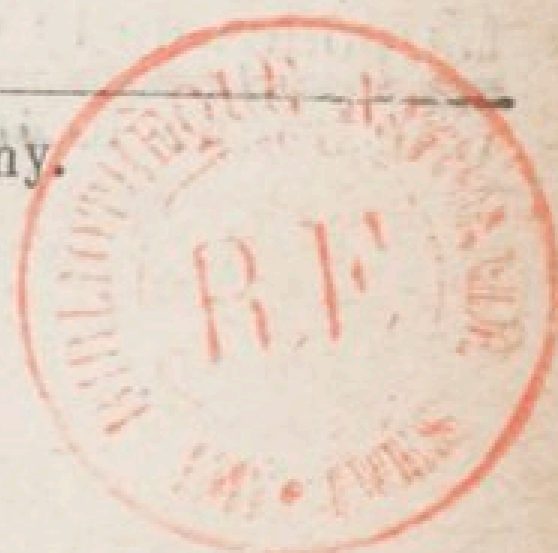
---

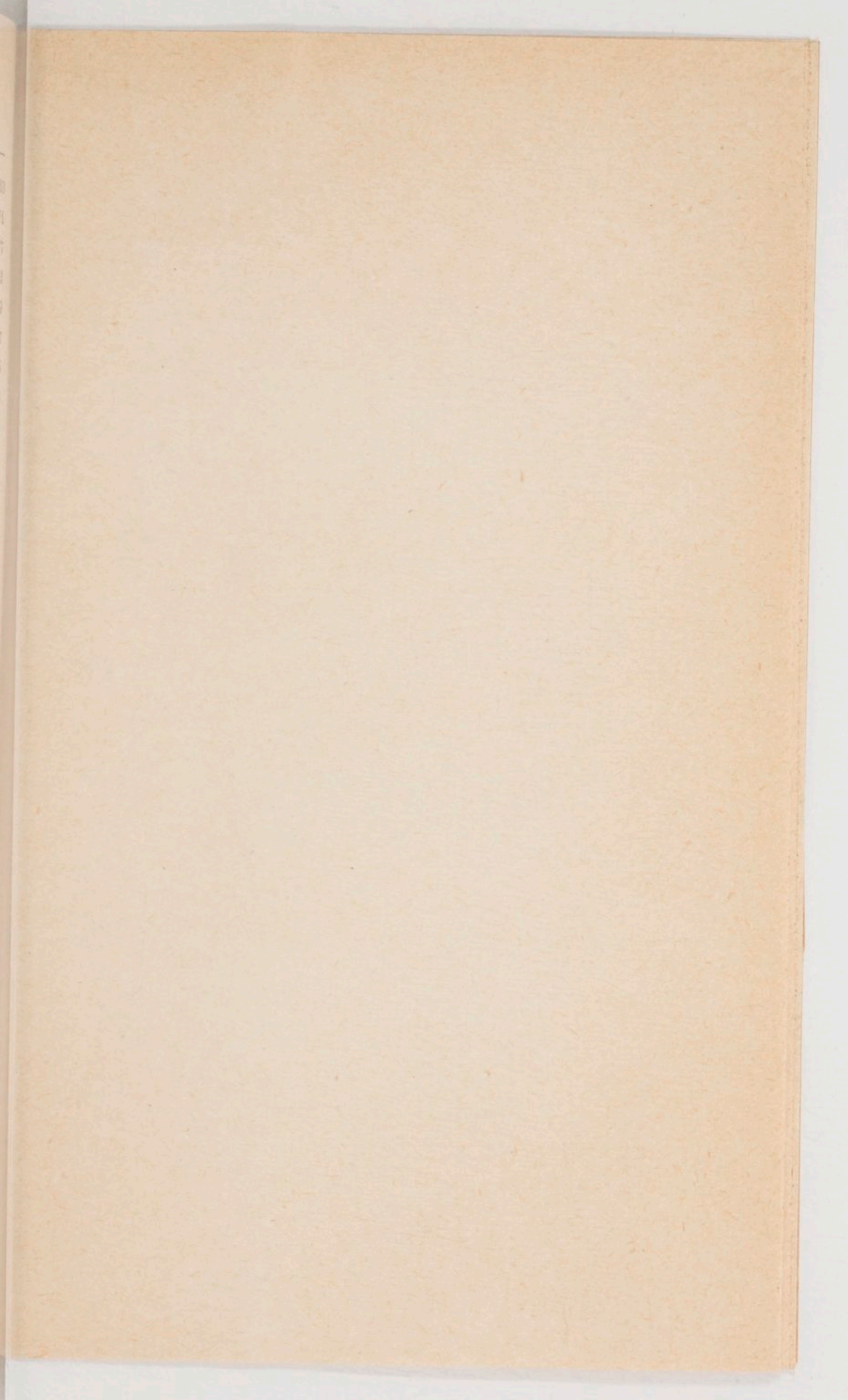
|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| Le gardien de l'Isolette . . . . .   | 1   |
| Musique sacrée . . . . .             | 11  |
| Mademoiselle Céleste. . . . .        | 17  |
| Un père. . . . .                     | 25  |
| Juan Perez . . . . .                 | 33  |
| Une mère. . . . .                    | 41  |
| Vacances . . . . .                   | 47  |
| En Camargue . . . . .                | 55  |
| Le chien du commissaire. . . . .     | 63  |
| La tête et le corps. . . . .         | 69  |
| Dettes payées . . . . .              | 77  |
| Les dangers de la chimie. . . . .    | 85  |
| Miss Maud . . . . .                  | 93  |
| Musique profane. . . . .             | 101 |
| Brahma. . . . .                      | 109 |
| Une vengeance . . . . .              | 115 |
| Carmagnole et Fructidor. . . . .     | 123 |
| Le logis d'amont . . . . .           | 131 |
| Bertrand et Raton . . . . .          | 141 |
| La police de la commandante. . . . . | 149 |
| Une bonne fortune. . . . .           | 155 |

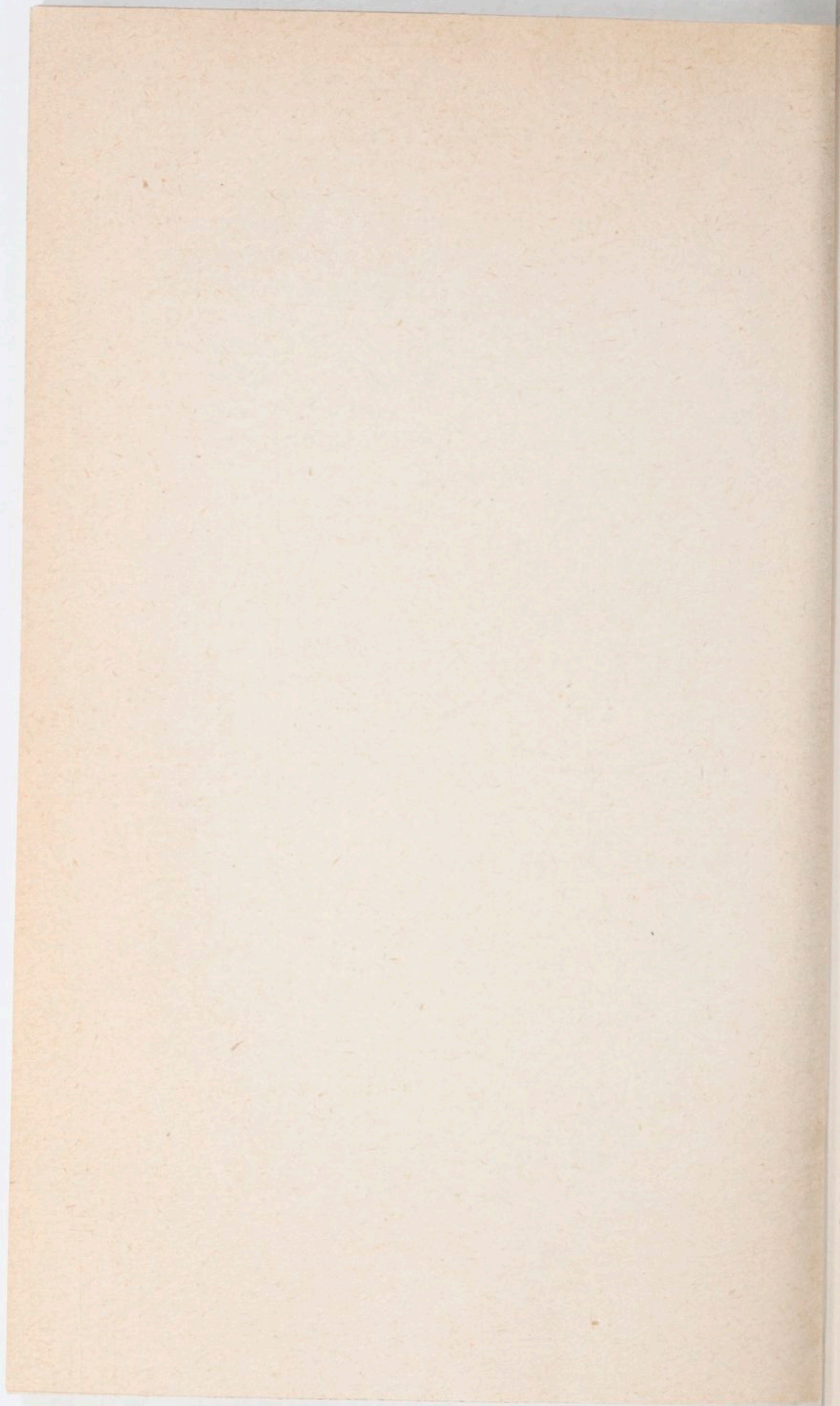
---

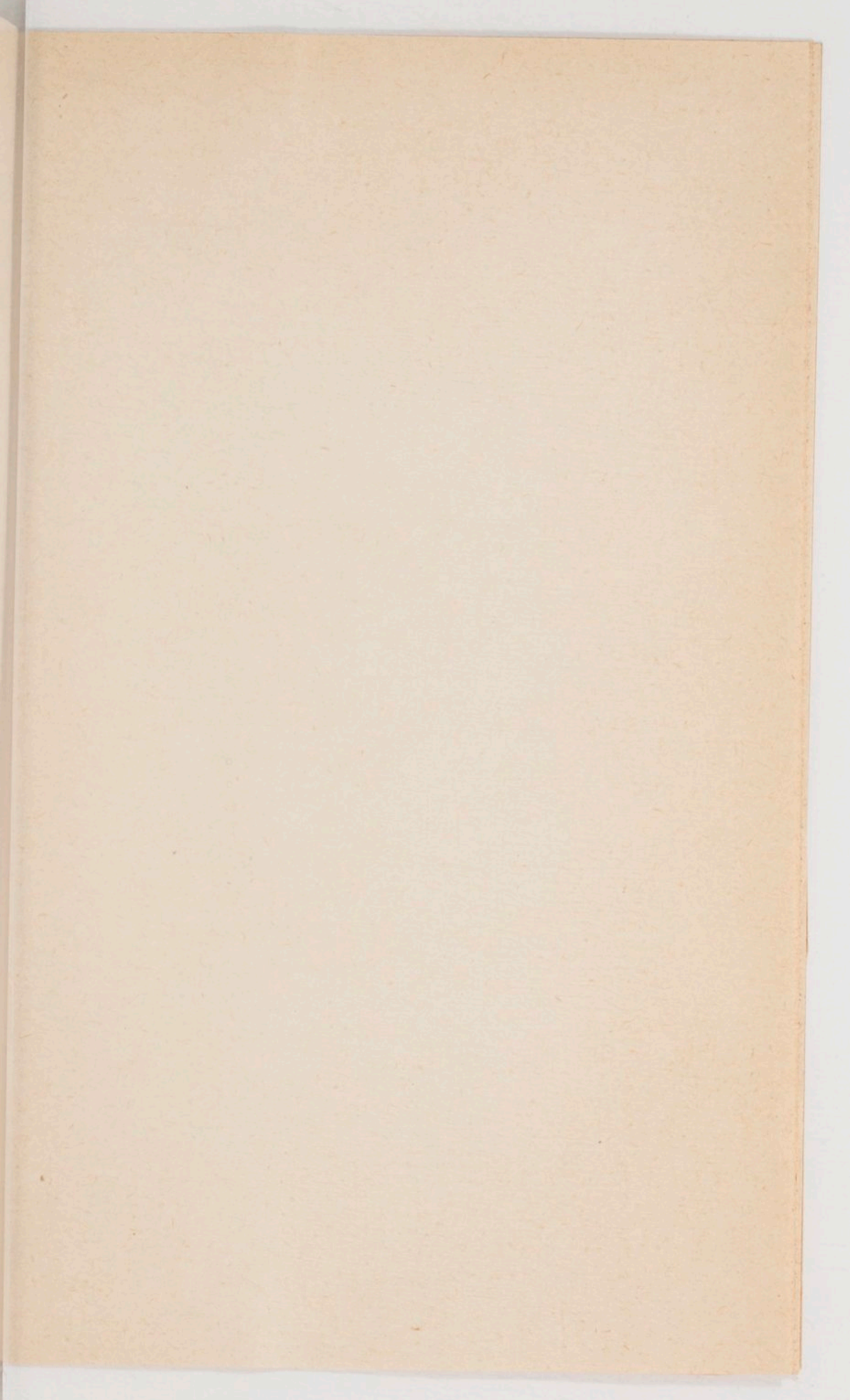
|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| Fausse complicité . . . . .           | 163 |
| Horrible drame . . . . .              | 171 |
| Repris de justice. . . . .            | 177 |
| Rapprochement imprévu . . . . .       | 183 |
| Rallye-Cornette . . . . .             | 189 |
| Le modèle. . . . .                    | 197 |
| Les amours de Formosante. . . . .     | 205 |
| Le potage accusateur. . . . .         | 213 |
| Double catastrophe. . . . .           | 219 |
| Poésies dédaignées. . . . .           | 229 |
| Le courrier de Serverette. . . . .    | 235 |
| L'oncle Gaspard . . . . .             | 243 |
| Idylle . . . . .                      | 249 |
| Boudins de Noël. . . . .              | 255 |
| Sénateur ! . . . . .                  | 263 |
| Souvenirs de voyage . . . . .         | 269 |
| La Belle-de-Mai . . . . .             | 277 |
| Sonnette pour les sacrements. . . . . | 285 |
| Séparation de corps . . . . .         | 293 |
| La revanche de François. . . . .      | 301 |
| Le sac de maroquin . . . . .          | 307 |
| Sous bois . . . . .                   | 315 |
| Timide ! . . . . .                    | 321 |
| Le clown . . . . .                    | 329 |
| La magnanière . . . . .               | 337 |
| La folle . . . . .                    | 345 |

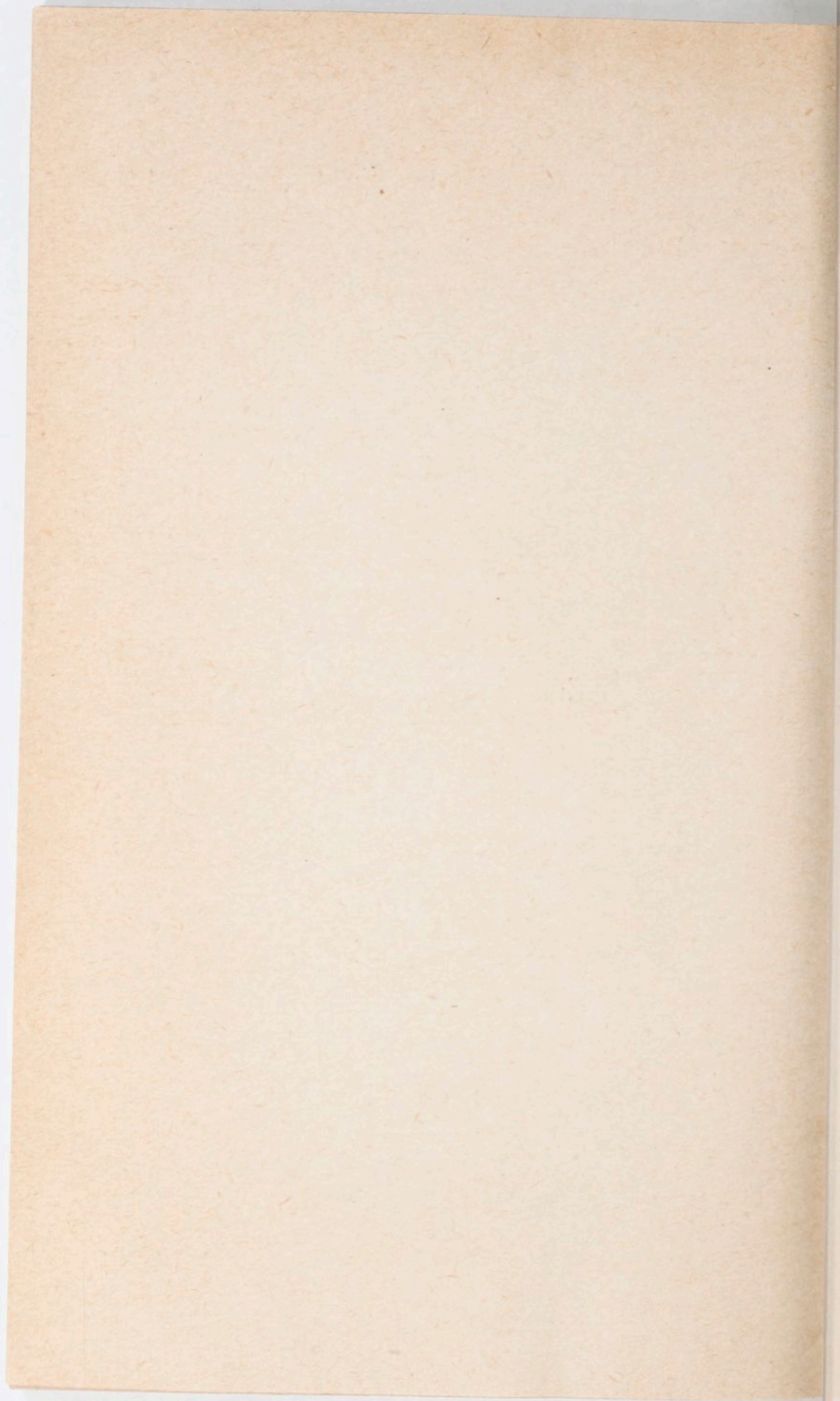
FIN DE LA TABLE

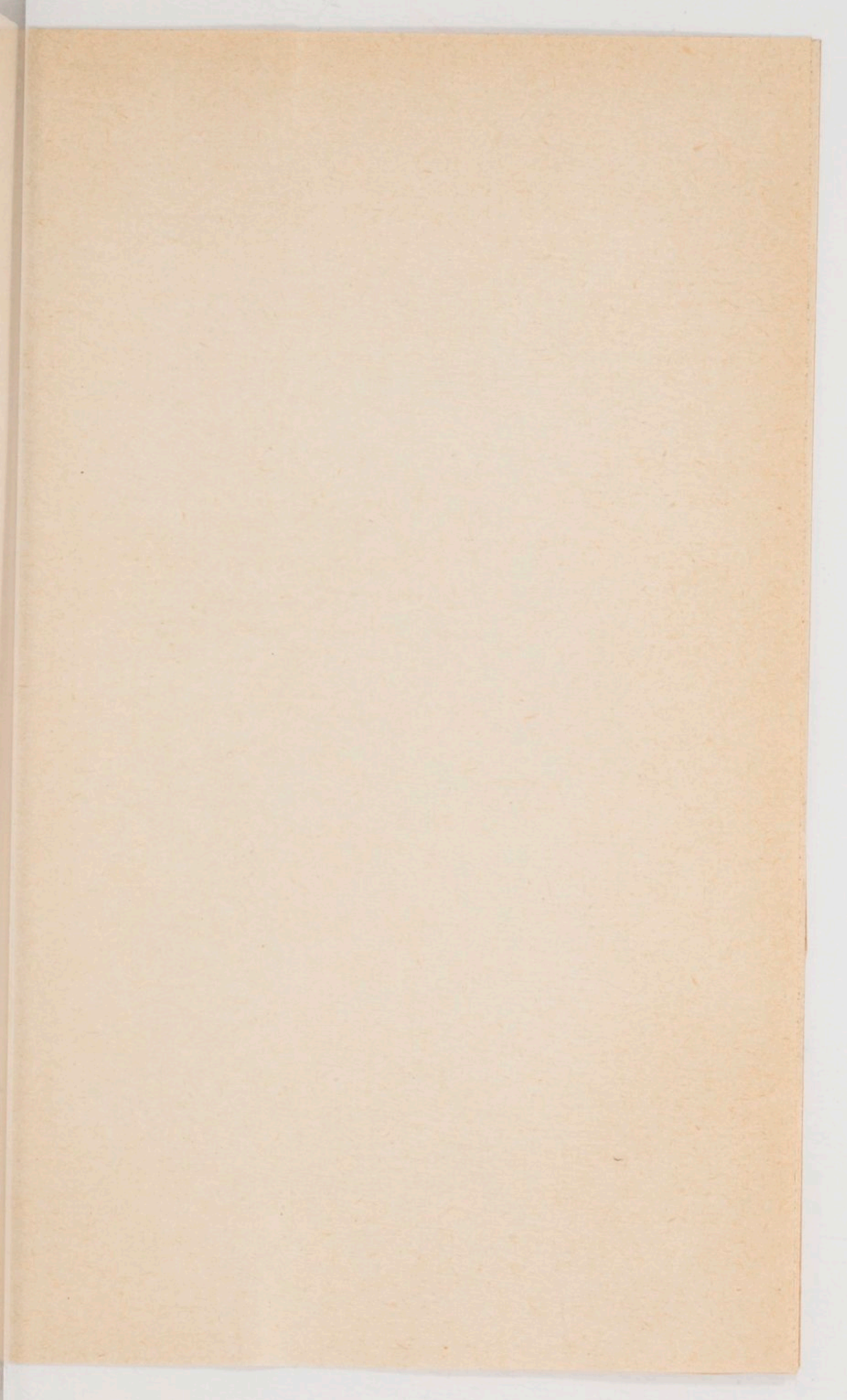


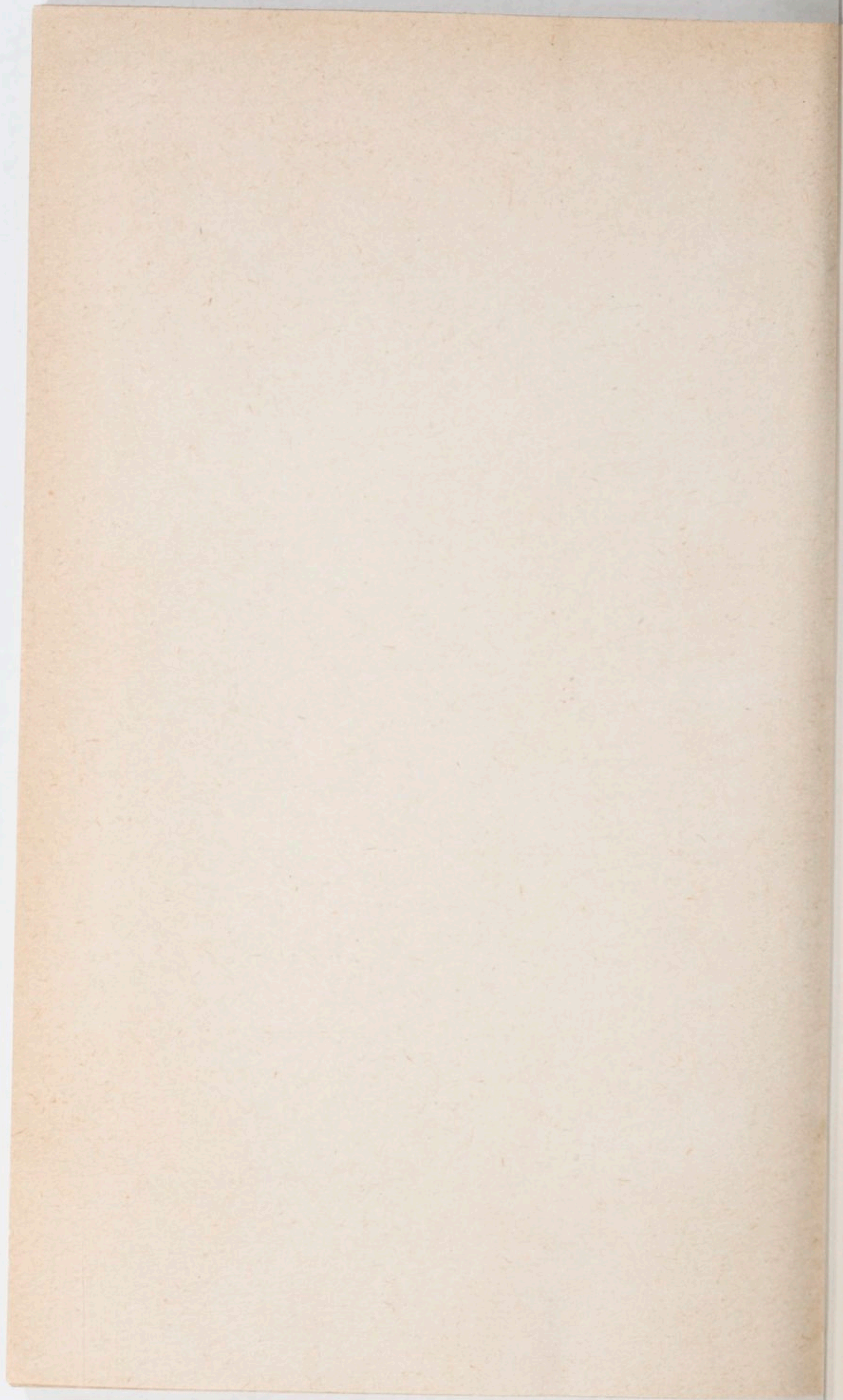


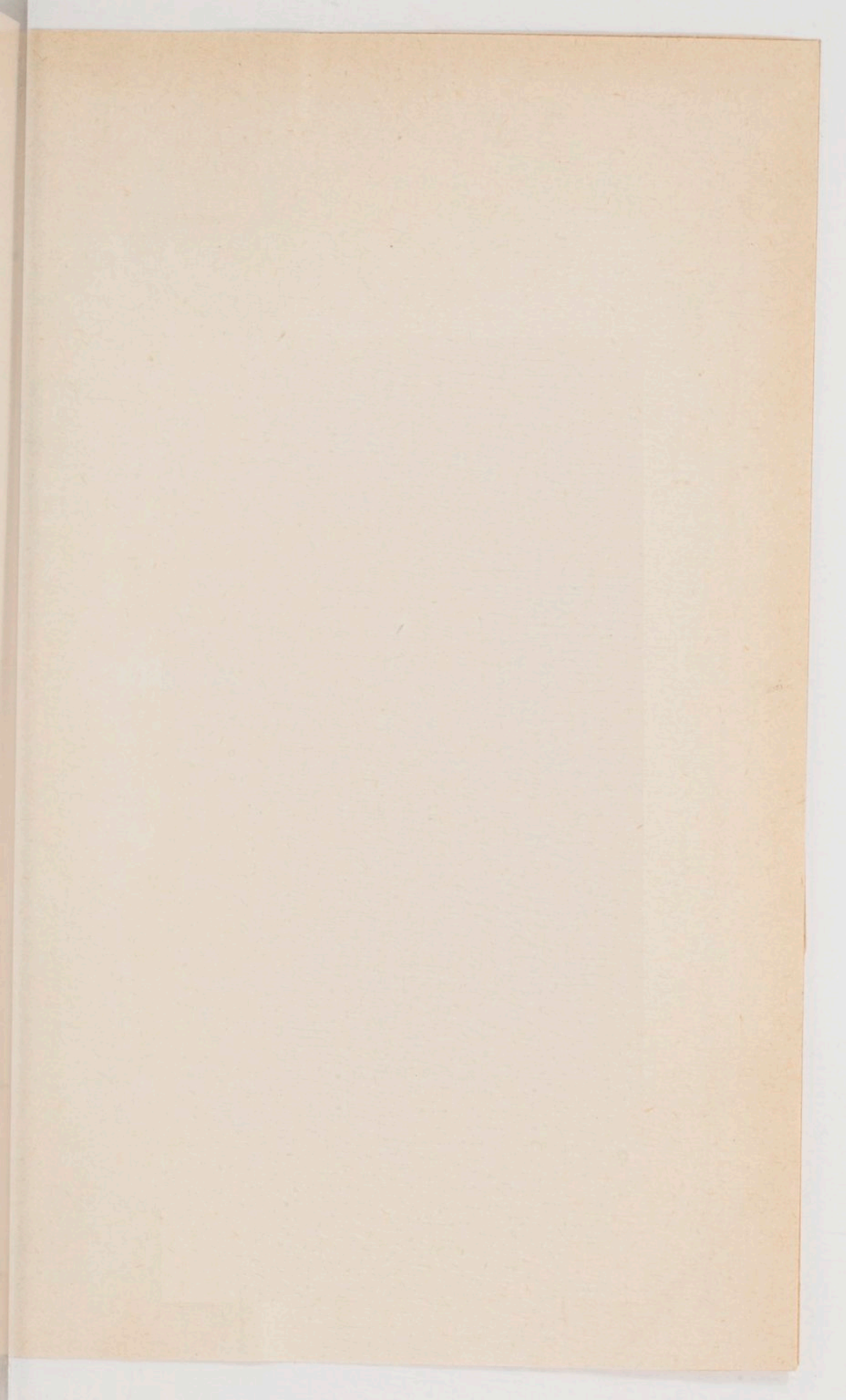




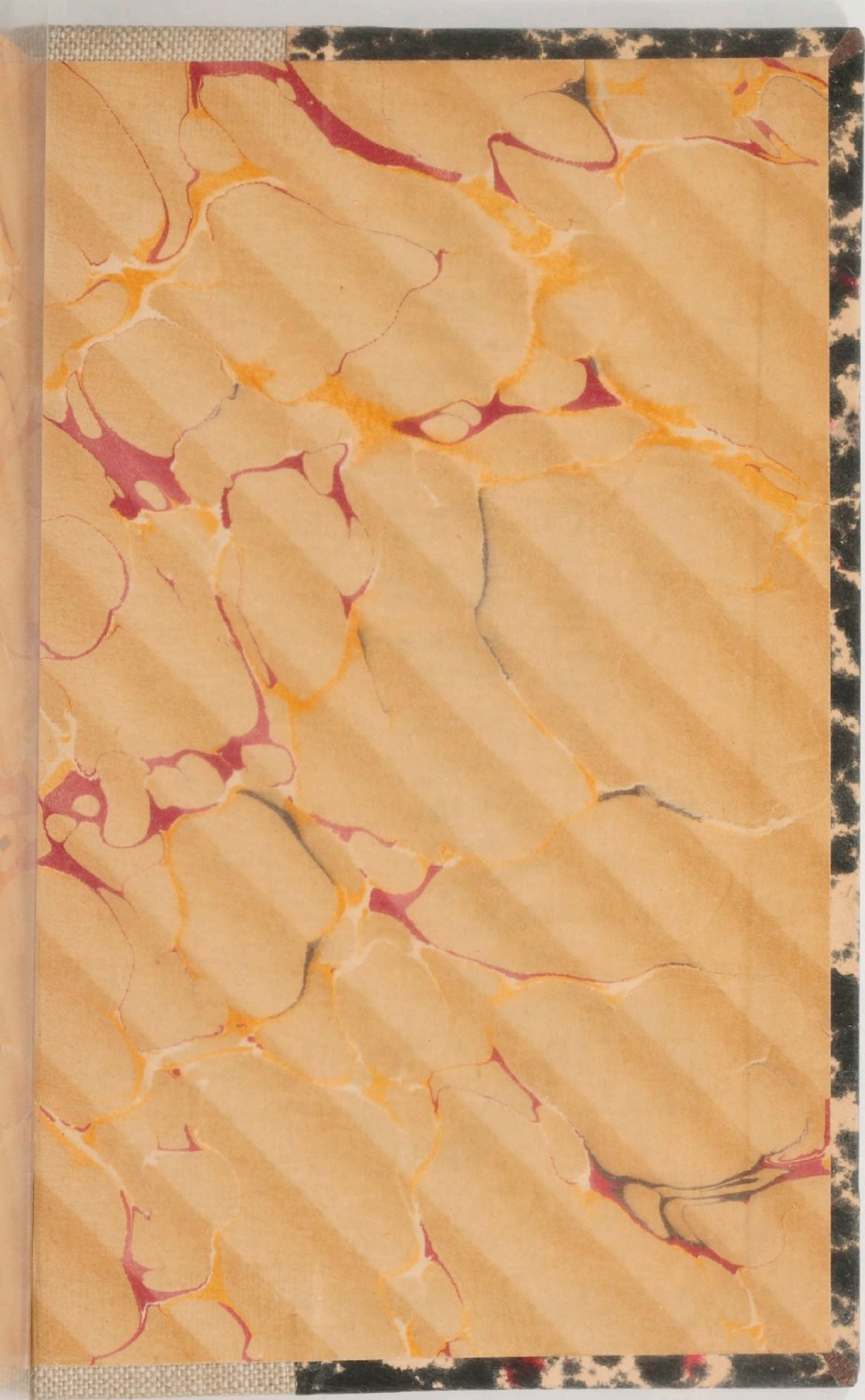












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03328259 2